

LE COMTE

DE VALMONT.

TOME IV



One Almighty is, from whom
All things proceed, and up to him return,
If not depraved.

Il est un seul Tout-Puissant, de qui toutes choses procèdent, et vers qui elles remontent, si elles ne sont dépravées.

Milton, *Parad. perdu*, liv. V.



Peins-toi, mon fils, ton épouse éplorée et ne pouvant s'arracher d'entre mes bras ; &....

le Comte de Valmont Tom IV.

J. M. Moreau — *Ph. Triere Sculp.*

Gérard, Philippe Louis

LE COMTE
DE VALMONT,
OU
LES ÉGAREMENTS DE LA RAISON.

QUATORZIÈME ÉDITION,

ORNÉE DE GRAVURES.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.
MASSON ET FILS, LIBRAIRES, RUE DE TOURNON, N° 6.
1821.

AVERTISSEMENT
SUR CETTE SECONDE PARTIE.

L'EMPRESSEMENT du public à voir paraître une suite du *Comte de Valmont*, et les heureux fruits qu'ont produits les trois premiers volumes, ont été pour l'éditeur une douce récompense de ses premiers soins, et un engagement indispensable à de nouvelles recherches.

Celles qu'il a faites n'ont pas été sans succès, puisqu'elles lui ont fourni la matière de deux autres volumes de lettres, d'autant plus intéressantes qu'elles ne nous offrent plus seulement des principes de religion et de conduite pour tous les âges et pour tous les états de la vie, mais qu'elles nous font voir dans M. de Valmont l'homme du monde, l'homme en place qui a su les mettre en pratique.

Quelques notes et des mémoires très-succincts ne nous ont laissé que peu de lumières sur les temps qui ont suivi sa disgrâce. Ce que nous y avons appris de plus important est que, peu de mois après son départ, la reine, toujours pleine de bonté pour cette famille, avait obtenu du roi un régiment en faveur du comte, sans que pour cela il lui fût permis de reparaître à la cour : que dès les premières années il

s'était distingué par des actions éclatantes, qui, le faisant passer rapidement par différents grades, l'avaient conduit de bonne heure à celui de lieutenant-général, et l'avaient mis à portée de rendre des services signalés, particulièrement dans sa dernière campagne.

C'est à cette époque si favorable pour lui, et après quinze ans d'exil, que recommence une correspondance suivie qui met dans tout leur jour les grandes qualités du comte préparées par les leçons qu'il avait reçues du marquis, développées par ses soins, et perfectionnées par la religion.

Nous nous sommes permis pour ce nouveau recueil les mêmes libertés dont nous avons usé par rapport aux lettres qui font la matière des volumes précédents. Nous avons refondu et rajeuni le style en bien des endroits; nous avons déguisé en partie des anecdotes trop frappantes, et en général tout ce qui aurait pu désigner d'une manière trop sensible une famille qui ne veut point être nommée.

On ne doit pas s'attendre ici à une suite d'incidents romanesques, de faits extraordinaires. Les événements, pour la plupart, sont simples, naturels, et tels que dans un certain monde on en a vu souvent arriver de semblables. Nous aurions seulement désiré pouvoir adoucir quelques teintes un peu trop noires du caractère odieux de l'ennemi du comte, dont la vertu

n'avait pas besoin d'un si grand contraste pour briller de tout son éclat. Le caractère de la vicomtesse de Lausane nous paraissait aussi susceptible de quelque adoucissement. On sait, il est vrai, ce qu'ont opéré dans tous les temps la jalousie, la vengeance d'une part, et de l'autre les dépits, les fureurs d'un amour méprisé; et l'histoire n'offre que trop de pareils tableaux. Mais notre siècle est si délicat, le vice même y parle un si doux langage, on a su y répandre sur les passions un vernis si propre à en déguiser les traits, et sur les crimes qu'elles enfantent une si profonde obscurité, qu'il est aisé d'encourir la censure par ces sortes d'images qui, toujours vraies dans le fond, paraissent du moins, à nous entendre, n'avoir plus rien de commun avec nos mœurs. Quoi qu'il en soit, nous ne nous sommes pas cru autorisé à altérer les principaux faits. On doit se souvenir d'ailleurs, que ce n'est pas une histoire qui se soit passée de nos jours que nous donnons au public, quoique dans tous les temps, celle-ci puisse être utile à tous ceux qui la liront.

Il nous reste, à l'égard des notes, une remarque à faire; et elle a lieu également pour celles que nous avons insérées dans les trois premiers volumes de ces lettres : nous y avons gardé par rapport aux faux sages, ennemis de toutes les vérités qui importent le plus au bonheur des hommes, des ménagements qui ne leur sont pas dus; mais que nous avons cru nous

devoir à nous-même, par goût, par sentiment, par caractère, et non par principes : car lorsqu'il est question de défendre la cause de la divinité, de la patrie et des mœurs, quels principes obligent à respecter ceux qui ne respectent rien ? Eh ! comment arrive-t-il qu'ils s'arrogent à eux-mêmes des droits qu'ils violent à chaque instant ? Tel incrédule, l'idole de ses partisans, est aujourd'hui, dans presque tous leurs écrits, bien plus sacré que la religion.

LE COMTE

DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENTS

DE LA RAISON.

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Le comte de Valmont à son père.

M. le maréchal de.... vient de terminer cette campagne avec gloire, et se dispose à mettre les troupes en quartier d'hiver. Se conformant aux intentions de la reine, il a bien voulu m'appuyer de tout son crédit auprès de sa majesté. Il a trop fait valoir mes services dans la part qu'il me donne aux succès qui ont couronné nos dernières entreprises; et c'est d'après ce témoignage si flatteur que le roi daigne mettre fin à mon exil, et me rappelle, ainsi que vous, à la cour.

Je sens, mon père, tout le prix de cette faveur : ce n'est cependant qu'en tremblant que je la reçois. Formé par vous-même à l'attachement le plus tendre pour mon souverain, devenu par vos leçons l'un de ses sujets les plus zélés et les plus fidèles, je ne pouvais que me rappeler avec douleur que j'avais mérité d'encourir sa disgrâce : je ne puis que jouir avec transport de sa présence. Mais, en chérissant sa personne, je crains l'air qu'on respire si près du trône, et les fatales influences du séjour qu'habite le monarque ; je crains l'exemple contagieux de tout ce qui l'environne. Depuis quinze ans que je suis éloigné de la cour, elle est étrangère pour moi. Que vais-je y faire? jouer là maladroitement le rôle de courtisan que je méprise, ou paraître un homme singulier et un être bizarre; risquer d'oublier vos maximes, ou contrarier sans cesse celles des autres; applaudir tout haut à ce que je serai forcé de condamner en secret, ou, plus courageux et plus vrai, me faire autant d'ennemis qu'il y aura d'hommes puissants dont je heurterai les sentiments et les intérêts sans le vouloir. Quelle triste alternative ! N'importe, j'obéirai, comme je le dois : mais venez au secours de votre fils; jamais il n'eut plus besoin de vos conseils et de vos lumières.

La reine redemande son Emilie. Elle a dû lui écrire pour lui offrir auprès d'elle la même place que sa tendresse pour son mari l'a empêchée d'ac-

cepter autrefois. Maintenant elle ne peut la refuser sans se montrer ingrate. Mais comment se séparerait elle de vous? comment quitterait elle ses enfants que vous-même ne pourriez lui abandonner sans le plus sensible regret? Daignez donc, mon tendre père, me les ramener avec elle. Je sentirais bien moins le plaisir de les revoir, si vous me condamniez à les revoir sans vous. Le comte de Veymur*, qui vient d'obtenir son congé, sachant l'impossibilité où je suis de vous rejoindre, et même de me rendre aussitôt que vous à la cour, ne hâte si fort son départ que dans le dessein de vous accompagner. Il veut bien se charger de ma lettre et de tous nos embrassements pour sa famille et pour la mienne. Il se charge aussi de vous instruire plus au long de tout ce qui s'est passé à l'armée. Mon fils vous écrit en même temps que moi, ainsi qu'à sa mère**. C'est aux soins que vous avez pris de son enfance qu'il doit toutes les bonnes qualités qu'on remarque en lui; et j'ose dire, sans vous flatter, que le disciple fait honneur à son maître.

---

* Autrefois le chevalier. Voyez la lettre XXXII du second volume.

** On a retranché, comme dans les volumes précédents, toutes les lettres peu importantes, pour ne conserver que celles qui nous ont paru mériter quelque attention.

LETTRE II.

Le marquis à son fils.

Quel mélange pour moi, mon fils, de plaisirs et de peines! tu es rentré en grâce avec ton prince, tu as servi utilement ta patrie; je prévois que par la suite tu la serviras plus utilement encore : que ces pensées sont douces et consolantes pour un père! mais que le sacrifice que je viens de faire coûte à ma sensibilité! Ton Emilie est partie avec ses enfants et M. de Veymur; et je n'ai pu les accompagner. Depuis que je ne t'ai vu, ma santé s'est altérée. Sans avoir de maladie, j'ai des infirmités; plus que cela encore, une vieille habitude me rend ce séjour nécessaire. Je suis utile à mes pauvres vassaux; et que ferais-tu à la cour d'un vieillard tel que moi? Qu'y ferais-je moi-même? je n'ai plus cette vigueur d'esprit ni cette force de courage qui pourraient te soutenir dans des occasions délicates, ou t'offrir dans des circonstances difficiles la ressource d'un bon conseil. Je me rends justice, cher Valmont; et c'est le seul mérite que je puis avoir à mon âge. Non, je ne suis point de ces hommes que la nature paraît avoir excepté de de la loi commune, de ces hommes rares dont le génie toujours vaste, dont la raison toujours ferme, semblent même prendre de nouvelles forces quand

le corps s'affaiblit. Je ne suis plus ce qu'était M. d'Orval quand nous l'avons perdu; et je n'ai pas mérité, par l'usage que j'ai fait de ma jeunesse, une vieillesse semblable à la sienne. Ne sois donc pas étonné si, malgré les instances d'Emilie, malgré ma tendresse pour vous tous, mes chers enfants, j'ai pu me résoudre à ne point quitter ces lieux, où peut-être dans peu mes cendres seront réunies à celles de mes pères. La mort toute récente de mon ancien ami, bien plus jeune que moi*, celle de son épouse, m'avertissent de notre fin commune; et je ne dois plus penser qu'à m'y préparer.

C'est d'ailleurs une consolation pour moi, de savoir que j'épargne à mes enfants le spectacle d'un père mourant, et que je les accoutume par l'absence à la privation d'un bien qu'ils peuvent perdre sitôt.

Si toutefois le ciel prolonge mes années, je jouirai encore du plaisir de vous voir. Le prince vous permettra de venir vous délasser auprès de moi de vos soins et de vos travaux. Vous me ramenerez mes petits-enfants, et je les bénirai une seconde fois avant de mourir. Hélas! que leur éloignement, que celui d'Emilie ont ébranlé ma constance! que leur peine ajoutait à la mienne! Peins-toi, mon fils, ton épouse éplorée et ne pou-

---

* M. de Veymur, le frère aîné de celui qui a épousé mademoiselle de Senneville.

vant s'arracher d'entre mes bras; ses enfants à mes genoux, levant leurs mains vers moi, et me pressant de partir; madame de Veymur * et sa fille se joignant à eux, et m'assurant qu'elles brûlaient du désir de faire ce voyage avec nous, mais qu'elles ne le feraient point sans moi; nos fermiers, toutes les bonnes gens de nos hameaux, m'invitant à donner cette satisfaction à mes enfants, et cependant craignant de me perdre, pleurant Emilie, qu'ils eussent voulu pouvoir retenir au milieu d'eux, regrettant Julie, qui, à l'exemple de sa mère, leur a donné tant de marques de tendresse et de bonté : quel spectacle, cher Valmont! et quels assauts on livrait à mon cœur! Déchiré par une foule de sentiments contraires, j'hésitais, je ne savais à quoi me déterminer, lorsque M. Colmet, mon respectable curé, pour qui tu as conçu tant d'estime, est venu fixer mon irrésolution. « Eh quoi! monsieur, m'a-t-il dit, faible, infirme, « comme vous l'êtes, irez-vous vous exposer aux « fatigues d'un long voyage? Arriverez-vous à « Paris languissant, épuisé, dans un état à faire « craindre à M. votre fils de ne pas vous posséder « long-temps? Accoutumé à une vie simple, à des « occupations conformes à votre goût, à votre « âge, à votre tempérament, ne vous soutenant « que par beaucoup d'exercice, vous ferez-vous « maintenant un genre de vie tout opposé? Eh!

* Autrefois mademoiselle de Senneville.

« quel plus grand intérêt vos enfants ont-ils, que « celui de voir prolonger vos années? Vou-« draient-ils, pour une satisfaction qui leur coû-« terait si cher, risquer d'en abréger le cours? »

Ces réflexions, faites du ton de vérité que tu lui connais, ont pénétré madame de Veymur et Emilie. Eh bien, s'est écriée ton épouse en baignant mon visage de ses larmes, eh bien, mon père, vivez donc loin de nous, puisque le ciel l'ordonne! mais vivez long-temps, et que chaque année me ramène ici. Ah! chère Veymur!.... à ces mots des sanglots ont étouffé sa voix. Je t'entends, a dit madame de Veymur. Ma bonne amie, tu me laisses ton père, et tu sais qu'il est le nôtre. Va, sois tranquille; nous restons avec lui, et il ne sortira point du sein de sa famille.

Tel est, mon fils, le détail de notre séparation, et l'aveu de ma faiblesse; car c'en était une de balancer. Prévoyant ce qui vient d'arriver, je m'étais consulté; d'après les considérations les plus sages, mon parti était pris; et en si peu d'instants je me suis vu sur le point d'en changer. Ah! qu'on doit peu compter sur ces résolutions quand on a le cœur si sensible!

O toi, mon fils, songe donc bien, pour te consoler, que, si quelque chose peut te conserver ton père, c'est la vie qu'il mène ici; c'est le bien qu'il y fait : et s'il est vrai qu'il puisse encore t'être utile, si tu crois devoir faire tant de cas de ses avis, souviens-toi que c'est dans la retraite qu'il

peut te donner des lumières plus sûres, parce qu'il s'y trouvera moins environné des préjugés des autres, moins affecté des petits intérêts qui les trompent et des grandes passions qui les aveuglent, moins asservi à l'empire de l'opinion. Ayant vu autrefois le monde de si près, et ne le considérant plus que de sa solitude, il le verra mieux. Son tourbillon nous entraîne malgré nous, et son spectacle nous en impose. Pour le voir comme il faut, il est avantageux de le voir d'un peu loin, quand d'ailleurs on l'a déjà connu.

Fais-toi cependant au milieu du monde même s'il se peut, un ami, qui n'y tienne point par goût, qui y vive sans prétentions, qui doive sa sagesse à l'expérience et aux revers; qui, au-dessus des vains ménagements, te parle le langage de la vérité, t'éclaire sur tes fautes, te montre le bien que tu peux faire, le mal que tu dois prévenir, et celui que par malheur tu aurais à réparer. Que cet ami, placé entre les grands et ces hommes qu'on nomme le peuple, te mette en garde contre l'orgueil et la dureté des uns, et t'inspire un tendre intérêt pour le bonheur des autres. Peut-être cet ami te sera-t-il nécessaire, non-seulement pour toi, mais pour tes enfants, si quelque circonstance inopinée te force pour un temps à les perdre de vue. J'aurais souhaité, en laissant partir bien à regret le baron * et Julie, pouvoir retenir du

* Le fils aîné de M. de Valmont.

moins le commandeur et le chevalier; mais, puisque ma santé est trop faible pour que je puisse achever de les former comme je le désirerais, j'ai mieux aimé qu'ils fussent élevés par toi-même, et je n'ai pas cru devoir mettre de bornes à mon sacrifice.

Tu leur as fait jusqu'ici de sages leçons; maintenant, mon fils, tu leur dois de grands exemples. C'est dans la carrière où tu vas rentrer que tu seras plus que jamais à portée de leur en offrir : et pour que tu ne risques pas de perdre pour eux, ni pour toi, le fruit de quinze ans de réflexions et de sagesse, je n'ai qu'un avis à te donner, mais qui seul te vaudra tous les autres; c'est de te montrer à la cour, dès les premiers moments, tel que tu veux être le reste de ta vie. Ton caractère une fois annoncé ne te coûtera plus rien à soutenir; ta conduite n'aura rien d'équivoque; on ne cherchera point à te démêler ni à te surprendre. Tu t'épargneras ainsi bien des épreuves dangereuses et des combats inutiles.

Adieu, mon fils; aime toujours tendrement un père qui t'aime plus que lui-même.

LETTRE III.

Le comte de Valmont au marquis.

J'ai retrouvé, en arrivant à Paris, Emilie et mes enfants; mais je n'ai point retrouvé mon père : et sa lettre et son absence m'ont rempli de douleur. Quelles sombres images elle renferme! quelles craintes elle s'obstine à faire naître en moi! Que parlez-vous, mon père, d'infirmités, de mort? à quelle perte semblez-vous me préparer? J'ai interrogé Emilie, qui a tout fait pour vaincre votre résistance; et elle ne craint que les idées tristes que vous vous formez. J'ai interrogé M. de Veymur; et il ne vous a point trouvé aussi faible que vous croyez l'être. Sans avoir cette même vigueur que vous faisiez paraître lorsque je vous ai quitté, vous conservez un tempérament sain, et vos infirmités ne sont que passagères. Vous n'avez rien perdu de ce qui nous rend vos avis si respectables et si chers. Votre lettre elle-même dément l'opinion que vous voulez nous donner. Ah! pourquoi faut-il que M. Colmet vous ait confirmé dans vos sentiments, et soit parvenu à vous arrêter!

Et quoi, mon père, ne serez-vous pas toujours libre de mener au milieu de nous le genre de vie qui vous convient le mieux, et qui est le plus con-

forme à vos penchants? Vous faites du bien où vous êtes; mais vous en ferez partout, et encore plus ici. N'aurez-vous pas pitié de moi? me laisserez-vous sans appui, sans soutien pour la vertu, dans ces lieux où tout tend à la détruire? Mes premiers égarements n'ont-ils pas dû vous convaincre du besoin que j'ai de votre présence pour m'armer contre moi-même?

Vous m'avez si bien instruit de la loi sacrée que le ciel nous impose de faire tout le bien, le plus grand bien qui dépend de nous; arrivera-t-il une fois que votre exemple soit en contradiction avec vos principes? Moins éloigné de vos enfants, de quelle utilité ne seriez-vous pas à moi, à Emilie, à mes fils, je dis bien plus, à l'état, au monarque, qui, vous rappelant à sa cour, et reconnaissant aujourd'hui votre fidélité, écouterait, respecterait vos avis! Ne savez-vous donc pas combien est nécessaire dans le conseil des rois un courtisan désintéressé, ami de leur personne plus que de leur rang et de leur faveur, au-dessus de l'ambition et des vues personnelles, conduit par la seule vue du bien, vivement touché des malheurs publics, des misères du peuple, et devenu auprès du prince l'organe le plus sûr de ses sentiments et le plus fidèle interprète de ses besoins? De tels hommes sont si précieux et si rares! Venez montrer à la France qu'il en est encore de ce caractère, et qu'un bon roi peut toujours trouver un ami. Et moi, qui ne peux me passer de vos sages

conseils et de vos doux entretiens, moi qui éprouve plus que jamais le vide affreux que votre absence laisse au fond de mon cœur, que j'aie la douce consolation de vous revoir à mes côtés. comme mon mentor et mon guide; comme le seul ami en qui je puisse établir une entière confiance; venez conserver en moi cet amour de la sagesse que vous m'avez inspiré, et me faire partager les fruits de la longue expérience que vous avez acquise. Hélas! que les jours qui se sont écoulés près de vous ont fui rapidement! depuis tant d'années que j'avais oublié la cour et sés faveurs, que ne m'a-t-elle pour jamais oublié!

Cependant le roi ne m'a rappelé que pour me donner les plus grandes marques de bonté. J'ai retrouvé en lui ce caractère sensible et bienfaisant qui le rend les délices de ses sujets et l'objet de leur plus tendre amour. Malgré le souvenir qui lui est resté de la perte de Lausane, il m'a fait un accueil si flatteur, que je ne puis douter que, sans avoir noirci la mémoire du baron, la reine ne soit parvenue à faire excuser tous mes torts. Elle a reçu avec le plus vif intérêt les remercîments d'Emilie, qui lui a été présentée le lendemain de mon arrivée; et elle ne désire plus que votre retour.

Je pourrais être satisfait des espérances qu'elle me donne, et de la nouvelle perspective qui s'ouvre devant moi, si, dans les lieux que vous habitez, près de vous, près de messieurs d'Orval et de

Veymur lorsqu'ils vivaient encore, je n'avais appris à connaître le vrai bonheur. Pour charmer en quelque sorte la peine que me cause votre éloignement, je me rappelle ces temps heureux où, libre de toute inquiétude, je méditais à loisir la bonté de Dieu, qui par vos leçons s'était manifesté à mon esprit, et se faisait sentir si vivement à mon cœur; ces heures consacrées, non à des spéculations vaines, à de stériles recherches, mais à l'étude de la religion, de mes devoirs et des connaissances propres aux différents états que la Providence pourrait un jour m'appeler à remplir; ces amusements innocents où l'agréable se mêlait à l'utile; ces soirées délicieuses où, réunis tous ensemble, nous nous rendions compte de nos pensées, de nos projets, de nos désirs, où nos âmes se livraient sans contrainte à des épanchements réciproques, s'entendaient, se répondaient et s'unissaient pour faire le bien; ces lieux que vos soins ont rendus fertiles; ces promenades champêtres, ces hameaux où je recevais en votre nom le tribut de reconnaissance que vous rendent des hommes que vous avez formés, qui vous doivent leurs lumières, leur paix, leur félicité, et qui, au lieu de vous nommer leur seigneur, aiment bien mieux vous appeler leur père.

J'oppose ces souvenirs enchanteurs, ces touchantes images aux objets qui m'environnent; et quel contraste pour moi, si je ne comptais sur votre présence pour en adoucir l'amertume! Ici, à la ville,

à la campagne, dans nos palais, dans nos jardins, l'art se montre partout et masque la nature. On admire quelquefois, et jamais on ne se sent attendri. Nul objet ne porte au fond de l'âme une volupté pure. On parcourt tout, on effleure tout; on ne jouit de rien. Le cœur ne trouve à se reposer nulle part, et n'éprouve qu'une lassitude continuelle. Ici un tourbillon d'affaires entraîne; on n'a pas le temps de converser avec soi-même. De petits intérêts, des petites intrigues, de petits honneurs, des misères et des jeux d'enfants sont les soins importants qui occupent l'âme, la rétrécissent et lui font oublier la dignité de sa nature. La cour, devenue comme autrefois mon séjour ordinaire, ne me présente que les mêmes révolutions, les mêmes manéges, les mêmes vices, sans réveiller en moi les mêmes passions qui m'aidaient à surmonter le dégoût qu'elle inspire. La volonté du prince m'y retient, et mon penchant m'en éloigne. Je n'aperçois autour de moi que des cœurs faux, livrés à l'intrigue, à la cabale; que des hommes vendus à l'intérêt, au crédit, à la faveur; que des amis trompeurs et hypocrites, qui m'ont oublié lorsque je semblais n'être plus rien, et qui me recherchent maintenant que je parais reprendre une sorte d'existence. Froids, orgueilleux quand ils ont cru n'avoir plus besoin de moi, ils sont aujourd'hui affectueux, complaisants, rampants et toujours vils. Pleins d'un zèle apparent, ils cachent, pour la plupart, sous de feintes caresses, la jalousie qui

les dévore. Toujours rivaux de quiconque est leur égal, ennemis implacables de qui s'élève au-dessus d'eux, mais adulateurs perfides, ils l'encensent, ils l'adorent, et forgent en secret la foudre dont ils cherchent à l'écraser.

Jugez, mon père, de quel œil je les vois, et quel spectacle hideux offre cette scène du monde à un être qui se sent et qui pense. Mon unique délassement est au sein de ma famille : j'y trouve dans Emilie tout ce qui peut lui assurer mon estime et ma tendresse, toutes les vertus de son sexe, d'autant plus précieuses à mes yeux qu'elles sont devenues plus rares : j'y recueille dans mes enfants les fruits de l'éducation que vous leur avez donnée, et que je vous conjure, par amour pour eux, de venir perfectionner avec moi. Ce sera, si vous le désirez, S. L.... qui, dans les beaux mois de l'année, sera votre séjour ordinaire ; et là, du moins pour les beautés simples de la nature, pour une vie libre et tranquille, vous n'aurez point à regretter les lieux que vous aurez abandonnés.

M. de Veymur se dispose à partir dans le dessein d'aller vous chercher, ainsi que son épouse et notre chère Hortense, pour que nous ne fassions tous qu'une même famille. Tendre Veymur, aimable et chère amie ! que je vous sais gré d'avoir si généreusement sacrifié le voyage que vous projetiez, et la société d'Emilie à celle de mon père ! quelle autre que vous pourrait dignement nous suppléer auprès de lui ?

LETTRE IV.

La comtesse au marquis.

Vous avez vu, mon père, par la lettre de votre fils, combien il se flatte encore. Ah! s'il est possible, ne trompez pas son espérance. Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point il a été affligé de ne pas vous trouver ici, ni toute l'inquiétude que votre lettre lui a causée. La reine veut bien partager notre peine, et vous redemande avec empressement. Le roi lui-même vous désire. Pour peu que votre santé s'affermisse, comment pourriez-vous ne pas céder à de si puissants motifs et à de si vives instances? Eh quoi de plus propre à soutenir, à ranimer vos forces que la vue de ce que vous avez de plus cher? quel spectacle plus agréable pour vous que celui de Valmont au milieu de la cour? Ne soyez pas étonné si je vous en parle avec transport. Tout en lui me fait admirer votre ouvrage, et les merveilles que la religion opère dans une âme qui en est pénétrée. Non, ce n'est point ma tendresse qui m'aveugle; ce n'est point l'ivresse du sentiment qui me fait parler. Mon mari m'est cher, il est vrai, et chaque jour il me le devient davantage; mais, dans un temps où les passions eurent la force de l'égarer, je ne me fis point illusion sur ses défauts, et aujour-

d'hui je ne puis que rendre hommage à ses vertus. Tout ce qui l'approche lui rend, sans le vouloir, la même justice que moi. On ne reconnaît plus en lui ce caractère bouillant, fier et présomptueux, cet esprit léger, décisif et tranchant, cet homme brillant et frivole, digne ami de Lausane et sans principes comme lui; car voilà ce qu'il était devenu en si peu de temps, malgré l'heureux fonds qu'il apporta en naissant (1). Maintenant avec beaucoup d'esprit et de lumières il est modeste et circonspect; tous ses discours, toutes ses démarches portent l'empreinte de la sagesse et de la bienveillance. Il a perdu ce ton railleur et caustique qui lui était comme naturel; jamais il n'ouvre la bouche que pour dire quelque chose d'honnête et d'obligeant. Son abord est prévenant et affable, sa physionomie est ouverte et engageante; on voit briller sur son front toute la beauté de son âme. A cet air de bonté et de franchise qui inspire la confiance se joint un ton de noblesse et de dignité qui imprime le respect et relève jusqu'à ses moindres actions. Ses traits devenus plus mâles pendant sa dernière campagne, sa taille haute et dégagée, son maintien ferme et aisé, tout en lui annonce ce caractère de force et de vigueur qui convient à son état et à son rang; tout le distingue de cette foule d'hommes faibles et efféminés qu'ont énervés jusque dans les camps le luxe et la mollesse, et qui ressemblent si peu aux héros de l'ancien temps.

C'est en le comparant avec tout ce que je vois

que j'apprends à l'estimer ce qu'il vaut. Cette comparaison, si facile à faire, n'échappe point aux regards des courtisans, et leur donne dans bien des moments un air de trouble et d'embarras qu'ils ont peine à dissimuler. Ils l'examinent d'un œil curieux et inquiet; ils voudraient pouvoir perdre quelque chose de ce respect qu'ils ont pour lui, et frémissent en secret de le voir si fort au-dessus d'eux.

Les femmes lui témoignent une autre sorte de curiosité non moins digne de remarque, et un genre d'intérêt bien plus dangereux. Quoique je ne sois pas naturellement jalouse, je le deviendrais peut-être, si je connaissais moins Valmont. Mais leurs soins empressés, leur coup d'œil vif et hardi, leur ton mignard, leur langage apprêté, leurs ornements et leur parure l'armeraient contre elles autant que sa vertu même. Ah! mon père! qu'elles ont perdu d'attraits en même temps qu'elles ont changé de mœurs! Elles n'inspirent plus de sentiments depuis qu'elles semblent se borner si honteusement à n'inspirer que des désirs; leurs modes effrontées (2) déparent les grâces qu'ornaient en elles la décence et la pudeur (3); on vantait leur goût, on ne vante plus que leur folie : des comédiennes, des courtisanes leur servent de modèles. Chargées pompeusement de toutes les aigrettes de la vanité, elles ne remportent pour tout fruit de leur affectation bizarre que des hommages aussi insultants que le mépris. De-

venues plus hardies que ceux qui les outragent, elles ont pris le ton d'un autre sexe, et se sont privées des charmes du leur. Des anecdotes plaisantes et scandaleuses forment, à leur honte, l'histoire de chaque jour : le ridicule dont on les couvre, les brocards qu'elles s'attirent ne les corrigent pas : ce siècle de licence et de vertige est l'opprobre des femmes; et à chaque instant elles font rougir pour elles depuis qu'elles ne rougissent plus de rien.

Combien donc sont-elles peu à craindre pour une âme tant soit peu honnête! aussi mon mari n'use-t-il à leur égard que d'une politesse froide et réservée. Elles lui en font la guerre, et il ne paraît pas les entendre; elles cherchent à mettre les hommes dans leur parti, et ils n'osent y entrer. Le mérite de Valmont leur impose, et elles se trouvent réduites à faire seules tous les frais de la séduction. Elles le raillent sur ses vertus sauvages, elles cherchent à le subjuguer par le respect humain; il ne leur répond qu'en se montrant tel qu'il s'est montré dès le premier jour. Cette règle si sage que vous lui avez prescrite par votre lettre est celle qu'il s'était faite à lui-même avant que de paraître à la cour. Il en sent de plus en plus toute l'importance. C'est par là qu'il s'est déjà mis à l'abri de toutes les persécutions de ces hommes frivoles qui s'essaient avec tant d'avantages sur des caractères faibles et indécis, et leur font perdre bientôt le peu de vertu qu'ils avaient acquis. C'est

par là aussi qu'il voit tomber insensiblement ces plaisanteries si peu convenables, ces agaceries indécentes, ces attaques réitérées d'une foule de petites-maîtresses, qui insultent à la sagesse et la déconcertent lorsqu'elle n'a pas assez de force pour les braver, mais qui cessent d'être redoutables dès qu'on cesse de les craindre.

Ce qui me console est que cette dépravation de goût et de mœurs, aujourd'hui si commune, ne tombe cependant pas à beaucoup près sur toutes les femmes (4). Il en est à la cour d'infiniment respectables, qui ont conservé la sage austérité des mœurs anciennes au milieu de la frivolité du siècle : et celles-là ont nécessairement beaucoup de religion. Ce sont elles qui forment mes liaisons les plus intimes : c'est avec elles que je m'entretiens librement de vous et de ma chère Veymur; c'est seulement au milieu d'elles que se trouve ma fille. Accoutumée depuis son enfance à la société la plus digne de ses regrets, elle se renferme dès qu'elle en aperçoit d'un autre genre; et je remarque avec une satisfaction secrète que son goût pour le vrai se fortifie par l'opposition sensible du faux qui règne dans le monde nouveau qu'elle habite. La reine l'accueille avec bonté; entourée elle-même, dans un âge déjà avancé, d'un petit nombre de femmes vraiment estimables, elle leur associe ma Julie sous les yeux de sa mère. Julie fixe sur elle tous les regards, et ses charmes naissants lui attirent de toute part des hommages qui

m'effraieraient davantage si ceux qui les lui rendent étaient plus dignes d'elle.

Le baron est toujours livré aux études les plus propres à le rendre utile. Il mène une vie retirée, telle qu'elle convient à son âge; mais je le trouve un peu rêveur, et j'en devine la cause, en attendant qu'il me l'explique lui-même avec la franchise que vous lui connaissez. Le commandeur et le chevalier se forment sous ses yeux et sous ceux de leur père. Tel est le tableau de ma famille. Elle suffirait pour combler tous mes vœux, si vous étiez avec nous, et si je ne craignais pas pour mon mari les intrigues des courtisans. Le roi l'estime; il lui donne même, dans bien des occasions, des marques de confiance qui éveillent la jalousie. Celle que je crois remarquer dans les frères du baron de Lausane, qui ont succédé à son crédit et à sa faveur, est entre nous ce qui m'inquiète le plus, surtout s'ils y joignent, comme je n'ai que trop lieu de l'appréhender, le souvenir de la perte qu'ils ont faite. Revenez, mon père, au milieu de nous pour nous servir de guide, et je ne craindrai plus rien.

NOTES.

PAGE 25.

(1) *Voilà ce qu'il était devenu en si peu de temps, malgré l'heureux fonds qu'il apporta en naissant.* Oui, il était devenu tout cela, et pis encore; mais il conservait une sorte de droiture au sein de ses égarements; il chérissait, il respectait son père; il n'avait pas perdu toute estime pour la vertu; il ne dédaignait pas de s'instruire; il n'a pas toujours craint de s'éclairer; il avait pu se laisser surprendre, mais son cœur n'était pas entièrement corrompu : et c'est là ce qui a préparé son changement. C'est par là aussi qu'on peut discerner, parmi tant de jeunes gens que leurs passions aveuglent, ou que de fausses autorités subjuguent, quels sont ceux dont on a lieu d'espérer le retour.

PAGE 26.

(2) *Leurs modes effrontées déparent les grâces, etc.* Il est question ici de ces anciennes modes, dont il nous reste tant de vestiges dans des tableaux de famille qu'on croirait presque avoir été faits de nos jours. Pourquoi faut-il qu'elles ne se soient reproduites sous nos yeux que pour donner à toutes celles qui ont la folie de les suivre, une même physionomie, sans caractère, sans noblesse, sans intérêt et sans agrément? Heureuses les femmes qui échappent à cette manie! Il en est une remplie de charmes et vraiment digne d'estime, qui dans une promenade publique eut le secret plaisir d'entendre plusieurs militaires se dire l'un à l'autre sur ses pas : « Nous n'avons vu dans tout le jardin « que cette femme qui soit coiffée avec goût, et qui ait un air « noble qui la distingue. » Jamais, comme elle en est convenue depuis, aucun aveu ne l'a tant flattée que celui-là.

Les femmes croient avoir tout dit quand elles ont dit : *C'est la mode.* Mais elles devraient faire attention que le goût est avant la mode, et doit servir à la régler; qu'il y a telle bizarrerie qui ne peut que rendre une mode souverainement ridicule; que, pour paraître aimable et pour plaire, il y a du moins dans toutes ces

nouvelles inventions de certains rapports qu'il est essentiel de consulter; des rapports d'âge, de traits de physionomie, d'état, de dignité, de bienséance, qu'on ne peut violer sans courir le risque d'inspirer la pitié, le dégoût, le mépris, à ceux mêmes dont on cherche le plus à s'attirer les hommages.

Quel que soit, après tout, l'effet que produit sur la plupart des hommes la bizarrerie des modes actuelles, on ne saurait trop le redire, elles nuisent aux mœurs beaucoup plus qu'on ne pense, par la tournure d'esprit qu'elles font prendre, et le ton d'affectation, de recherche et de vanité qu'elles inspirent. Croyons-en une autorité bien respectable, et ne craignons pas d'emprunter d'elle une leçon vraiment utile. Voici ce qu'on lit dans le *Journal de politique et de littérature.*

De Vienne, le 24 février 1776.

« En prenant des mesures pour donner au commerce une activité plus soutenue et des ressources plus multipliées, sa majesté impériale et royale n'oublie rien de ce qui peut améliorer les mœurs et entretenir la décence parmi ses sujets. On a publié dernièrement au prône, dans toutes les églises de cette résidence, un avis aux fidèles contre le luxe des habits du sexe. On y exhorte les femmes et filles, particulièrement celles d'un certain rang, à ne plus paraître dans la maison du seigneur, où elles doivent porter un extérieur modeste et un esprit d'humilité chrétienne, avec un étalage aussi vain qu'indécent, surtout avec des coiffures qui ne servent qu'à distraire l'assemblée, et à scandaliser leur prochain. S'il se trouve des personnes du sexe qui s'obstinent à préférer leur orgueil à leur devoir, on les menace d'être publiquement admonestées par les supérieurs de l'église.»

MÊME PAGE.

(3) *Qu'ornaient en elles la décence et la pudeur.* C'est de là en effet que naissent les charmes les plus vrais. Un philosophe à qui l'on demandait quelle couleur convenait le mieux au visage des femmes répondit, avec autant d'esprit que de vérité : *C'est celle de la pudeur.*

PAGE 28.

(4) *Cette dépravation de goût et de mœurs ne tombe pas à beaucoup près sur toutes les femmes; il en est d'infiniment respectables, etc.* On a relevé, comme un trait intéressant pour les mœurs, une lettre du maréchal de Boufflers au premier duc de Noailles, à la fin de laquelle il se félicite de son bonheur domestique avec une épouse chérie et vertueuse (sœur du maréchal de Grammont), que le duc de Noailles lui avait procurée. Il le prie de la confirmer, quand il la verra, dans tous ses bons sentiments, pour qu'elle ne donne pas *la moindre prise à la rage et à la malignité du monde*, et qu'elle puisse être toujours la plus heureuse des femmes en le rendant le plus heureux des hommes. Pourquoi faut-il, ajoute l'abbé Millot en citant ce trait, que la corruption des mœurs rende ces sortes d'exemples si remarquables! *Mémoires politiques et militaires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, t. 1.

LETTRE V.

Le marquis au comte et à la comtesse de Valmont.

Ménagez ma sensibilité, mes chers enfants; elle a pensé vous enlever un père que vous aimez si tendrement. Vos lettres, l'arrivée de M. de Veymur, ses sollicitations pressantes, celles de sa femme, les marques de bonté dont le roi et la reine m'ont honoré pour hâter mon retour, ont combattu si vivement mon penchant pour la retraite et les dernières résolutions que je m'étais formées, qu'elles ont occasioné en moi une crise violente qui n'a pas été sans danger. Heureusement elle n'a point eu d'autres suites que celle de me rendre encore plus faible que je ne l'étais auparavant. Nos amis, qui en ont été témoins, seraient maintenant les premiers à s'opposer à mon départ. Respectons les volontés du ciel, qui exige de nous cette séparation et croyez, mes chers enfants, qu'elle m'est assez pénible pour que vous ne cherchiez plus à rouvrir la plaie qu'elle fait à mon cœur. Charmons, autant qu'il se pourra, par nos lettres, l'ennui qu'elle nous cause. Les miennes ne sauraient être longues; mais vous vous contenterez du sentiment qui les dictera : les vôtres seront toujours trop courtes pour moi. Ne m'épargnez donc pas les détails; marquez-moi plus au long, mon fils,

ce que vous pensez de ces hommes parmi lesquels vous vivez; et vous, ma chère Emilie, ne me laissez rien ignorer de ce qui vous concerne l'un et l'autre, de ce qui concerne vos enfants. Faites qu'en vous lisant, par une douce illusion, je me retrouve encore au milieu de vous.

LETTRE VI.

Le comte de Valmont à son père.

Par des transports indiscrets, par l'excès de ma tendresse, j'ai pu affliger si vivement un père trop sensible lui-même et trop tendre! avec tant d'empressement à le posséder, j'ai pu m'exposer à le perdre! O mon père! me pardonnerez-vous, me pardonnerai-je à moi-même l'état où je vous ai réduit, moi qui racheterais de toute ma vie un seul de vos jours? Chère et fidèle amie *, que j'ai eu besoin de votre lettre pour me tranquilliser! Il est donc sûr, mon père, que je n'ai plus rien à craindre? vos forces renaissent!... Ah! qu'elles croissent de jour en jour! goûtez à loisir les charmes de la vie heureuse que vous vous êtes faite. S'il plaît au seigneur, nous irons encore quelquefois la partager avec vous.

En attendant ces heures fortunées, ma plus

* Madame de Veymur, dont la lettre a été supprimée.

douce consolation sera de vous écrire. Mais quels détails me demandez-vous? Comment vous peindre des hommes que vous ne reconnaîtriez plus, qui ne ressemblent plus à rien, qui n'ont plus de caractère, ou n'ont que celui de la frivolité? ce que je vous en disais autrefois n'approche pas de ce que j'en pense aujourd'hui. Ce n'est point à l'armée que j'ai pu m'en former une juste idée. Quoiqu'ils y aient porté un goût de recherche, d'aisance et de commodités dont anciennement ils auraient rougi, ils y conservent du moins quelques restes de leur ancienne vigueur : et l'on peut, à de certains traits, à quelques saillies de courage et de valeur, les prendre encore pour des Français. Avouons-le, c'est à la cour, c'est au sein de la capitale, et parmi les femmes dont ils ont pris le ton, qu'il faut les étudier pour les bien connaître; c'est là qu'ils semblent s'oublier tout entiers en se confondant avec elles. Etonné de leur déraison, de leur légèreté et de leur inconséquence, lorsque je les revis ici pour la première fois, j'avais peine à m'en croire moi-même; et l'image que tout autre m'en eût tracée, quelque adoucissement qu'il eût prétendu y mettre, m'eût toujours paru trop chargée. Pour affaiblir l'impression que la nouveauté de ce spectacle faisait sur moi, je cherchais à me rappeler ce qu'étaient, avant mon exil, ces hommes déjà si frivoles quand je les ai quittés; je m'efforçais de les voir des mêmes yeux dont je les voyais à vingt ans; mais ce souvenir ne faisait qu'accroître ma

surprise. Leur dégradation est devenue si sensible, ils sont si différents de ce qu'ils étaient, que depuis mes anciens égarements j'ai moins changé de façon de penser qu'ils n'ont changé de mœurs *.

Quel jugement dois-je donc en porter lorsque je les oppose malgré moi aux Joinville (1), aux Duguesclin (2), aux Bayard (3), aux Crillon (4), à ces anciens preux dont la grandeur d'âme, la simplicité des mœurs, la loyauté et la franchise faisaient, au retour de mes dernières campagnes, le sujet de nos lectures et de nos entretiens les plus ordinaires? Rempli de ces hautes idées qu'ils ont excitées en moi, échauffé par le souvenir de leurs sentiments et de leurs actions; frappé du contraste des mœurs actuelles (que vous dirai-je, et que penserez-vous, mon père, de ces saillies d'une imagination trop vive encore?), je me représente ces hommes du vieux temps; je crois les voir, les entendre; je les interroge tour à tour, et ils me répondent. Dans ces moments de comparaison, Bayard surtout s'offre à moi tel que le peignent les historiens de sa vie, avec sa stature un peu gigantesque, son air martial, ses yeux noirs et pleins de feu, sa contenance noble et fière, son

* Il serait important, pour la satisfaction de bien des lecteurs, de fixer ici l'époque de cette espèce de révolution, en remettant sous les yeux du public la date de ces lettres; mais ce que nous avons dit dans l'Avertissement ne nous permet pas de nous écarter de la loi que nous nous sommes imposée.

regard assuré. « Hé quoi! semble-t-il me dire, où
« sont donc les descendants de mes compagnons
« d'armes, de ces hommes, la fleur de la noblesse,
« qui ne se distinguaient que par de hauts faits (5);
« qui portaient jusque dans leurs jeux l'image des
« combats (6); qui ne cherchaient à briller que
« par leurs chevaux, leur lance et leur épée, et ne
« connaissaient d'autre parure que celle qui con-
« vient à des guerriers; qui, plus soldats que cour-
« tisans, se glorifiaient d'être libres et francs (7),
« et ne cherchaient leur récompense que dans leur
« zèle et leur fidélité (8); qui, pleins d'honneur,
« faisaient de leur seule parole le plus redoutable
« des serments, ne voyaient rien de plus sacré que
« la foi d'un gentilhomme (9), et craignaient plus
« la moindre tache que la mort; qui, toujours gé-
« néreux et magnanimes, ne recevaient que pour
« répandre (10), et ne voulaient d'autres grâces
« que celles qui les exposaient à de plus grands
« dangers; qui, défenseurs de la veuve, de l'orphe-
« lin, du faible opprimé par le fort, les servaient
« de leurs biens, de leur crédit et de leur valeur;
« qui, remplis de respect et d'égards pour le sexe,
« honoraient leurs dames et méritaient d'en être
« honorés. Ici je vois des bals au lieu de tournois;
« je vois des enfants où je devrais voir des hom-
« mes; je vois des petits-maîtres, des héros de
« ruelle, où je devrais voir de nobles cheva-
« liers (11); je vois des jeunes gens qui rougiraient
« d'avoir conservé une constitution saine et ro-

« buste (12), et qui, énervés par de honteux plai-
« sirs, se font gloire d'être vieux à vingt ans; j'en
« vois qui mènent des chars, et laissent leurs che-
« vaux à manier à leurs écuyers; qui traitent ca-
« valièrement des femmes honnêtes, et font porter
« leur livrée à des courtisanes; qui comptent pour
« peu de chose l'honneur du sexe (13), et le leur
« pour moins que rien. Je vois du faste et un vain
« luxe où je cherche des vertus (14); je vois des
« braves qui ont de la valeur dans une rencontre,
« et qui, ne pouvant soutenir les épreuves du vrai
« courage, manquent de force dans tout le cours de
« leur vie; je vois des nobles qui séduisent ou qui
« oppriment au lieu de défendre et de protéger; qui
« font des indigents et des malheureux au lieu de
« secourir ceux qui le sont et de les soulager. J'en-
« tends de toute part un langage précieux, des
« discours sans suite et sans raison, un jargon
« d'impiété et d'indépendance; je vois jusqu'à
« des militaires devenus philosophes, et qui re-
« noncent à être de grands hommes. Ah! la reli-
« gion de leurs pères en faisait des héros, ou les
« laissait tels; maintenant l'irréligion les énerve
« et les dégrade. O France! à quels traits pour-
« rai-je te reconnaître? et que m'offres-tu qu'une
« race d'hommes dégénérés? Hélas! mon siècle
« m'honorait du beau titre d'*homme sans peur*
« *et sans reproche!* Ce n'est pas que, devant
« celui qui pèse nos mérites dans une juste ba-
« lance, je fusse sans faiblesse et sans tache; j'étais

« environné des préjugés de mon état et de mon « siècle (15), et je n'eus pas en tout temps la force « de m'en défendre; j'eus des passions, et je n'eus « pas toujours assez de courage pour les vaincre : « mais j'eus trop de franchise pour les autoriser « par de faux principes et de dangereux systèmes. « Je fus faible quelquefois, et ne fus point impie « ni vicieux. Dieu me vit coupable et repentant « lorsque j'étais sans reproche devant les hommes. « Je respectai toute ma vie la religion, l'honneur, « la vertu, l'innocence et les malheureux. Je fis « chevalier mon roi, qui les respectait comme « moi (16). Je mourus en le servant et en confes-« sant mes fautes à mon rédempteur, dont j'implo-« rais la clémence (17). »

Ainsi, et plus fortement, ce me semble, parlerait Bayard, s'il lui était donné de reparaître parmi nous. Emprunter sa voix telle que je crois l'entendre en me rappelant ses actions, c'est après tout vous peindre ce qui s'offre chaque jour à ma pensée et à mes regards, bien mieux que tous les détails ne pourraient le faire.

Ah! mon père, que la retraite est douce pour un vrai sage! et si, pour notre propre bonheur, je vous désirais à la cour, combien ne suis-je pas forcé de convenir que le ciel, en vous laissant où vous êtes, vous a fait faire un plus heureux choix pour vous-même!

NOTES.

J'ai été tenté de rejeter à la fin de ce volume le grand nombre de notes que j'ai mises ici : plusieurs raisons semblaient m'y engager. Quoi qu'il en soit, elles ne m'ont pas paru assez fortes pour devoir me déterminer à changer l'ordre que j'ai suivi dans les volumes précédents : on sera toujours libre de les omettre, si on le juge à propos, pour les reprendre dans un autre moment. On trouvera peut-être qu'elles renferment, pour la plupart, des traits qui n'ont rien de nouveau pour bien des lecteurs ; mais il suffit que beaucoup d'entre eux les ignorent, ou que beaucoup d'autres les oublient, pour qu'on me permette de les leur rappeler. Leur ensemble forme d'ailleurs un tableau si frappant, pour ceux mêmes à qui ces traits seraient les plus familiers, qu'on ne doit pas me savoir mauvais gré du soin que j'ai pris de les rapprocher. Si quelque chose peut ramener nos jeunes gens à de meilleurs principes et à d'autres mœurs, ce sont sans doute de pareils exemples.

PAGE 36.

(1) *Aux Joinville.* Le sire de Joinville, sénéchal de Champagne, qui nous a donné l'*Histoire de saint Louis*, suivit ce prince dans ses expéditions militaires, et s'en fit aimer par sa piété, sa valeur, son esprit et sa franchise. Ce monarque avait tant de confiance dans Joinville, qu'il se servait de lui pour rendre la justice à la porte de son palais, et qu'il n'entreprenait rien d'important sans le lui communiquer. (*Diction. histor.*)

MÊME PAGE.

(2) *Aux Duguesclin.* Né en Bretagne vers l'an 1320, du rang de simple gentilhomme, Duguesclin mérita, sous le règne de Charles V, d'être élevé à celui de connétable de France. Chevalier intrépide, dit Villaret, chef expérimenté, sincère, généreux, il couronnait tant de belles qualités par une vertu qui leur ajoutait un nouveau lustre, il était modeste.

Tout le monde applaudissait au choix que le roi venait de faire lorsque Duguesclin avec une noble franchise supplia son souverain d'honorer de cette dignité quelqu'un qui la méritât mieux que lui : il fallut employer les plus vives instances pour le résoudre. Il obéit aux volontés du prince : mais, avant que de recevoir l'épée de connétable, il supplia sa majesté de ne jamais ajouter foi aux rapports qu'on pourrait faire contre lui sans lui avoir auparavant fait la grâce de l'entendre ; et le prince le lui promit. Il paraît, ajoute l'historien, que ce grand homme redoutait plus les courtisans de l'hôtel de Saint-Paul que les ennemis de l'état. (*Histoire de France*, t. 10.)

MÊME PAGE.

(3) *Aux Bayard.* Né en 1476, le chevalier Bayard fut un des plus grands capitaines de son siècle. La bonté de son cœur, dit l'historien de sa vie, sa générosité, sa charité, lui ont acquis le surnom de *bon ;* sa valeur et son intrépidité, celui de *chevalier sans peur ;* enfin sa fidélité à ses devoirs l'a fait connaître sous le nom de *chevalier sans reproche.* Il mourut les armes à la main, âgé de 48 ans.

MÊME PAGE.

(4) *Aux Crillon.* Issu de l'illustre famille des Balbe, et né à Carpentras en 1541, Crillon, dont le nom seul vaut tous les éloges, fut dans son siècle l'honneur de la France. Les preuves signalées qu'il donna de sa valeur, dit un auteur moderne, l'auraient fait mettre par l'idolâtre antiquité au rang des demi-dieux. Il reçut de ses contemporains un tribut d'admiration plus raisonnable, mais non moins flatteur. Le soldat lui donna le nom d'*homme sans peur ;* Henri III celui de *brave ;* et Henri IV, celui de *brave des braves.* Ce bon prince le traita toujours en ami, et ne l'appelait que le *brave Crillon.* Il avait une si haute idée de son mérite, qu'on lui a entendu dire très-souvent, lorsqu'il fut sur le trône, qu'il n'avait jamais craint que Crillon ; et c'est le grand Henri qui parlait ainsi. Il lui écrivit, après avoir défait les ligueurs à la journée d'Arques : *Pends-toi, brave Crillon ; nous avons combattu à Arques, et*

tu n'y étais pas : adieu, brave Crillon, je t'aime à tort et à travers.

Un des faits les plus mémorables de ce héros, est la défense du pont de Tours. Resté presque seul à la tête du pont, environné des corps sanglants de ses soldats, il arrête tous les efforts des ennemis, et sauve la couronne à Henri III, assiégé par le duc de Mayenne, tandis qu'un autre Berton de Crillon, son neveu, venait de lui sauver la vie. Le monarque s'était trouvé engagé dans la mêlée, et allait périr d'un coup de pertuisane qu'on lui portait dans la poitrine; mais le jeune Berton se précipite, le pare de son corps, et tombe aux pieds de Henri *. Dans cette même journée, le brave Crillon fut couvert de blessures qui firent craindre pour sa vie. Il se montra dans toutes les rencontres également prodigue de son sang pour ses maîtres et pour sa patrie. Épuisé de forces, mais toujours rempli de fermeté et de courage, animé de la foi la plus vive, supportant ses douleurs avec la soumission la plus parfaite, il mourut en héros comme il avait vécu. La veille de sa mort, voyant le fils d'une de ses sœurs tout en pleurs auprès de son lit : *Mon neveu*, lui dit-il, *ne pleure pas ma mort : ma vie est inutile à l'état.* Un attachement inviolable pour son roi, et les qualités de son cœur le firent regarder comme un des plus honnêtes hommes de son siècle.

Henri III avait créé pour lui la charge de lieutenant-colonel général de l'infanterie française, charge qui fut supprimée après sa mort.

---

* Après de pareils traits on ne peut que se rappeler avec le plus vif intérêt celui que nous allons citer. « Monsieur, passant par Avignon, logea chez M. de Crillon. Il refusa la garde bourgeoise qui lui fut offerte pour faire le service auprès de sa personne, en disant *qu'un fils de France, logeant chez un Crillon, n'avait pas besoin de gardes.* Paroles remarquables, aussi dignes d'un petit-fils d'Henri IV, qu'honorables pour les descendants du brave Crillon. »
(*Courrier de l'Europe*, du mardi 5 août 1777, article *France.*)

PAGE 37.

(5) *Qui ne se distinguaient que par de hauts faits.* Ce que la fable vantait dans ses héros ; ce que, dans les beaux jours de la Grèce et de Rome, ces fières républiques admiraient dans les leurs on l'a vu renouvelé parmi nous dans les Duguesclin, les Bayard et les Crillon : et si l'histoire qui raconte leurs exploits n'était pas aussi bien appuyée qu'elle l'est en effet, on prendrait volontiers ces récits pour des fictions. Le nom seul de ces guerriers valait des armées, gagnait des batailles, prenait ou défendait les villes et les provinces. Il n'y avait point d'entreprise si difficile qu'ils ne pussent se flatter de faire réussir dès qu'on voulait bien suivre leur avis ; point de place si imprenable qu'ils ne contraignissent à se rendre ; point de poste si faible où l'on pût les forcer.

Villars est dehors, répondit Crillon assiégé dans Tailleboeuf, où tout autre que lui n'eût pu tenir : *Villars est dehors et Crillon est dedans.*

Duguesclin donna un roi à la Castille, et rendit, à proprement parler, la France à ses maîtres.

En 1521, une puissante armée de l'empereur Charles-Quint mit le siége devant Mézières. Le chevalier Bayard résolut de la défendre, quoique cette place fût dénuée de tout et n'eût qu'une faible garnison. Quelques personnes lui conseillant de se rendre à cause du peu d'apparence qu'il y avait de sauver la ville : « Avant que d'en sortir, dit-il, il nous faudra former un pont « des cadavres de nos ennemis. »

François I, prisonnier de Charles-Quint après la bataille de Pavie, et conduit en Espagne, s'écriait : *Si le chevalier Bayard eût été vivant et près de moi, mes affaires auraient pris un meilleur train.... Sa présence m'aurait valu cent capitaines, tant il avait gagné de créance parmi les miens, et de crainte parmi mes ennemis! Ah! chevalier Bayard, que vous me faites grande faute! ah! je ne serais pas ici!*

Qu'on lise les détails de l'histoire de ces grands hommes ; et l'on jugera si notre bon roi Louis XII avait si grand tort de dire que les *Grecs avaient eu un merveilleux talent pour embellir*

leurs exploits; que les Romains avaient fait de grandes choses et les avaient dignement écrites : que les Français en avaient fait d'aussi grandes que l'un et l'autre peuples, mais qu'ils avaient toujours manqué d'écrivains.

MÊME PAGE.

(6) *Qui portaient jusque dans leurs jeux l'image des combats.* Le bon chevalier qui parle ainsi aimait les tournois. De grands malheurs ont porté à les supprimer, et on a bien fait. Mais du moins ils n'altéraient point l'esprit militaire et national; sous ce rapport ils valaient bien peut-être tout ce qui fait aujourd'hui l'apprentissage de nos jeunes guerriers. C'est dans ces sortes de jeux que se formaient nos héros. C'est là que Bertrand Duguesclin, à la fleur de l'âge, signala sa valeur et son amour pour la gloire. Son père n'ayant pas voulu consentir à le mener avec lui à un tournoi, auquel avaient été invités tout ce qu'il y avait en France et en Angleterre de braves chevaliers, il s'échappe secrètement, vole à Rennes, et y est témoin des premiers assauts. Le son des trompettes qui animait les combattants, le hennissement des chevaux, le bruit des armes, les acclamations qu'on donnait aux vainqueurs, le mettent hors de lui-même. Après avoir été long-temps spectateur, il aperçoit un chevalier de ses parents qui, fatigué de plusieurs courses, se retirait. Il court à son hôtellerie, se jette à ses genoux, et le conjure, par la gloire qu'il vient d'acquérir, de lui prêter ses armes et son cheval. Le chevalier qui vit son émotion, charmé de trouver tant d'ardeur et de courage dans un jeune homme tel que lui, consentit à sa demande, l'arma lui-même, et lui fit donner un cheval frais. Duguesclin, baissant la visière de son casque pour ne pas être reconnu, se fait ouvrir la barrière. Le premier chevalier qui se présente est renversé de dessus son cheval, se relève, et est terrassé une seconde fois. Les victoires de Bertrand se multiplient. Son père lui-même s'avance pour le combattre. Bertrand, qui le reconnaît à ses armes, accepte le défi; mais les trompettes ayant sonné la charge, il baisse la lance et lui fait un profond salut. Il recommence à courir et à vaincre; l'intérêt et la curiosité redoublent. Les dames voulant

être instruites, à quelque prix que ce soit, du nom de l'inconnu, prient un chevalier normand, célèbre par sa force et son adresse, et qui dans ce même tournoi en avait déjà assez fait pour sa gloire, de se remettre au nombre des combattants pour lui arracher son secret. Ils partent tous deux comme un éclair; le chevalier exécute son dessein, et enlève le casque de Duguesclin. Celui-ci, outré de se voir découvert, saisit son adversaire, l'enlève de dessus son cheval, et le met au nombre des vaincus. Si l'étonnement des spectateurs fut grand à la vue de ces exploits, quel fut celui de Renaud? Il accourt vers son fils, et l'embrasse transporté de joie. Duguesclin, charmé de se voir applaudi par son père, en goûta mieux sa victoire; il reçut le prix destiné aux vainqueurs; et, suivi de toute la noblesse qui l'accompagnait, il alla l'offrir à l'instant au chevalier qui lui avait prêté son cheval et ses armes. On admira dans cette dernière action jusqu'à quel point il savait allier à l'adresse et au courage un cœur généreux et reconnaissant.

(Voyez *Vie des Hommes illustres.*)

MÊME PAGE.

(7) *Qui, plus soldats que courtisans, se glorifiaient d'être libres et francs.* On trouve mille traits de cette noble franchise dans tous nos anciens guerriers. Joinville expose naïvement à saint Louis ses besoins, et l'impossibilité où il est de l'accompagner dans son expédition de la Terre-Sainte, à moins que sa majesté ne veuille bien fournir à l'entretien de ses chevaliers; et, dans la dernière croisade, il résiste à toutes les sollicitations du monarque: car je voyais clairement, dit-il, *que, si je me mettais au pélerinage de la croix, ce serait la totale destruction de mes pauvres sujets.*

Le généreux Crillon, frémissant de voir Henri III devenu le jouet des passions les plus honteuses, perce la foule des courtisans qui l'environnent, et avec cette liberté que la vertu inspire, il lui représente le déshonneur qu'il se fait par le scandale de ses mœurs. Henri se sent ému; il promet de changer; mais le faible Henri se replonge bientôt au sein de l'infamie.

Dans une autre circonstance, ce même prince veut engager

Crillon à le défaire du duc de Guise par une voie indigne de lui. *Sire*, lui répond Crillon désespéré de cette proposition, *permettez-moi d'aller loin de la cour rougir d'avoir entendu mon roi, mon roi pour qui je donnerais mille fois ma vie, me prescrire une action qui m'ôterait son estime.*

On retrouve le même caractère dans l'aveu qu'il fit à Henri d'avoir dérobé Fervaques à sa colère. Fervaques était un homme de qualité, bon officier, et d'une valeur reconnue. On l'avait accusé, sans assez de fondement, d'une trahison dont il n'y avait pas lieu de le croire coupable; et Crillon l'avait averti de ce qu'il avait à craindre des premiers transports du monarque, presque toujours extrême dans ses résolutions : Le roi, instruit de sa fuite, jura de s'en venger sur celui qui la lui avait suggérée. Le connaîtriez-vous? dit-il à Crillon. — Oui, sire. — Eh bien, nommez-le moi, reprit le roi, encore plus irrité : Je ne serai jamais délateur que de moi-même, répliqua Crillon; et, puisque la juste crainte qu'un innocent ne souffre du ressentiment de votre majesté me prescrit de lui livrer le coupable, je suis, sire, celui que vous devez punir, celui qui se serait cru l'assassin de Fervaques, si je lui eusse gardé un secret qui lui eût coûté la vie. Que votre majesté dispose de la mienne; elle m'est moins précieuse que l'honneur d'avoir sauvé celle d'un sujet qui peut-être se justifiera un jour, et dont le sang pourra être utilement répandu pour le service de son prince. Le roi, étonné de l'aveu et du discours ferme de Crillon, resta un moment sans parler, les yeux fixés sur lui; puis rompant le silence, il dit : *Comme il n'est qu'un Crillon dans le monde, ma clémence en sa faveur ne fait pas un exemple.* (Voyez *la Vie du brave Crillon, par mademoiselle de* Lussan.)

Rosny, aussi grand capitaine que grand homme d'état, et conservant partout la même droiture et la même franchise, déchira la promesse de mariage qu'Henri IV avait faite à mademoiselle d'Entragues. Êtes-vous fou? lui dit le roi. Il est vrai, sire, repartit Sully, je suis un fou; et plût à Dieu que je le fusse tout seul en France!

« Vous croyez, disait ce prince à la reine après un démêlé qu'il venait d'avoir avec elle, que Rosny me flatte aux petites

brouilleries que nous avons ensemble. Vous en penseriez tout autrement si vous saviez les grandes libertés qu'il prend à me dire mes vérités ; de quoi encore que je me mette en colère, ne lui en veux-je pas de mal pour cela : car tout au contraire je croirais qu'il ne m'aime plus s'il ne me remontrait ce qu'il estime être pour la gloire et l'honneur de ma personne, l'amélioration de mon royaume, et le soulagement de mes peuples. Car voyez-vous, ma mie, il n'y a point d'esprits si droituriers qui ne trébuchassent tout-à-fait, s'ils n'étaient relevés lorsqu'ils choppent, par les admonitions de leurs loyaux serviteurs ou bien intimes et prudents amis. » (*Mém. de* SULLY.)

MÊME PAGE.

(8) *Et ne cherchaient leur récompense que dans leur zèle et leur fidélité.* Henri IV, pour faire cesser les troubles qui agitaient ses états, acheta par des dignités et des honneurs la soumission et la fidélité de la pupart des grands. Crillon, qui avait toujours été attaché à son service, fut presque le seul qui n'eut aucune part à ses faveurs. Quelqu'un en ayant témoigné sa surprise, *J'étais sûr de la fidélité de Crillon*, répondit ce prince, *et j'avais à gagner tous ceux qui me persécutaient.*

Ce caractère de désintéressement a été celui de tous les grands hommes. Il a été sous Louis XIV celui des Fabert, des Turenne, des Catinat, tous trois si dignes d'être nommés parmi ceux que l'on vient de citer dans ces notes. (Voyez *le trait du maréchal* FABERT, *ci-dessus*, t. 3, lettre LIV, n. 5.

MÊME PAGE.

(9) *Qui ne voyaient rien de plus sacré que la foi d'un gentilhomme.* Depuis l'origine de la monarchie cet esprit s'était perpétué de siècle en siècle parmi nous : il n'appartenait qu'à des temps plus récents de nous laisser douter s'il y conserve encore son ancienne énergie.

C'est d'après ce même esprit que Turenne se crut lié dans une circonstance où tant d'autres se seraient tenus quittes de tout engagement. Passant une nuit sur les remparts de Paris, il tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêtèrent

son carrosse. Sur la promesse qu'il leur fit de cent louis d'or pour conserver une bague d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laissèrent, et l'un d'eux osa bien le lendemain se présenter chez lui. Au milieu d'une compagnie très-nombreuse il lui demanda à l'oreille l'exécution de sa parole : le vicomte lui fait donner l'argent, et ne raconte l'aventure qu'après avoir laissé au voleur le temps de s'éloigner, en ajoutant qu'il fallait être inviolable dans ses promesses, et qu'un honnête homme ne devait jamais manquer à sa parole, quoique donnée même à des fripons.

On connaissait si bien le caractère de Turenne, et sa bonne foi était si généralement estimée, que la plupart des princes d'Allemagne traitaient avec lui personnellement pour leurs intérêts sans demander aucune garantie de ce qu'il leur promettait ; c'est que les républiques, même les plus soupçonneuses, se croyaient en assurance dès qu'il leur avait donné sa parole.

(*Vie de Turenne.*)

Le trait que nous venons de rapporter nous rappelle celui de saint Louis, qui ne se crut pas dispensé envers les Sarrasins de la plus exacte fidélité à ses engagements, quoiqu'ils eussent violé les leurs.

MÊME PAGE.

(10) *Qui, toujours généreux et magnanimes, ne recevaient que pour repandre.* « Bayard eut de grandes et nombreuses occasions de gagner de l'argent, soit en rançon ou autrement ; mais il distribuait tout et ne se réservait rien. On a estimé qu'il avait marié pendant sa vie plus de cent pauvres orphelins, nobles et autres. Les veuves étaient assurées de trouver chez lui de la consolation et des secours. A la guerre il remontait un homme d'armes, donnait des habits à celui-ci, aidait celui-là de ses deniers, et leur persuadait encore que c'était lui qui leur devait de la reconnaissance. Jamais il ne sortit d'un logement en pays conquis sans payer ce que lui ou ses gens y avaient pris ; et, quand il se trouvait avec certaines nations, dont les gens pour l'ordinaire mettaient le feu aux lieux qu'ils abandonnaient, il restait le dernier à la garde de la maison qu'il quittait, et la

préservait de l'incendie. » (*Histoire du chevalier Bayard*, l. 6.)

Crillon, étant en Savoie, y fit paraître tant de grandeur d'âme, tant de noblesse et de sentiments, que deux Français avec lesquels il était lié, et qui avaient embrassé le calvinisme, retournèrent à la religion catholique, disant qu'une religion qui faisait pratiquer de si grandes vertus devait être la bonne. Crillon les ramena en France, les aida par ses libéralités, et leur obtint de l'emploi. (*Éloge de Crillon.*)

Je ne puis passer sous silence un événement qui peint ce héros d'un seul trait. Un soldat huguenot, se flattant d'abattre dans Crillon un des plus fermes appuis des catholiques, prend la résolution de le tuer. S'étant caché dans un endroit d'où il pouvait exécuter son dessein, il lui tire un coup d'arquebuse dont seulement il le blesse au bras. Crillon furieux court vers l'assassin et l'atteint. Dans le temps qu'il veut le percer, le soldat tombe à ses pieds en lui demandant la vie : « Rend grâce, dit-il, « à ma religion, et rougis de n'en être pas. Va, je te donne la « vie. Si la parole d'un sujet rebelle à son roi et infidèle à sa re- « ligion pouvait être reçue, je te demanderais la tienne, de ne « jamais combattre que pour le service de ton légitime souve- « rain. » Le soldat, confondu et pénétré, retomba aux pieds de Crillon en lui jurant de n'être plus du nombre des rebelles et de retourner à la religion catholique. (*Vie du brave Crillon.*)

Aussi bienfaisant que magnanime, Crillon répandait en tous lieux ses largesses, et plus encore au sein de son pays. Ayant été se reposer à Avignon de ses fatigues, les habitants, dont il était adoré, l'entouraient en s'écriant : *Voilà notre bienfaiteur; voilà notre père; voilà notre héros; qu'il vive! que Dieu le conserve et bénisse toutes ses actions!* On voyait sans cesse ceux qui étaient dans l'indigence se succéder à sa porte pour recevoir de lui les secours dont ils avaient besoin; et, en quittant la ville, il fixa une somme annuelle qui devait leur être distribuée par son frère.

Je ne dirai presque rien ici de la générosité de Duguesclin pour avoir trop à dire. Je me contenterai de rapporter qu'après la malheureuse bataille de Navaret, perdue contre les Anglais par la faute du frère de don Henri, roi de Castille, il paya la

rançon d'une foule de gentilshommes et de soldats, et que, ne s'étant rien réservé de ce qu'il avait emprunté pour la sienne, il se vit obligé de se constituer une seconde fois prisonnier à la cour du prince de Galles. On chargea presque aussitôt des personnes qui lui étaient inconnues de payer au prince les soixante-dix mille florins d'or auxquels Duguesclin n'avait pas craint de se taxer pour sa rançon, et de lui en offrir à lui-même cent mille, et plus, s'il le voulait. Il ne m'en faudra pas tant, répondit Duguesclin : je n'en prendrai que le nécessaire pour délivrer tous les prisonniers français, bretons et castillans qui sont ici depuis la bataille, et les mettre en équipage pour me suivre.

(*Vie de Duguesclin.*)

Ce même Duguesclin vendit ses terres pour payer son armée; et Turenne, dans une occasion semblable, fit distribuer sa vaisselle à ses soldats.

Après avoir commandé les armées pendant plus de vingt ans, le maréchal de Turenne laissa moins de bien en mourant qu'il n'en avait eu de sa maison. Quatre jours avant qu'il fût tué, il avait donné quatorze mille livres aux Anglais qui servaient sous lui, après en avoir emprunté dix mille sur son crédit à Strasbourg. On ne trouva, après sa mort, que cinq cents écus dans sa cassette.

Un jour, ayant touché beaucoup d'argent d'une charge dont la cour lui avait permis de disposer, il assembla cinq ou six colonels dont les regiments étaient délabrés; et, leur laissant croire que cet argent venait du roi, il le leur distribua à proportion de leurs besoins. Toute sa vie est remplie de pareils traits. On sait le refus qu'il fit de recevoir une somme de cent mille écus que lui offrait une ville considérable pour qu'il ne fît point passer son armée sur son territoire. *Comme votre ville*, dit Turenne aux députés, *n'est point sur la route par où j'ai dessein de faire marcher mes troupes, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez.*

A peu près dans le même temps un officier général lui proposa, dans le comté de la Marck, un gain de quatre cent mille livres, dont la cour ne pourrait jamais rien savoir : « Je vous « suis fort obligé, répondit-il; mais, comme j'ai souvent trouvé

« de ces occasions sans en avoir profité, je ne crois pas devoir « changer de conduite à mon âge. »

MÊME PAGE.

(11) *Je vois des petits-maîtres, des héros de ruelle où je devrais voir de nobles chevaliers.* Eh! qu'eût dit Bayard s'il eût vu tout l'attirail de toilette de nos jeunes militaires; s'il eût respiré près d'eux leurs odeurs et leurs parfums; s'il les eût vus courir de cercle en cercle, seulement pour se former une liste de toutes les malheureuses victimes qu'ils prétendront avoir immolées à leur vanité; s'il les eût vus se faire un triomphe de la séduction et un jeu de l'adultère? Ah! qu'il y a de sens, à mon avis, dans ce mot qu'a dit quelque part Rousseau : *Je crois déjà vous voir avili jusqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes.*

PAGE 38.

(12) *Je vois des jeunes gens qui rougiraient d'avoir conservé une constitution saine et robuste, etc.* Eh! qu'eût-il dit encore s'il eût vu la plupart des importants de nos jours, petits, maigres, pâles, affectant une vue basse, une voix grêle, une prononciation lente et mal articulée, un corps débile, qui se porte en avant et semble prêt à tomber à chaque pas, un dos voûté, un air de maladresse, un ton d'épuisement, tous les symptomes de la faiblesse et de l'anéantissement?

MÊME PAGE.

(13) *Qui comptent pour peu de chose l'honneur du sexe.* Bayard ne fut pas toujours, comme Scipion, un modèle de continence et de sagesse; mais toujours il respecta l'innocence de la vertu. Eh! combien de fois la pudeur alarmée ne trouva-t-elle pas auprès de lui un asile assuré! Lorsque, par une infamie dont nous n'avons que trop d'exemples aujourd'hui, une femme, plus marâtre que mère, força elle-même sa fille à se laisser conduire chez le chevalier, il n'abusa pas de sa pauvreté et de sa jeunesse, quoique vivement épris de ses charmes. Cette aimable vierge ne l'eut pas plus tôt aperçu, que, se jetant à ses pieds et les arrosant de ses larmes, « Monseigneur, lui dit-elle, vous ne

« déshonorerez pas une malheureuse victime de la misère dont « votre vertu devrait vous rendre le défenseur. » *Levez-vous, ma fille*, lui répondit Bayard; *vous sortirez de ma maison aussi sage et plus heureuse que vous n'y êtes entrée.* Sur-le-champ il la conduisit dans une retraite, et le lendemain il envoya chercher la mère. Après lui avoir fait les reproches qu'elle méritait, il lui donna six cents francs pour marier sa fille à un honnête homme qui consentait à l'épouser avec cette dot, et y ajouta cent écus pour les habits et les frais de la cérémonie. La générosité de Bayard fut récompensée, ajoute l'auteur moderne qui a fait l'histoire de sa vie, par la satisfaction qu'il eut d'avoir sauvé l'honneur d'une fille vertueuse, et d'en avoir fait une femme exemplaire et respectable par sa conduite.

Presque tous les héros se sont distingués par de semblables traits. Après la prise du château de Sole, dans le Hainaut, par le vicomte de Turenne, quelques soldats, ayant trouvé dans la place une femme d'une rare beauté, l'amenèrent à leur commandant comme la plus précieuse portion du butin. Le vicomte n'avait alors que vingt-six ans, et il n'était pas insensible. Cependant il feignit de ne pas pénétrer le dessein de ses soldats, et loua beaucoup leur retenue, comme s'ils n'avaient pensé, en lui amenant cette femme qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons. Il fit chercher son mari, et, la remettant entre ses mains, il lui dit que c'était à la discrétion de ses soldats qu'il devait l'honneur de sa femme.

Notre siècle peut offrir encore quelques traits de délicatesse à cet égard; mais ils méritent d'autant mieux qu'on s'en souvienne qu'ils sont devenus plus rares : car tous nos guerriers ne sont pas des héros. Voici un de ces traits qui fait honneur à la mémoire du maréchal de Saxe, quel qu'ait été d'ailleurs son goût pour le plaisir. « Une dame titrée de province, mécontente de son mari, qui sans doute avait des motifs pour n'être pas content d'elle, vint à Paris, où, séduite par la réputation de galanterie du comte, elle lui écrivit et lui donna rendez-vous au bal de l'opéra. Il fut exact à l'assignation. La dame, qui avait emprunté le secours de l'art pour s'embellir, lui fit le récit pathétique de ses infortunes; elle crut pallier sa honte en exagérant

ses malheurs. Le comte, qui aperçut en elle plus d'imprudence que de corruption, reconnut que c'était une ivresse passagère qui préparait un long repentir. Il crut devoir la confier au curé de Saint-Paul, pasteur vertueux et éclairé, qui la remit dans le sentier dont elle était prête à s'écarter. Le comte qui s'abstint de la voir, fournit secrètement à toutes les dépenses jusqu'au jour qu'elle fut remise à son mari. « (Turpin.)

C'est, pour le dire en passant, ce même maréchal de Saxe qui, pressé un jour sur sa religion par un catholique de ses amis dont lés mœurs n'étaient pas trop d'accord avec sa foi, lui répondit : « Je conviendrai avec toi que ta religion vaut bien la « mienne ; peut-être même vaut-elle mieux pour le salut, en la « réduisant en pratique : mais, crois-moi, à vivre comme nous « vivons, ma religion vaut bien la tienne. » Avouons-le, c'est là, du moins en secret, le plus fort argument de bien des gens.

MÊME PAGE.

(14) *Je vois du faste et un vain luxe où je cherche des vertus.* Si une imagination telle que celle-ci pouvait se réaliser, si Bayard reparaissait parmi nous, il verrait à peu près tout ce que de son temps M. de Valmont voyait pour lui ; mais ce ne serait pas du moins sans de grandes exceptions. Il verrait de vrais justes à la cour ; il verrait des princes vertueux ; il verrait des grands dignes de notre estime ; mais surtout il verrait un roi, si jeune encore, mériter nos plus tendres hommages, et conserver un esprit religieux, des mœurs simples et pures dans un siècle où il n'y a presque plus ni religion ni mœurs.

PAGE 39.

(15) *J'étais environné des préjugés de mon état et de mon siècle.* Un des préjugés les plus funestes de ces anciens temps, et qui, malgré son affaiblissement dans les personnes d un certain rang, malgré nos lumièrs si vantées, ne conserve encore que trop d'empire sur notre jeune noblesse ; c'est cette opinion barbare, qui, comme on l'a si bien dit, mettait souvent l'honneur a la pointe de l'épée , et multipliait les combats particuliers. Mais il faut en convenir, ces preux chevaliers étaient en un sens

plus excusable que nous, si toutefois un aveuglement si étrange peut être digne d'excuse. Les lois de la chevalerie avaient donné au duel un ton de solennité et un air de grandeur qui en imposaient; les rois l'autorisaient par leur présence; on y avait joint, dans de certains cas, des formes de justice et un appareil de religion qui semblaient le consacrer aux yeux des nations : tant les hommes ont su plier, dans tous les temps, à leurs passions les principes mêmes qui les condamnent!

MÊME PAGE.

(16) *Je fis chevalier mon roi.* Lors de la fameuse bataille de Marignan en 1515, François Ier., qui s'était fort signalé dans cette grande action, voulut être armé chevalier de la main de Bayard, sur le champ même de bataille, suivant l'ancien usage : *Il avait bien raison*, dit son historien, *car de meilleure main n'eût su prendre chevalerie.* Alors Bayard prit son épée, et dit : « Sire, autant vaille que si c'était Roland ou Olivier, Godefroy « ou Baudoin, son frère. Certes vous êtes le premier prince que « onques feis chevalier : Dieu veuille que en guerre vous ne « preniez la fuite. Et puis après, par manière de jeu, cria hau- « tement, l'éspée en la main dextre : Tu es bien heureuse d'a- « voir aujourd'hui donné à un si vertueux et puissant roi l'or- « dre de chevalerie. Certes, ma bonne espée, vous serez moult « bien comme relique gardée et sur toute autre honorée, et ne « vous porterai jamais, si ce n'est contre Turcs, Sarrasins ou « Maures. Et puis feit deux saults, et après remit au fourreau « son espée. » (Voyez *Histoire de François Ier., par* GAILLARD, tome 1, chap. 1.)

MÊME PAGE.

(17) *Je mourus en le servant, etc.* Rien n'est plus intéressant que la mort de Bayard. Blessé d'un coup de mousquet à la retraite de Rébec en 1524, lorsqu'il s'aperçut que le coup était mortel, il se fit coucher sous un arbre le visage tourné contre les impériaux : *Car*, disait-il, *n'ayant jamais tourné le dos contre l'ennemi, je ne veux pas commencer à la fin de ma vie.* Il prit son épée, et les yeux fixés sur la poignée qui lui représentait une croix, il attendait, après s'être confessé à son maître

d'hôtel faute de prêtre, la fin de sa destinée. Au bout de quelque temps arriva auprès de lui le marquis de Pescaire, commandant de l'armée ennemie, qui lui dit : « Plût à Dieu, seigneur « de Bayard, avoir donné de mon sang ce que j'en pourrais « perdre sans mourir, et vous avoir mon prisonnier en bonne « santé! vous connaîtriez combien je vous ai toujours estimé. » Aussitôt ce seigneur fit apporter son propre pavillon avec son lit, et amena un prêtre, auquel Bayard se confessa avec une piété édifiante. Les officiers les plus distingués de l'armée ennemie s'empressèrent de venir admirer ce héros mourant. Le connétable de Bourbon, qui avait quitté le service de sa patrie pour passer à celui de l'empereur, y vint comme les autres, le plaignit, et s'attendrit sur son sort. *Monseigneur, je vous remercie*, lui dit Bayard en rappelant ses forces, *je ne suis pas à plaindre; je meurs en faisant mon devoir. C'est de vous qu'il faut avoir pitié, puisque vous portez les armes contre votre prince, votre patrie et votre serment.*

Le connétable s'étant retiré, Bayard ne pensa plus qu'à mourir. Après avoir récité le *miserere meî, Deus*, il fit à haute voix cette prière : *Mon Dieu, qui avez promis un asile dans votre miséricorde aux plus grands pécheurs qui retourneraient à vous sincèrement et de tout leur cœur, je mets en vous toute ma confiance et toute mon espérance dans vos promesses. Vous êtes mon Dieu, mon créateur, mon rédempteur. Je confesse vous avoir mortellement offensé, et que mille ans de jeûne au pain et à l'eau dans le désert ne pourraient acquitter mes fautes; mais, mon Dieu, vous savez que j'étais résolu d'en faire pénitence, si vous m'eussiez conservé la vie... Mon Dieu, mon père, oubliez mes fautes, n'écoutez que votre clémence.... Que votre justice se laisse fléchir par les mérites du sang de Jésus-Christ.* (*Histoire du chevalier Bayard*, liv. 6.)

Un gentilhomme demandait au bon chevalier quels biens devait laisser à ses enfants un noble. *Ce qui ne craint*, répondit Bayard, *ni le temps ni la puissance humaine; la sagesse et la vertu.*

LETTRE VII.

Du même.

Par des propos offensants, qu'on me répète de toute part, et que je ne puis feindre d'ignorer, le chevalier de Lausane s'est déclaré mon ennemi. Quel parti vais-je prendre?.... Mon père! peut-être dans peu reverrez-vous votre fils. Devez-vous le plaindre ou le féliciter? Ah! plaignez-le des combats qu'il éprouve. Suspendu entre son devoir et ce qu'il a plu au monde d'appeler l'honneur, il est à la veille de trahir l'un ou de perdre l'autre. Cruelle alternative! Grand Dieu! n'ai-je donc bravé tant de périls, n'ai-je acquis, en servant mon roi, quelque réputation de valeur, que pour risquer de la voir ternir en un moment! Estime! réputation! vains jugements des hommes! que vous maîtrisez une âme trop fière encore, et à qui il manquait cette épreuve pour se bien connaître elle-même!.... Cependant j'ai pu dissimuler jusqu'ici, et mon cœur saigne à chaque instant des efforts qu'il se fait. Où sont ces hommes dont je vous parlais dans ma dernière lettre, ces hommes dont je me retraçais l'ancien esprit et l'héroïsme? Hélas! à quoi peut me servir ici leur exemple qu'à m'égarer! Pour repousser une injure, pour laver un affront, ils ne savaient que donner la mort ou

la recevoir. Eh! qu'il est aisé d'avoir du courage à ce prix! Faut-il être plus grand qu'eux; sacrifier à ma religion, à ma conscience, mille vies, si je les avais? ce n'est rien : mon honneur.... Je frémis; et vous, mon père, vous qui ne connaissez rien au-dessus de la religion, des lois et du devoir, vous frémiriez sans doute de me voir hésiter un seul instant : vous me rappelleriez ces grands principes que vous m'avez développés tant de fois. Je les ai présents à la mémoire, et ils font mon tourment. Perdre le fruit de tant d'années de réflexions et de travail, oublier vos sages maximes, ou vivre déshonoré!.... Cruel empire de l'opinion! Hommes injustes et barbares (1), accordez donc une fois vos lois et vos usages! Eh! qu'importe leur accord, me diriez-vous, quand le devoir a parlé? Qu'importe! Ah! donnez-moi votre force, ou plutôt je la demande avec larmes à celui de qui seul je peux l'attendre. Si vous lisiez ce qui se passe dans mon âme, vous seriez effrayé de ma situation. Mais pourquoi chercherais-je à vous la peindre? Ce que je viens d'ecrire vous causerait encore trop d'alarmes : ma lettre ne partira pas. Je vous la porterai moi-même.... ou bientôt vous en recevrez une autre.... Mon père! que vous apprendra-t-elle?

NOTE.

PAGE 57.

(1) *Cruel empire de l'opinion! hommes injustes et barbares, etc.* En effet, quelle tyrannie que celle du monde! Et est-ce la faute de la religion si elle s'accorde si mal avec lui? Nous ne répéterons point ce que nous avons déjà dit sur le duel *; il s'agit ici de le considérer sous un autre point de vue. On convient généralement qu'il est contraire aux premiers principes de la raison et aux premiers sentiments de l'humanité. Sa fureur a éteint dans les siècles passés un nombre considérable des plus illustres maisons; tous les jours encore il porte le deuil dans les familles; il y perpétue les vengeances et les haines; il affaiblit l'état en lui faisant perdre d'une ou d'autre manière une partie de ceux qui ne doivent être armés que pour sa défense; la plus saine politique le réprouve; ce n'est point lui, ce n'est point une délicatesse mal entendue qui entretiendra parmi nous la véritable valeur; les lois les plus sévères le condamnent; la religion en a horreur : et cependant celui qui s'y refuse encourt presque toujours le blâme, le mépris, et est forcé de quitter le service. Que fera l'homme de bien dans une pareille circonstance? Ah! que la sagesse du législateur vienne donc à son secours, et, en changeant cette tyrannie de l'usage, qu'elle apporte à un grand mal l'unique remède qui puisse le guérir, la flétrissure.

Que celui-là soit réellement flétri, qui aura proposé un duel ou qui l'aura accepté; que, conformément aux vues de cet excellent patriote dont les rêves, comme on a bien voulu les appeler, ont souvent renfermé de si utiles vérités, on fasse jurer à un gentilhomme **, dès son entrée dans le service, de ne jamais

* Tome 3, lettre 44, note (*a*).

** Voyez dans le petit volume imprimé en 1775, chez la veuve Duchesne, sous ce titre : *les rêves d'un homme de bien qui peuvent être réalisés*, la formule de ce serment. Voyez-y tout l'ensemble des moyens que l'auteur indique, et qui jusqu'ici n'ont eu lieu qu'en partie.

s'arroger le droit, souverainement injuste dans toute société politique, de se faire justice à lui-même; que, sans autre considération que celle de l'intérêt public, il soit cassé à la tête de son corps et déshonoré, s'il a été menteur et parjure à son serment; que celui qui a refusé un appel et qui en a porté ses plaintes soit loué et récompensé : et les lois, soutenues de l'opinion, reprendront toute leur vigueur.

Voici ce que disait Louis XIII dans son édit contre les duels du mois de septembre 1626 : « Et d'autant que quelques-uns, se voyant appelés, se pourraient engager au combat, non par la seule fureur et passion brutale, comme il arrive souvent, mais par la crainte d'être soupçonnés de manquer de valeur et de courage s'ils refusaient d'y aller; pour lever cette vaine appréhension, et en outre récompenser le mérite et la sagesse de ceux qui, conduits par la raison, par la crainte de Dieu, ou par un louable désir d'obéir à nos lois, se réserveront à employer leur courage aux occasions légitimes qui le peuvent requérir pour le bien de notre service; nous déclarons que nous réputons et réputerons toujours tels refus pour marques d'une valeur bien conduite, digne d'être employée par nous aux charges militaires les plus honorables et importantes, comme nous promettons et jurons devant Dieu de les en gratifier volontiers quand les occasions s'en offriront. »

Il n'y a qu'une fermeté constante à ne pas se départir de ces principes, qui puisse nous faire espérer de voir extirper sans retour ces restes gothiques et barbares d'un de nos plus anciens préjugés. Eh! de qui peut-on mieux l'attendre, cette fermeté si nécessaire, que de notre jeune monarque, lorsqu'on se rappelle la sage réponse qu'il fit peu de temps avant son sacre à quelqu'un qui lui demandait le retour et la grâce d'un duelliste, sous prétexte que sa majesté n'était pas encore liée par un serment? « Eh quoi, dit ce prince, je pardonnerais aujourd'hui ce que, d'après l'exemple de mes ancêtres, d'après la loi de l'état et les plus puissants motifs, je vais promettre à Dieu de ne pardonner jamais! »

La reine de Médicis, pendant sa régence, avait négligé dans une occasion importante de faire exécuter l'ordonnance de

Henri IV contre les duellistes. *Madame*, lui dit le chancelier de de Silleri, après que le jeune de Lux eut été tué en demandant raison de la mort de son père, *si vous aviez fait punir le chevalier de Lorraine lorsqu'il tua le baron de Lux père, vous auriez conservé la vie du fils.*

On sait le trait de Gustave-Adolphe, et on ne saurait trop le répéter. « Ce fameux conquérant du Nord, au milieu de ses succès, veillait sans relâche au maintien de la discipline militaire. Comme il pensait avec raison que les combats particuliers en étaient la ruine, il prononça la peine de mort contre tous ceux qui se battraient en duel. Quelque temps après que cette loi eut été portée, deux officiers généraux qui avaient eu quelque démêlé ensemble demandèrent au roi la permission de vider leur querelle l'épée à la main. Gustave fut d'abord indigné de la proposition. Il y consentit néanmoins, mais il ajouta qu'il voulait être lui-même témoin du combat, dont il assigna l'heure et le lieu. Il s'y rendit avec un corps d'infanterie qui environna les deux champions; ensuite il appela le bourreau de l'armée, et lui dit, *Mon ami, à l'instant où il y en aura un de tué, coupe devant moi la tête à l'autre.* A ces mots les deux généraux restèrent quelque temps immobiles; puis ils se jetèrent aux pieds du roi, lui demandant pardon, et se jurèrent une éternelle amitié. Depuis ce moment, on n'entendit plus parler de duels dans les armées suédoises. »

(*Histoire de Gustave-Adolphe*, *par* HARTE.)

Souvenons-nous, en terminant cette note, de la belle maxime de Rousseau : « L'homme de courage dédaigne le duel, et l'homme de bien l'abhorre. » « Tout honnête homme pense maintenant, dit Mirabeau, que l'affront est pour celui qui le fait; que l'épée n'est aux mains d'un gentilhomme que pour la défense de sa patrie et pour la sienne propre; et que la meilleure vengeance à tirer de ses ennemis est de valoir mieux qu'eux à la guerre, dans les emplois et dans la vie privée. »

(*L'Ami des hommes*, t. 4, p. 61.)

LETTRE VIII.

La comtesse de Valmont au marquis.

Vous ne voulez rien ignorer, mon tendre père, de ce qui nous concerne; et quel autre que moi pourrait vous en instruire? mon mari ne vous en dirait que la moindre partie.

Je crois vous avoir écrit que les frères de Lausane avaient hérité de ses grands biens, et depuis quelques années de son crédit. Le vicomte joue ici le plus grand rôle, et est auprès du prince dans la plus haute faveur : jamais le baron lui-même, s'il eût vécu plus long-temps, n'eût pu se flatter d'en obtenir davantage. Le chevalier, quoique beaucoup plus jeune que son frère, a presque autant de pouvoir; et, sans la protection de la reine, sans les services essentiels que mon mari a rendus, sans les lettres que le marechal de..... a écrites au roi pour solliciter la fin de son exil, il n'y avait aucun lieu d'espérer que Valmont pût jamais rentrer en grâce et reparaître à la cour. L'espèce de triomphe qu'il a remporté sur les Lausane, qui depuis si long-temps s'opposaient à son retour, a excité leur jalousie, aigri leur ressentiment, et renouvelé en eux plus fortement encore le souvenir de la mort de leur frère. Dans de premières entrevues, le vicomte, qui eût craint de se com-

promettre, s'est contenté de ne montrer que de la froideur. Il a opposé à l'air ouvert, aux manières franches et pleines de noblesse et de candeur que le comte faisait paraître, des compliments vagues et un ton de réserve qui ne masquaient que faiblement son dépit et sa haine. Le chevalier, moins politique et moins circonspect, plus vrai, plus généreux, mais vif et sensible à l'excès, a pris seul, entre tous les courtisans, un air de hauteur qui allait presque jusqu'à l'insulte, et qui faisait assez voir qu'il ne s'en tiendrait pas à quelques signes de mécontentement. Il ne craignait pas même de dire, assez haut pour que bien des gens pussent l'entendre, que la retraite dans laquelle avait vécu M. de Valmont n'avait fait de lui qu'un hypocrite ou un lâche; et que, malgré ce que l'on en pensait à l'armée, il ne se croirait sûr de sa valeur qu'autant qu'il se serait mesuré avec lui. Comme il ne manque pas à la cour de ces hommes faux qui, sous le voile de l'amitié, ne demandent qu'à fomenter les haines et éterniser les querelles, on redisait au comte ces propos outrageants. Jugez, mon père, de ce que devait être cette épreuve pour le cœur comme pour la religion de votre fils; jugez des alarmes que j'eusse éprouvées si j'eusse été instruite plus tôt des dangers qu'il courait. Valmont renfermait au-dedans de lui ses combats et ses peines; et, d'après l'image qu'il m'en a tracée, peut-être n'a-t-il pas éprouvé dans toute sa vie une situation plus violente et plus

critique. Il n'osait s'en ouvrir à personne, pas même à vous. J'ai vu en dernier lieu une lettre qu'il vous écrivait, et qu'il ne vous a pas envoyée; il craignait les impressions que de si fâcheuses nouvelles eussent pu faire sur un père aussi tendre, et avec une santé aussi chancelante que l'est la vôtre. Il savait d'ailleurs quels étaient les conseils que vous lui auriez donnés s'il avait eu le temps de les recevoir; et il se les donnait à lui-même. Il se rappelait ce que vous lui aviez répété tant de fois sur les caractères de la vraie vertu et du vrai courage. « Voici, se disait-il, ainsi « qu'il me l'a répété depuis, voici le moment d'es« sayer mes forces, et de mettre en action ce que « je n'ai pu mettre jusqu'ici qu'en discours et en « maximes. Je conçois tout ce que le monde va « dire de moi. Les sentiments du chevalier vont « devenir l'opinion publique; on oubliera ce que « j'ai fait pour ne penser qu'à ce que l'honneur, « selon le monde, me dictait de faire; je me verrai « couvert de confusion et d'ignominie; et telle est « la force des préjugés, que la protection du « prince ne m'en défendrait pas. Je serai forcé de « m'éloigner une seconde fois; mais avec bien « plus de honte que la première : dans une posi« tion, dans un âge où la carrière des dignités et « des honneurs semblait s'ouvrir devant moi, je « vais perdre tous les avantages auxquels je pou« vais prétendre. Ma honte rejaillira jusque sur « mes enfants. Sans état, sans emploi à l'armée,

« s'ils ne veulent pas y subir à chaque instant la
« même épreuve que moi, ils traîneront au fond
« d'une province une vie obscure, et le nom même
« qu'ils auront hérité de leur père sera une tache
« pour eux. Que cette perspective est affligeante!
« que ma situation est cruelle, et qu'il en coûte
« pour être chrétien et vertueux!..... Mais quoi!
« la vertu n'aura-t-elle sur moi d'empire qu'au-
« tant qu'elle pourra m'attirer l'estime et la con-
« sidération des hommes? La religion ne recevra-
« t-elle mon culte et mes hommages qu'autant
« qu'il ne m'en coûtera rien pour la suivre? Se-
« rai-je fort et courageux en apparence, mais faible
« et lâche en effet lorsqu'il sera question de mon
« devoir? Pour être estimé, respecté d'un monde
« bizarre et frivole, consentirai-je à être vil et mé-
« prisable à mes propres yeux? Ferai-je dépendre
« ma vertu, mon honneur et ma conscience de
« préjugés injustes, inhumains? et redeviendrai-je
« infidèle, homicide, infracteur des lois de la re-
« ligion et de l'état, pour ne pas blesser la cou-
« tume et l'opinion?.... Non; qu'il en soit tout ce
« qu'il pourra; je ne balancerai pas plus long-
« temps entre Dieu et les hommes, entre les in-
« térêts d'un moment et les lois sacrées de cette
« vérité constante et immuable que le juste lit au
« fond de son cœur; je ne cesserai point d'être ce
« que je suis et ce que je dois être. O monde! tu
« peux m'outrager, me déshonorer, mais tu ne
« peux me vaincre ni m'avilir! Et toi, religion

« sainte, que j'ai pu méconnaître autrefois, sois « vengée par les sacrifices que tu m'inspires, et « que je ne peux faire qu'à *toi seule*. »

Valmont, ainsi préparé, attendit avec plus de tranquillité le moment qui devait décider de son sort, et lui montrer à lui-même ce qu'il pouvait se promettre de son respect, de son attachement pour la religion, et de son courage à l'observer. Les procédés du chevalier devenaient de jour en jour plus irréguliers, et ses discours plus piquants. Le sang-froid du comte le désolait, et confirmait toujours davantage ses doutes et la hardiesse de ses propos. Craignant d'ailleurs que je ne tardasse pas plus long-temps à en être informée, et à agir assez puissamment auprès de la reine pour l'en faire repentir sans compromettre mon mari, il lui fit dans toutes les formes un défi auquel il était impossible de ne pas répondre. Il lui fixa, dans le parc même de Vincennes, où s'était passée l'ancienne affaire avec le baron, l'heure du rendez-vous; et il s'en vanta à quelques-uns de ses amis: l'un des nôtres, qui n'en avait été instruit que fort tard et par une voie indirecte, vint me l'apprendre lorsqu'il n'en était plus temps. Concevez, s'il se peut, mon étonnement et ma douleur. Je courus chez la reine; elle envoya à l'instant chez le chevalier; on fit chercher Valmont: tous deux étaient partis bien avant qu'on eût pensé à les retenir, et sans qu'on pût se flatter de les rejoindre. Quelles heures je passai! quelles transes mortelles

et quelles angoisses pour mon cœur! Je voyais mon mari ne combattant qu'à regret, se bornant à défendre sa vie, donnant sur lui tout l'avantage, percé de plaies, et tombant sous le fer de son ennemi. « Peut-être en cet instant il meurt, « m'écriais-je, et il meurt coupable. O ciel! Com« ment Valmont a-t-il pu accepter un duel? où « est sa fermeté? où est sa religion? Que sont de« venus ses principes? Valmont!.... l'aurais-je cru « capable de se démentir lui même? j'aurais si bien « répondu de sa vertu, de sa constance!.... Hélas! « quel fond peut-on faire sur une vertu qui n'a pas « été suffisamment éprouvée? Grand Dieu! prends « pitié de sa faiblesse! Dieu juste! si, pour nous « punir, tu veux le sacrifice de sa vie; en me sou« mettant à tes lois, j'implore ta clémence : ah! « laisse-lui du moins le temps du repentir. »

Tels étaient mes transports, mes craintes, mes gémissements et mes prières. Je m'agitais, je poussais des cris, je versais des pleurs. Je m'adressais au ciel, à Valmont, à Lausane; je prêtais quelquefois l'oreille, et le moindre bruit me faisait tressaillir. O joie subite et inespérée! On annonce le chevalier de Lausane et Valmont. « Je suis vaincu, madame, s'écrie en entrant le chevalier, et je viens avouer devant vous ma défaite. J'ai pu vouloir ôter la vie à votre mari. Hélas! que je rougis de ma haine et de mes projets de vengeance! et que j'admire son courage et sa vertu! .... « Sa vertu, repris-je avec un air sombre, et en

essuyant les larmes de joie que sa présence avait fait couler; sa vertu! Ah! Valmont! était-ce là celle que votre père attendait de vous? Rassure-toi, mon Emilie, reprit Valmont en souriant, je n'ai point manqué à mon devoir; je n'ai point accepté de défi. « Non, madame, il a mieux fait, dit le chevalier; sans combattre, il m'a désarmé. Arrivé en même temps que lui au parc de Vincennes, et à l'endroit que je lui avais désigné, je l'ai vu s'avancer vers moi de cet air de noblesse et de grandeur que je n'ai pu jusqu'ici m'empêcher d'admirer en lui. « Voici, m'a-t-il dit, le lieu où je portai « à votre frère un coup mortel. Depuis quinze ans « je gémis d'un moment de fureur. Je n'aurai point « de nouveaux reproches à me faire. Donnez à « ma démarche tel sens qu'il vous plaira; je viens « remettre mon honneur entre vos mains : vous « sacrifier bien plus que ma vie, c'est assez vous « venger : celle-ci ne tient à rien; je ne la défen- « drai pas contre vous. » A ces mots il me découvre son sein, et jette son épée loin de lui. O pouvoir de la vertu! j'ai senti expirer ma vengeance; les armes me sont tombées des mains; et après un moment de saisissement et de surprise, fondant en larmes, je me suis précipité dans ses bras. « O « Valmont! lui ai-je dit enfin, vous triomphez. « Quel emportement, quelle haine n'auriez-vous « pas la force de dompter? J'étais un insensé, je « vous dois le retour de ma raison. Soyez mon « ami, et recevez dans ces embrassements le gage

« d'un attachement que rien ne sera capable d'al-
« térer. » Telle est, madame, la victoire que M. le comte a remportée sur moi. « Eh! comptez-vous pour rien, cher Lausane, lui dit Valmont, de vous être vaincu vous-même? Toute la gloire de ce genre de combat vous est due. La colère, la haine est aveugle, et, à l'égard de tout autre que vous, je n'en eusse point fait assez pour l'éteindre; lors même que vous me laissiez la vie, vous ne me rendiez rien encore; je vous confiais mon honneur, et vous l'avez respecté.... » Cessez, mon ami, reprit Lausane en l'interrompant vivement, cessez de me faire rougir de tous les torts que j'ai pu avoir envers vous. Je vais m'empresser de les réparer; et je frémis des risques que court dans la bouche d'un étourdi l'honneur d'un homme de bien.

En finissant ces mots il nous quitta; et moi, mon père, je restais extasiée devant mon mari. Quelle âme! me disais-je, et qu'elle a bien la vraie grandeur que donne la religion! Quel époux le ciel m'avait destiné! J'étais tentée de me laisser tomber à ses genoux : je ne sais ce qui m'a retenue; mais du moins je me suis jetée à son cou et mes larmes ont coulé sur son visage. L'heureux jour! le beau jour pour Valmont!

Le chevalier s'est acquitté dignement de sa promesse. Abjurant tous les sentiments de jalousie et d'aigreur qui semblaient étrangers à un cœur tel que le sien, il a fait retentir en tous lieux les

louanges de son ami. « J'ai vu, dit-il, j'ai vu son « sein tout couvert de blessures qu'il reçut dans « de plus justes combats; il mérite bien la répu- « tation qu'il s'est faite; et, s'il ne m'eût pas « vaincu par sa générosité, s'il eût employé con- « tre moi d'autres armes, j'eusse succombé sous « sa valeur : c'est moi, c'est moi qui lui dois la « vie. »

Le roi, instruit de cet événement, a paru redoubler d'estime pour Valmont. Il a exalté au milieu de toute sa cour la sagesse de sa conduite et la noblesse de ses sentiments. Ainsi mon mari recueille, sans l'avoir cherchée, une gloire plus solide et plus vraie que celle qu'il eût voulu s'assurer en obéissant aux préjugés contre la loi du devoir.

Mes enfants vous écrivent par le même courrier que moi. Tout ce que je peux vous en dire pour le moment, c'est qu'à en juger par les qualités que je remarque en eux, j'ai tout lieu d'espérer qu'ils imiteront un jour les vertus de leur père.

LETTRE IX.

Le marquis au comte et à la comtesse.

Jamais, mes chers enfants, jamais je n'éprouvai une joie plus vive et plus pure que celle que je ressens. Maintenant je suis sûr de mon fils. Ce n'est souvent que par des degrés insensibles et de légers combats que l'habitude des vertus s'acquiert : mais, quand il a fallu, dès le premier assaut, affronter ce qui répugne le plus à notre faible nature, on devient fort dès cet instant, et en continuant à veiller sur soi, à ne pas présumer de ses forces, on est vertueux le reste de sa vie.

Tu le seras, cher Valmont; ce que tu viens de faire me répond de ce que tu feras à l'avenir. Non, ta vertu ne se démentira point. Eh! à quelle plus grande épreuve le ciel peut-il la mettre? celle-ci est telle, qu'en commençant à lire la lettre d'Emilie, j'en ai tremblé pour toi. Généreux comte! le monde ne saurait plus te faire peur, tu as acquis la facilité de le vaincre en apprenant à le braver. Mais qu'il a dû t'en coûter pour te résigner à son injuste mépris! Le ciel a récompensé ton courage, et n'a voulu accepter du sacrifice que l'offrande que tu lui en faisais. Après tout, ce monde dont tu sacrifiais la gloire y eût perdu plus que toi. Tu retrou-

vais la paix et le doux contentement que donne l'accomplissement du devoir : tu rentrais parmi nous au sein de la tendre amitié, de la retraite et de la liberté : tu retombais entre les bras de ton père, d'un père, qui n'eût pu contenir ses transports, son amour, et aux yeux duquel ton humiliation apparente eût été le plus beau, le plus glorieux de tous les triomphes; bien plus beau, bien plus grand que les hauts faits de ces héros que tu m'as vantés. Ah! que je te plaindrais, mon fils, si dans cette dernière circonstance tu n'avais point eu d'autre règle de conduite que la leur! Ce n'est pas que je ne prise autant que je le dois ce caractère de noblesse, de générosité et de franchise, que tu exaltais en eux; j'en pense comme toi; et ton enthousiasme me plaît. Je me prêtais même, en te lisant, à l'espèce d'illusion que tu t'étais formée. Quelle différence, en effet, de ces hommes qui malgré toi arrêtent aujourd'hui tes regards, à ceux dont ta lettre me rappelait le souvenir! Eh pourquoi faut-il que tu sois forcé de comparer des nains avec des géants! Gardons-nous cependant, quelque grands qu'aient été ceux-ci, de les considérer comme les plus parfaits modèles. Tu le fais si bien dire à ton héros; son courage n'a pas été sans faiblesse, ni sa vertu sans tache. Sans doute c'était en partie la faute de son siècle; c'était à quelques égards le triste apanage de la nature humaine qui ne souffre presque aucune vertu sans défaut : toutefois il faut bien l'avouer, c'était sur-

tout l'effet du peu de principes vraiment liés à l'égard de la religion même. Ces hommes la croyaient, la chérissaient; mais ils n'en saisissaient pas assez tout l'ensemble ni le véritable esprit; ils en respectaient les dogmes et en oubliaient trop aisément les maximes. Plus sagement instruits, plus vivement pénétrés de la morale sublime qu'elle nous enseigne, ils eussent été moins remplis de préjugés funestes, moins emportés, moins vindicatifs, moins fiers, plus humains encore et plus parfaits.

Avec des idées plus justes, des sentiments plus vrais, et une âme aussi forte que la leur, tu peux donc aspirer, cher Valmont, à un plus grand et plus digne héroïsme : et la conduite que tu viens de tenir en est, à mon avis, la preuve la plus sensible.

Oui, mon fils, j'admire plus en toi cette fermeté constante à pratiquer un devoir qui, selon le monde, pouvait te coûter si cher, que je n'admire en eux le mépris qu'ils faisaient de la vie pour augmenter leur gloire. Il suffit de fermer les yeux sur le péril; il ne faut qu'un certain degré de chaleur dans le sang, et de feu dans l'imagination, qu'une crainte de la honte plus vive en nous que la crainte même de la mort, pour faire d'un homme sans vertu, sans principes et sans mœurs, un homme qui, pour me servir de l'expression vulgaire, soit brave comme son épée : et si les guerriers dont tu parles n'avaient pas joint à ce genre d'intrépidité d'autres qualités qui les ren-

daient, à plus d'un titre, de grands hommes; s'ils n'avaient pas ennobli dans mille circonstances cette antique bravoure par le légitime usage qu'ils en faisaient, et par le sang-froid dont elle était accompagnée, je n'aurais pas tant d'estime pour leur valeur. Mais envisager sans se laisser abattre les plus grands sacrifices; courir tous les hasards plutôt que de risquer de se rendre coupable; compromettre une réputation justement acquise pour conserver au fond de son cœur une vertu sans reproche, voilà, mon fils, voilà ce qui se concilie tout mon respect, et ce qui forme aux yeux du sage le vrai courage et la vraie grandeur d'âme.

Et toi, mon Emilie, toi qui sais si bien apprécier la conduite et les sentiments de ton mari, que tu me deviens toujours plus chère! Que je te sais gré des justes alarmes que t'inspirait à l'égard du comte la religion encore plus que la nature! Dans une des lettres que tu m'as écrites, que j'aime à te voir si opposée, de caractère et de mœurs, à ces femmes dont tu m'as peint le ridicule, et qui se montrent, par un ton d'effronterie et de licence, par leurs modes bizarres et leur goût dépravé, la chimère du jour et la honte de leur sexe! Chère Emilie! tu ne fus jamais faite pour leur ressembler. Dès l'âge le plus tendre la modestie, la décence, une aimable pudeur, relevèrent le prix de tes attraits. Sans coquetterie, sans prétentions, sans recherche d'agréments empruntés, ta beauté simple et naïve tirait de sa simplicité même un

nouvel éclat. Tu en parus plus touchante à Valmont. En lui inspirant le respect et l'estime, tu fis naître dans son cœur le plus tendre amour; et, s'il fut un temps où il parut cesser de t'aimer, il n'en fut aucun où il ne te regardât comme la plus digne de toutes les épouses. Bientôt ta sagesse et tes vertus, reprenant sur lui leur empire, te le ramenèrent plus tendre encore et plus fidèle. Depuis que ses égarements ont cessé, également respectable l'un à l'autre, vous faites votre bonheur mutuel. Le goût de la retraite, les pratiques de la religion, la société de ton mari, le soin de ta famille, ces sources de contentement et de paix valent bien, ce semble, les jeux, les spectacles, les fêtes, les intrigues d'amour et les plaisirs qui, en intéressant tant de femmes moins raisonnables et moins sages, font si souvent, par une suite de conséquences qu'elles eussent dû prévoir, leur honte et leurs malheurs.

Ta Julie, formée par tes soins, partageant tes goûts, prenant ton esprit et tes mœurs, n'a rien de pareil à redouter. Elle fera la gloire de sa mère, et tu pourras dire, en montrant tes enfants, ce que disait cette illustre Romaine : *voilà mes bijoux et ma parure.*

LETTRE X.

La comtesse de Valmont au marquis.

Mon père, vous louez votre Emilie; et vous savez que je ne suis déjà que trop sensible à la louange, surtout quand elle me vient de vous. Mais ce qui me touche plus encore, c'est l'espoir que vous nourrissez en moi par rapport à mes enfants; ce sont les vertus de mon mari. Elles ne me laissent cependant pas sans inquiétude; et je prévois qu'il faudra tôt ou tard qu'il succombe, en suivant, comme il le fait, les lois austères du véritable honneur et du devoir. Eh bien, ne soyons pas moins généreuse que lui. Tout cher qu'il est à mon cœur, qu'il succombe, si le ciel l'ordonne; mais qu'il soit toujours semblable à lui-même!

Une circonstance, un peu différente de la dernière, vient de mettre sa fermeté dans un nouveau jour, et l'expose par la suite à de nouveaux périls. Le vicomte de Lausane a épousé mademoiselle de...., la plus belle personne de la cour et la plus accomplie, si l'art et le ton du jour ne déparaient pas en elle la nature. Aussi pourvue d'esprit que d'attraits, elle a presque tout pouvoir sur son mari, et ne peut toutefois l'empêcher de lui être infidèle. Le vicomte, livré tour à tour aux affaires et aux plaisirs, aime sa femme et veut avoir des

maîtresses. Ce qu'il y a de plus déplorable dans sa conduite, c'est que trop souvent il abuse de son crédit pour séduire l'innocence, pour flétrir des familles honnêtes, qui craindraient de se plaindre, et qui ne se sentent pas assez fortes pour lutter contre lui.

Il y a quelques jours qu'étant seule avec mon mari et Julie, on annonce madame de S.... et sa fille, qui demandent un entretien secret. Julie se retire; elles entrent et se jettent à nos genoux. La jeune personne était en pleurs. La mère paraissait avoir le cœur serré par la douleur, et ne pouvait parler. Valmont s'empresse de les relever et de les faire asseoir. Après quelques moments de silence, cette mère désolée fait un effort sur elle-même et s'exprime ainsi : « Je viens, monsieur, réclamer « votre protection contre un méchant qui nous a « déshonorées. Vous seul êtes assez généreux pour « ne pas craindre de venir à notre secours. La « voix publique a fait passer jusqu'à nous le récit « de vos vertus; vous êtes le refuge des malheu- « reux; et à ce titre que n'avons-nous pas à at- « tendre de vous! Je n'ai pas la force d'en dire da- « vantage. Ma fille, racontez vous-même, si vous « le pouvez, votre déshonneur et nos infortunes. »

Pendant qu'elle disait ces mots, je fixais mes regards sur la jeune personne. Une rougeur modeste couvrait son front. Une physionomie noble, où se peignaient la douceur et le sentiment, an-

nonçait en elle un cœur tendre et sensible, de l'éducation et de la naissance; ses traits étaient réguliers; une parure simple et honnête n'en relevait que mieux les grâces de sa figure. Elle avait les yeux baissés; sa poitrine s'élevait avec force, et marquait l'agitation de son âme. Avant de commencer, elle couvrit son visage de ses mains. Elle tremblait : je la rassurai; et à travers quelques sanglots sa voix se fit entendre. « Madame, mon-« sieur, nous dit-elle, ayez pitié d'une infortunée « séduite par l'artifice, et qui, revenue de son er-« reur, cherche à se défendre aujourd'hui de l'em-« portement et de la violence. Je serais indigne « de vos bontés si le goût du crime avait infecté « mon cœur; et si, sous les auspices de la plus res-« pectable des mères, je n'étais amenée devant « vous par le repentir de ma faute et le désir de la « sagesse. Ma mère est restée veuve d'un ancien « officier qui s'était distingué par ses services, et « qui lui a laissé en mourant deux enfants, mon « frère et moi, avec tous les titres d'une ancienne « noblesse et presque point de fortune. Son uni-« que bien est la petite terre de M... à quelques « lieux de S. G., contiguë à celle du vicomte de « Lausane. Il vint nous rendre quelques visites « dans un temps où il ne jouissait pas encore « d'une si haute faveur. Mon père, qui vivait « alors, le reçut avec tous les égards qui étaient « dus à sa naissance. J'étais très-jeune; et quel-« ques années se passèrent sans que le vicomte

« parût prendre à moi d'autre intérêt que celui « que pouvait faire naître l'attachement qu'il sem- « blait avoir pour toute ma famille. Son crédit à « la cour commençait à s'établir. Mon père mou- « rut, après quelques mois de maladie, en lui re- « commandant son fils, qui venait d'entrer au « service. Un proche parent de mon père nous « intenta à sa mort un procès qui tendait à nous « dépouiller de l'unique bien que nous possédions. « M. de Lausane, voulant nous obliger en appa- « rence, acheta de ce parent les droits qu'il pré- « tendait avoir sur notre héritage. C'était nous « lier, par rapport à lui, d'une manière bien « étroite; mais nous croyions le connaître assez « pour ne pas devoir redouter à son égard le poids « des engagements et de la reconnaissance. Sous « prétexte de mettre le comble à ses bontés et de « remplir les intentions de mon père, il fit en- « trer mon frère dans la marine avec un grade « beaucoup au-dessus de ce qu'il pouvait espérer. « Il parvint aussi à l'éloigner de nous pour long- « temps en le faisant servir en Amérique. Ne « voyant plus rien qui s'opposât à ses vues, il prit « avec moi des manières plus tendres. Ma mère « s'en aperçut, et voulut me précautionner contre « le danger par la sagesse de ses avis. Telle est, « madame, la lettre qu'elle eut la bonté de m'é- « crire chez une de mes tantes où elle m'avait en- « voyée passer quelques jours. »

En disant ces mots, la jeune personne me pré-

senta un papier ouvert, où nous lûmes ces lignes qu'elle ne se sentait pas la force de lire elle-même. « Ma fille, lui écrivait cette excellente mère, nous « avons de grandes obligations à M. de Lausane; « mais il vaudrait bien mieux pour nous n'en « avoir reçu aucun service, et ne l'avoir jamais « connu, que de payer ses bienfaits au prix de ta « vertu. Il te loue sur tes charmes; ces sortes de « louanges dans la bouche d'un jeune homme sont « toujours suspectes. C'est le premier moyen de « séduction; et tous ceux qui veulent nous perdre « l'emploient avec le même art que lui. Il paraît « t'aimer; mais tu es dans l'âge où, même sans « beaucoup d'attraits, aux yeux de tous les hommes « on paraît aimable. Quand sa passion, qu'il te « peindra avec un air de vérité capable de lui « faire illusion à lui-même, serait plus sincère, à « quoi peut-elle te conduire? » *Tu es trop honnête pour vouloir être sa maîtresse, et tu n'as point assez de bien pour être sa femme* (1). « Si ton « cœur se laissait prendre, que deviendrais-tu, ô « ma fille! Aye donc soin de mettre toujours ta « mère entre Lausane et toi; fais-en toujours ta « confidente la plus intime; ne lui laisse rien « ignorer de ce que le vicomte pourra te dire. « Souviens-toi des soins que j'ai pris de ton en- « fance, de l'éducation que nous t'avons donnée, « des dernières paroles qu'un père tendre t'a « adressées en mourant. » *Surtout, ma fille, te disait-il, surtout ne laisse point affaiblir en toi le*

goût de la piété; n'oublie point ta religion : ce n'est que par elle que tu peux conserver des mœurs chastes et pures; ce n'est qu'en elle que tu peux trouver la paix et le bonheur.

« Hélas! reprit mademoiselle de S... en poussant un profond soupir et en versant quelques larmes, « que n'ai-je suivi de si sages conseils! mais j'eus « l'imprudence d'écouter le vicomte, de recevoir « une de ses lettres sans en faire part à ma mère, « d'y répondre, de me flatter de la chimère d'être « un jour sa femme, de lire un livre dangereux « qu'il me prêta, de laisser mon esprit se remplir « de nuages, et de concevoir des doutes sur la re-« ligion, de perdre de vue un guide éclairé qui « m'avait soutenue dans de premières épreuves. « J'eus la folie de raisonner avec M. de Lausane « quand je n'avais plus d'autre parti à prendre « que celui de le fuir. Il leva tous mes scrupules; « il dissipa toutes mes craintes: il traita ma reli-« gion de superstition ridicule; il me parla le lan-« gage perfide du sentiment, de la délicatesse, de « de la probité, de l'honneur; il insista sur la pro-« messe de m'épouser après la mort d'un oncle « fort âgé, qui le déshériterait s'il avait le moindre « soupçon de ce mariage; il me fit sentir que ma « mère ne consentirait jamais à une union secrète, « et que toute ressource nous manquait à cet « égard; il me fit des serments.... Je les crus; et « huit jours après j'appris qu'il venait de se ma-« rier.... Ce n'était pas assez pour ma honte; il osa

« reparaître chez ma mère, et voulut entreprendre « de me faire agréer ses excuses. Le mépris que je « lui témoignai l'irrita. *Vous ne cesserez point « d'être à moi de gré ou de force,* me dit-il un « jour en me dévoilant toute la noirceur de son « caractère; *j'ai acquis des droits sur le seul bien « qui reste à votre mère; je les ferai valoir, je la « dépouillerai, je vous réduirai à la plus affreuse « indigence, vous ne reverrez plus votre frère, « vous serez trop heureuse de retomber dans mes « bras; et, quand vous ne le voudriez pas alors, « je sais d'autres moyens pour vous y contrain- « dre, et pour vous séparer à jamais de votre « mère.* »

A ces mots, mon mari fut, ainsi que moi, saisi d'horreur. Mademoiselle, que je vous plains! s'écria-t-il, un tel homme est capable de tout. Oui, monsieur, reprit la mère, toute baignée de larmes : et il nous l'a bien prouvé. Un nouveau procès nous est intenté en son nom. Ce qu'il nous en coûterait pour le soutenir suffirait pour nous ruiner. Personne d'ailleurs ne veut prendre notre défense, et son crédit va nous accabler. Si nous n'avions du moins que les horreurs de l'indigence à redouter; mais ma fille, ma malheureuse fille, que va-t-elle devenir?... Madame, lui dit Valmont après un moment de réflexion, il n'est pas question d'examiner tout ce que je risque pour moi-même par la démarche que je vais faire. Le vicomte ne m'aime pas; il va devenir pour moi un

ennemi irréconciliable, et j'ai tout à appréhender de sa haine. N'importe, vous avez imploré mon appui, je vous le dois. Mademoiselle votre fille veut être rendue à la vertu, elle le sera. Si j'avais quelque autorité par moi-même, je sais ce que j'aurais à faire; mais je ne puis traiter avec M. de Lausane que sur le pied de l'égalité. C'est à lui-même que je m'adresserai; je lui demanderai justice contre lui, et il faudra bien qu'il nous la rende. Soyez tranquille, madame; demain, à la même heure, je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait. A peine eut-il fini ces mots, qu'une sorte de sérénité parut se répandre sur le visage de ces deux infortunées. La jeune personne s'approcha de moi et me baisa la main. Je les embrassai toutes deux, et elles se retirèrent.

Je vous l'avouerai, mon père; aussi sensible peut-être, mais moins courageuse et moins forte que mon mari, je tremblais des suites que pouvait avoir la démarche qu'il méditait. Restée seule avec lui, en applaudissant à son dessein, je lui fis part de mes craintes. J'ai tout prévu, me dit-il; mais, mon Emilie, qui est-ce qui protégera les malheureux contre l'injustice et la tyrannie des hommes puissants et pervers? qui arrêtera la licence du crime et défendra l'innocence séduite et opprimée? qui arrachera du moins les âmes faibles à de nouveaux dangers, et les remettra dans la voie de l'honneur, ou les aidera à s'y soutenir quand elles y seront rentrées, si ceux qui ont

quelque crédit ne le font pas? Eh! pourquoi le ciel nous a-t-il placés dans un rang un peu plus distingué, dans un état plus honorable et plus avantageux que celui du commun des hommes, si ce n'est pour en faire usage en leur faveur? C'est ici la cause de l'humanité que je défends; et ne trouverai-je pas moi-même un protecteur dans celui qui veille du haut des cieux aux intérêts de tous tant que nous sommes?

Mon mari sortit à l'instant, et courut chez le vicomte. « Monsieur, lui dit-il en l'abordant, j'aurais « pu recourir à sa majesté, et lui demander justice « de l'attentat qu'un homme en place ose former « contre l'honneur, les biens et la liberté d'une fa- « mille pauvre et honnête. Mais j'ai cru ne devoir « lui donner, contre celui qui l'opprime, d'autre « protecteur que vous-même. » Il lui raconta en même temps sa propre histoire, et ne craignit pas d'insister, quoique avec beaucoup de douceur et de modération, sur le jeu cruel qu'on se faisait d'enlever à un sexe faible et timide la paix et l'innocence, et sur l'espèce de gloire qu'on mettait à le séduire. Il était impossible à M. de Lausane de se méprendre sur les intentions de mon mari, et de ne pas se reconnaître dans le récit qu'il lui faisait. Etonné, agité de mille mouvements divers, envisageant toutes les suites que pouvait avoir le parti qu'il allait prendre, voulant affecter dans quelques moments un air de supériorité et de hauteur, retombant l'instant d'après dans la honte et

l'accablement, balbutiant quelques mots entrecoupés, il prit enfin assez d'empire sur lui-même pour témoigner, du moins en apparence, sa reconnaissance à Valmont. Monsieur, dit-il au comte en prenant un extérieur tranquille et composé, je feindrais mal de ne pas entendre tout ce que vous avez bien voulu me dire. Votre conduite envers mon frère me donnait déjà la plus haute idée de votre sagesse et de la grandeur de votre âme.

Ce que vous faites aujourd'hui pour moi met le comble à mon estime; vous me rendez à moi-même; et je ne vous devrai pas moins que le chevalier. Permettez que je partage avec lui votre amitié; et, pour commencer à la mériter, voici mon désistement des poursuites que je viens de faire contre cette famille infortunée, ainsi que de tous les droits que je prétendais sur le peu de bien qu'elle possède. « Donnez-lui, monsieur, reprit « mon mari, l'assurance la plus entière des bontés « que vous voulez avoir pour elle. Obtenez un « ordre pour le retour du jeune homme qui est « passé en Amérique; je me charge en France de « son avancement et de sa fortune; il la partagera « avec sa mère et sa sœur. » Le vicomte promit de porter au plus tôt cet ordre à Valmont, qui, de retour au logis, me fit part de cet entretien. Que pensez-vous, lui dis-je, des sentiments de M. de Lausane à votre égard? « Ils peuvent ne pas être « sincères, me répondit-il, mais j'aime mieux les

« croire tels; quoi qu'il en soit, je ne me repentirai « jamais d'avoir fait mon devoir. »

Le vicomte a rempli dès le jour même sa promesse; et le lendemain la mère de la jeune personne étant revenue avec elle pour recevoir la réponse que mon mari devait lui faire, elles se livrèrent toutes deux à des transports si vifs de joie et de reconnaissance, que je ne crus pas dans cet heureux moment qu'on pût acheter trop cher le plaisir de faire du bien.

NOTE.

PAGE 79.

(1) *Tu es trop honnête pour vouloir être sa maîtresse*, etc. Cette phrase soulignée dans le manuscrit paraît désigner l'intention qu'avait la mère de la jeune personne de lui rappeler un trait assez connu : Henri IV ayant voulu séduire Antoinette de Pons, demoiselle de condition, elle lui dit : *Je suis de trop bonne maison pour être votre maîtresse; mais pas assez bonne pour vous épouser.* Henri donna des louanges à cette demoiselle, et lui dit : *Puisque vous êtes véritablement dame d'honneur, vous le serez de celle que je mettrai sur le trône.* Il tint parole; car, mademoiselle de Pons ayant épousé le marquis de Guercheville, elle fut la première que Henri IV nomma dame d'honneur de Marie de Médicis. (DE BURY.)

LETTRE XI.

La même.

Pour ne vous laisser rien ignorer, mon père, de ce qui peut vous intéresser, je m'empresse à vous faire part de ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre.

La vicomtesse de Lausane a eté instruite de la visite que madame de S.... et sa fille avaient rendue à Valmont. Je ne sais comment elle est venue à bout d'en percer le mystère : mais il y a plus encore; c'est qu'elle a saisi avec la même justesse le véritable motif de celle que Valmont a faite à son mari. S'il m'est permis de hasarder quelques conjectures, voici celles qui m'ont paru les plus vraisemblables.

Cette jeune femme, dont le caractère me laisse tout à craindre pour les suites, et sur laquelle il doit m'être permis de vous parler avec franchise, est née avec un cœur susceptible des passions les plus vives, et un esprit jaloux de dominer. Elle s'est flattée, en épousant le vicomte, de régner tellement sur lui, qu'elle pût disposer à son gré de son autorité et de son crédit. Le désir de jouer un rôle à la cour, beaucoup plus qu'un attachement sincère pour M. de Lausane, l'a portée à éclairer de près ses démarches pour s'emparer

seule de tout l'empire que d'autres pouvaient prétendre sur son esprit. Elle y a réussi en partie; et, à force de recherches, d'intrigues, de souplesse, de menaces même et d'importunités, elle est parvenue à écarter presque toutes les personnes qui lui faisaient ombrage; il en restait une que sa jeunesse, ses charmes, la proximité du lieu qu'elle habitait, les visites assidues de Lausane lorsqu'il était à sa terre, celles du moins qui avaient précédé et suivi de près son mariage, lui rendaient suspecte; et c'est la jeune personne dont je vous ai raconté l'histoire. Cependant, à en juger par quelques mots échappés devant moi au chevalier de Lausane, à qui elle avait confié ses craintes, elle n'avait encore à cet égard que des inquiétudes et des soupçons; mais ils se seront changés en certitude dès qu'elle aura su que son mari, après avoir acheté autrefois des droits litigieux sur la terre de M...., commençait tout à coup des poursuites dont elle croyait entrevoir la cause, et dont elle démêlait toutes les conséquences. Elle aura redoublé d'attention et de vigilance, et, ne laissant rien perdre de ce qui pouvait l'éclairer sur cet objet, elle se sera fait informer de l'entrevue de madame de S.... et de sa fille avec M. de Valmont, de celle de mon mari avec le vicomte, aussitôt que madame de S.... nous eut quittés, et enfin de la dernière visite qu'elle nous a rendue. C'est sur cela sans doute qu'ayant vu cesser à l'instant les poursuites de M. de Lausane, elle aura cru devoir

faire honneur à Valmont de la manière dont cette affaire s'était terminée.

Elle n'a malheureusement que trop bien deviné; et ce qui vous surprendra, c'est que dès le lendemain elle est venue faire ses remercîments à mon mari. Jugez, mon père, du trouble où elle l'a jeté lorsqu'elle lui a fait, à peu de chose près, le récit de ce qui s'était passé. D'un côté il craignait, en confirmant devant madame de Lausane un fait qui pouvait encore lui paraître incertain, de compromettre mal à propos le vicomte et la malheureuse famille intéressée dans ce récit; de l'autre, il appréhendait également, en se tenant sur la négative, de faire tort à ce caractère de droiture que vous lui connaissez, et de compromettre la vérité. Il tenait des discours vagues; il faisait, avec le plus d'esprit qu'il pouvait, des réponses qui ne signifiaient rien; il se jetait à l'écart par des questions qui pussent distraire l'attention de madame de Lausane et la porter sur d'autres objets. La vicomtesse ne prenait point le change, et souriait de son embarras. Elle se répandait en éloges sur sa modestie et sur ses procédés; elle renouvelait les expressions de sa reconnaissance, et y mettait une vivacité et une chaleur qui déconcertaient encore plus Valmont. Elle termina enfin cette longue séance en lui disant qu'elle voulait absolument se lier avec moi de l'amitié la plus étroite. En effet, elle vint me voir dès le soir même avec le chevalier de Lausane, toujours ardent à célé-

brer son ami. Prévenue par mon mari, je me tins avec elle sur le ton de la plus grande honnêteté, mais en même temps de la plus grande réserve. Elle s'en aperçut, et ne fit que redoubler d'empressement et de caresses. Elle ne m'appela plus que sa petite maman; elle fit à M. de Valmont, qui était présent, mille sortes de compliments sur le bonheur qu'il avait, disait-elle, de posséder une si digne épouse. Elle lui parlait avec feu des obligations que lui avait le chevalier; elle retombait ensuite sur les charmes de Julie, et prétendait le marier avec elle. Il n'est point de folies qu'elle n'ait épuisées dans cet entretien, et toujours avec les grâces qui lui sont propres et le jargon le plus séduisant. J'étudiais ma fille, que je n'avais pas eu la prudence d'écarter. Je la voyais fixer de temps en temps madame de Lausane, jeter à la dérobée un regard sur le chevalier, rougir, se déconcerter dès qu'on parlait d'elle. La pauvre enfant ne savait dans bien des moments quelle contenance tenir; et je vous avoue, mon père, que je n'étais pas dans un moindre embarras.

De puis ce moment madame de Lausane et le chevalier ne nous quittent presque plus, et je ne puis pas toujours éloigner Julie. Elle convient que les saillies de la vicomtesse l'amusent; mais elle ajoute qu'elle ne voudrait pas lui ressembler. Elle la trouve trop légère, trop volage, trop aisée dans ses discours et dans ses manières, trop remplie en même temps d'un certain art qu'elle serait

fâchée d'imiter, et avec tout cela elle ne se déplaît pas avec elle. Je crains qu'insensiblement elle ne s'y attache; qu'elle ne se laisse trop aisément entraîner par l'exemple d'une jeune femme qui vraiment a des charmes, et qui possède au souverain degré ce je ne sais quoi qui enchante et qui s'empare de nous malgré toutes nos réflexions. Je la prémunis, autant qu'il est en moi contre cet écueil: mais que peuvent les leçons contre l'exemple! Et toutefois je ne laisserai pas ma fille dans une retraite continuelle; je ne crois pas même qu'elle puisse être mieux partout ailleurs qu'avec sa mère. Pourquoi faut-il que dans un certain monde on soit comme assujetti à des sociétés qui nous tyrannisent, et auxquelles notre état et les circonstances ne nous permettent pas de nous refuser! J'offre du moins à Julie le contraste de ces femmes respectables dont je vous ai parlé, et qui ont toutes les qualités qui manquent à la vicomtesse.

Il est un autre objet que je redoute encore plus qu'elle pour ma fille; c'est le chevalier de Lausane. Il est difficile de voir Julie et de ne pas l'aimer. Il est peut-être aussi difficile de voir le chevalier et de ne pas le trouver aimable. Je doute même qu'il pût se rencontrer ici un couple mieux assorti. Le chevalier, comme vous avez pu le voir par tout ce que je vous en ai dit, ne ressemble point du tout à son frère. Autant celui ci est d'un caractère faux, dissimulé, qui joue le sentiment, la probité, l'honneur, lorsqu'il est le plus éloigné d'en avoir la réa-

lité, autant l'autre est ouvert, franc, incapable de se déguiser, plein d'honneur et de sentiment, rempli de respect pour la vertu, quoiqu'il n'ait pas toujours le courage de la pratiquer. Rien n'est plus agréable que ses manières, ni plus honnête que ses procédés, toutes les fois qu'un sentiment vif et impétueux ne le fait pas sortir de son caractère. Sa physionomie est intéressante; ses traits sont réguliers; son esprit est liant et facile; ses expressions sont naturelles; tout en lui prévient en sa faveur. Une seule chose ternit à mes yeux toutes ses bonnes qualités, et le laisse, dans bien des moments, sans force contre ses passions; c'est qu'il est mal affermi dans les principes de la religion. Il n'est pas à beaucoup près ce qu'était le baron de Lausane, incrédule par vanité, par système, et surtout par un fonds de corruption; mais il ne se met pas trop en peine de ce qu'il faut croire. Il craint d'approfondir une loi qui lui paraît trop austère. Il se laisse entraîner par le feu de son imagination à de vaines difficultés dont il se fait un rempart contre la certitude, et n'appréhende rien tant que de s'éclairer. Cependant il a eu dans sa vie des accès de dévotion : et comme ils l'emportaient bien au-delà de ce que la religion exige, pour ne plus s'exposer à ces transports inconsidérés, il reste maintenant bien en-deçà de ce qu'elle commande. Il a pris au fond le plus mauvais parti; celui de ne plus réfléchir sur des objets trop inquiétants pour lui; de ne plus compter

avec lui-même; de vivre au jour le jour sans gêne et sans souci; de faire par intervalles quelques actes extérieurs de religion pour ne pas rompre entièrement avec un Dieu qu'il redoute encore, et ne pas abjurer sans retour un culte qu'il révère en secret lors même qu'il en plaisante et qu'il le contredit. A cela près, il vit comme si ce culte ne l'obligeait à rien, comme s'il n'était, à tout prendre, qu'une affaire de bienséance. Le chevalier est, pour le dire en un mot, un de ces hommes du monde très-aimables, mais très-dissipés, très-inconséquents, et qui avec le meilleur fonds et l'âme la plus délicate et la plus sensible sont de fort mauvais chrétiens.

Vous concevez, mon père, combien son état m'intéresse, et combien il affecte M. de Valmont. Les sentiments d'estime et d'amitié que le chevalier a pour lui, et qu'il porte jusqu'à une sorte d'enthousiasme, font désirer à mon mari de mettre à profit l'ascendant qu'il a sur son esprit pour le ramener à une façon de penser plus sage et plus propre à le rendre heureux : mais ce n'est pas en l'éloignant qu'on peut se flatter d'y réussir. Aussi lui permettons-nous un libre accès dans la maison en redoublant de précautions pour Julie, à qui l'habitude de le voir pourrait inspirer un secret penchant. Quoique avec beaucoup de naïveté et de candeur, elle ait des vues très-fines et un discernement exquis. Son jugement est aussi formé qu'il puisse l'être pour son âge. Les maximes que vous

lui avez inculquées avec tant de soin, et que nous lui développons sans affectation dès que l'occasion s'en présente, forment dans son esprit un plan de conduite et de sagesse qui la met en garde contre elle-même. C'est beaucoup sans doute; mais ce n'est pas encore assez pour me rassurer. Elle a l'imagination très-vive, le cœur naturellement tendre, de la force et de la constance dans ses affections; tout dépend de la manière de les diriger. Autant ces dispositions nous offrent-elles un fonds inépuisable de richesses et les plus grandes ressources pour le bien, autant seraient-elles propres à nous alarmer, si Julie, oubliant un seul moment de veiller sur son cœur, y laissait allumer le feu des passions. Aidez-nous, mon digne et respectable père, à consommer votre ouvrage. Ce ne sont pas de longues lettres que nous attendons de vous. Nous nous en rapportons à ma bonne amie de tous les détails qui vous concernent, et je me charge bien volontiers de faire à votre égard presque tous les frais de la correspondance; mais du moins ne vous contentez pas de nous donner dans les lettres de notre chère Veymur quelques signes de vie *. Vous savez tout le cas que nous faisons de vos conseils : il est des circonstances où un mot d'avis de votre part nous déciderait bien mieux

* Ceci est relatif à une lettre de madame de Veymur que nous avons supprimée comme tant d'autres, et où il n'y avait que quelques mots de la main du marquis.

que toutes les réflexions que nous pourrions faire.

LETTRE XII.

Le marquis de Valmont à la comtesse.

Tu me demandes des avis, ma fille; et je ne refuse pas de t'en donner : mais, indépendamment des lumières que tu as acquises, quel fond ne dois-tu pas faire maintenant sur celles de ton mari! Chère Emilie! que sa façon de penser est respectable, et que je lui sais gré de la conduite qu'il a tenue jusqu'ici! Lorsqu'il brave le crédit et la faveur pour faire valoir les droits de l'honneur outragé; lorsqu'il se rend, à ses propres périls, le protecteur de l'innocence séduite par l'artifice; lorsqu'en s'exposant lui-même il conserve à toute une famille ses biens, sa liberté, sa sûreté, tu trembles pour lui. Tendre épouse, mais femme forte et vertueuse, ne crains pour un si digne époux que le poison des prospérités et l'abus des grandeurs. Ce serait en abuser sans doute que de croire qu'elles nous sont données pour nous-mêmes, et non pour le soulagement et l'assistance des malheureux. Qu'il fasse donc constamment ce qu'il doit faire; et toi, ma fille, n'oublie point la résolution que tu as formée de te montrer aussi généreuse que lui. C'est à ces nobles sentiments que je

reconnais Emilie. Oui, ma fille; que ton mari retombe, s'il le faut, dans la disgrâce; qu'il éprouve des malheurs plus réels que ceux qu'il a éprouvés jusqu'ici, il ne sera point à plaindre tant qu'il n'aura rien perdu de ce qui le rend vraiment grand. Si je ne le savais pas aussi armé contre la séduction qu'il l'est en effet, ce que je redouterais le plus par rapport à lui, c'est le caractère, ce sont les charmes de la vicomtesse telle que tu me la peins dans ta lettre. Mais, quand il n'aurait pas son Émilie, il serait assez fort, puisqu'il serait défendu par la religion.

A l'égard de Julie, si jeune encore, l'exemple de madame de Lausane n'est pas sans danger : cependant, ma fille, puisqu'il ne dépend pas de toi de l'y soustraire entièrement, puisqu'elle sera forcée tôt ou tard de vivre au milieu du monde, ne vaut-il pas autant que tu l'accoutumes par degrés à le voir tel qu'il est pour en bien juger? Deux écueils sont également à craindre pour une jeune personne destinée à y paraître avec un certain éclat : celui d'être trop répandue, dès ses premières années, parmi ces femmes coquettes et frivoles qui lui font prendre sans effort le ton du jour; et celui de ne commencer à les connaître que du moment où, sortant d'entre les bras d'une mère pour passer dans ceux d'un époux, elle se trouverait exposée au milieu d'elles à la contagion des modes et des usages, des ridicules et des vices, sans avoir appris à s'en garantir. Si Julie n'avait

pour toute société que la vicomtesse ou des femmes qui lui ressemblassent, sans doute elle risquerait tout. Mais le soin que tu prends de l'environner sans cesse de celles qu'elle respecte le plus, de lui offrir en elles le spectacle des plus belles vertus, de former son jugement par des réflexions solides et par une comparaison exacte des modèles qu'elle doit suivre avec ceux qu'elle doit mépriser, ce soin, ma fille, ne peut que lui rendre utile un contraste aussi frappant.

Relativement au chevalier de Lausane, quel plan dois-tu suivre? celui que les circonstances pourront te dicter. Etudie de plus en plus Julie, sonde la nature de ses sentiments les plus secrets; considère quel est le genre de mérite le plus propre à faire impression sur son cœur; attache-toi à bien connaître l'empire qu'elle peut prendre sur elle-même, et jusqu'à quel point la raison et la religion peuvent l'aider à maîtriser ses penchants. Ce sont toutes ces nuances, si délicates, si difficiles à saisir, mais si importantes pour gouverner une âme toute neuve encore, qui légitimeront tes alarmes, ou qui te feront prendre dans le caractère de ta fille une juste confiance. Qu'elle ne soit pas sans bornes néanmoins; car la sagesse est d'une faible ressource quand elle n'est pas éclairée par l'expérience et mûrie par les années. Etudie avec autant de soin le chevalier. Ce que tu m'en as écrit m'inspire, comme à toi, le plus tendre intérêt. Tout en lui m'annonce un naturel heureux

qui ne demande qu'à être formé par un ami tel que Valmont. Il mérite bien par cela même tout le zèle de ton mari; et je me repose sur lui des moyens qu'il doit employer pour le ramener à la sagesse et à la religion. Observe, de ton côté, comment il se comporte à l'égard de ta fille. L'idée de la vicomtesse, toute folle qu'elle te paraît, n'est pas sans fondement; et je t'avoue que, si le chevalier devenait un jour ce que je désirerais qu'il fût, je ne voudrais pas d'autre époux à Julie. Quel plus sûr moyen de réunir nos deux familles que cette heureuse alliance! Mais avec des vues si sages, approfondis celles de Lausane. Il est aisé de lire, dans une âme telle que la sienne, et d'y distinguer un sentiment pur et honnête, des passions qui jusqu'ici ont pu l'égarer. Adieu, ma fille; j'attends avec empressement toutes les nouvelles que tu auras à me donner; puissent-elles répondre à mes espérances!

LETTRE XIII.

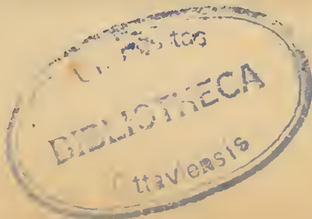
La comtesse au marquis.

J'ai différé, mon père, de vous écrire pour avoir plus de choses intéressantes à vous apprendre. Les unes pourront affliger votre cœur; mais il en est d'autres qui lui feront éprouver la plus douce satisfaction.

Madame de Lausane n'a que trop réalisé mes craintes en fournissant chaque jour un nouvel exercice à la vertu de mon mari. Cette jeune femme si remplie d'attraits, mais si ardente, si vive et si légère, s'est passionnée pour le comte. Peu capable de ménagements, ses sentiments ne sont plus un mystère. Elle les déguisait, dans les premiers temps, sous les dehors de l'estime et de la confiance pour mieux séduire Valmont. Elle avait sans cesse de nouveaux conseils à lui demander. Faisant naître à son gré des circonstances toujours plus embarrassantes et plus critiques, se servant adroitement des prétextes que lui fournissaient la conduite et les infidélités du vicomte, affectant toutes les vertus qu'elle croyait les plus propres à lui concilier le cœur de mon époux, elle prenait à ses yeux toutes les formes; elle employait les expressions le plus naïves d'une amitié tendre et ingénue. Valmont se défiait trop de ses artifices et de ses charmes pour s'y laisser surprendre; il se défiait encore plus de lui-même. Jamais il ne l'entretenait qu'en ma présence, quels que fussent les secrets dont elle voulait lui faire part, et les avis qu'il croyait avoir à lui donner. Pour tout ce qui concerne l'intérieur d'une maison, lui disait-il quelquefois, vous puiserez dans madame de Valmont des lumières beaucoup plus sûres que les miennes. Je n'ai d'ailleurs rien de secret pour elle, comme elle n'a rien de caché pour moi. Tant de réserve ne faisait qu'irriter sa pas-

sion Elle prit enfin le parti de ne plus se contraindre. Elle se rencontrait partout sur les pas de mon mari. A la faveur de son rang et de son crédit, elle savait se ménager un accès dans toutes les sociétés où on avait coutume de le voir. Elle profitait de mon absence et de toutes les occasions favorables pour lui faire les aveux les plus flatteurs. Le comte feignant toujours de ne pas l'entendre, elle se détermina à lui écrire. Je ne puis vous rapporter les termes de sa lettre : tout ce que je sais, c'est qu'un jour que nous étions seuls, Valmont la lui a remise devant moi, en la conjurant de ne plus lui en écrire de semblables. Ce serait bien en vain, madame, lui a-t-il dit, que je voudrais taire devant ma femme les sentiments dont cette lettre est remplie : vous les rendez trop publics pour que personne puisse les ignorer. Permettez-moi cependant de vous faire quelques réflexions, puisque aussi-bien vous m'y contraignez. Vous savez que mon cœur est à Emilie; de quel droit prétendriez-vous le lui dérober? Je vous ai entendue plus d'une fois vous plaindre des infidélités de votre mari; combien plus n'aurait-il pas à se plaindre de vous, si vous l'imitiez! Et, quels que soient ses torts en effet, pouvez-vous penser que toutes choses à cet égard soient absolument égales entre vous *? Si aujourd'hui les mœurs sont si dé-

* Voyez ce qu'a si bien dit Rousseau sur ce sujet, ci-dessus, t. 2, p. 89 et suivantes.



pravées que tout semble permis, croyez-vous cependant qu'on regarde du même œil une femme qui se respecte elle-même et celle qui ne respecte plus rien? Dans un certain monde, si aveugle et si corrompu qu'il soit, l'honneur d'une femme sans reproche n'est-il plus un bien, et le monde lui-même, si indulgent pour le crime, ne fait-il pas encore une loi des bienséances? Une conscience pure et tranquille n'est-elle d'aucun prix? Vous croyez à la religion; vous méprisez même avec un juste fondement ces femmes prétendues philosophes qui se font un faux honneur de protéger une secte d'hommes si peu sages et de se rendre l'écho de leurs bizarres et monstrueuses opinions : mais la religion se borne-t-elle à régler notre croyance? Ne devons-nous pas trembler de la contredire par nos mœurs? Il semble, madame, que ce ne serait point à moi à vous tenir un pareil langage; et, dans la classe ordinaire des esprits licencieux et frivoles, il n'aurait d'autre effet, j'en conviens, que celui de me rendre souverainement ridicule. Mais, accoutumé à mépriser également leurs critiques et leurs éloges, j'ai cru devoir vous parler le langage de la vérité, en faisant usage, pour votre propre intérêt, du droit que vous m'en avez donné.

Pendant que le comte s'exprimait ainsi, je vous avouerai, mon père, qu'en admirant le courage et la sagesse de Valmont, je souffrais cruellement pour madame de Lausane. Je ne pouvais jeter

quelques regards sur elle sans lire dans ses yeux et dans tout son maintien sa confusion et son embarras. Mon cœur s'ouvrait en sa faveur à la tendresse et à la pitié, quoique, dans la situation où je la voyais, rougissant, pâlissant tour à tour, tremblante, incertaine, suspendue entre le dépit et l'amour, jamais peut-être elle ne m'ait paru si remplie de charmes, si dangereuse et si aimable. Il se fit entre nous un long silence. Je ne savais que lui dire; elle n'avait pas la force de parler. Je pris enfin ses belles mains entre les miennes: Madame, lui dis-je, soyez ma sœur, mon amie. Sachez gré à mon mari des avis qu'il vous donne; fuyez-le, et transportez, s'il se peut, à son épouse tout l'attachement que vous ressentez pour lui... Le fuir! reprit-elle; le pourrai-je? Ah! qu'il vous est aisé de me donner des conseils; mais que votre sagesse à tous deux est cruelle!... Monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à Valmont, souffrez du moins que je m'accoutume par degrés à ne plus vous voir; et permettez-moi l'un et l'autre de vous importuner quelquefois. Vous honorerez ma femme, répondit le comte; mais ce sera donc moi qui vous fuirai : d'ailleurs, madame, le public a les yeux sur vous. Votre mari lui-même s'offenserait avec raison de visites trop assidues. Ma fille est presque toujours avec sa mère; et vous vous observez si peu, que votre exemple ne peut être une leçon pour elle. Souffrez que madame de Valmont aille vous voir. Barbare, s'écria

la vicomtesse, vous voulez que je vous haïsse autant que vous hait mon mari; vous osez presque me défendre l'entrée de votre maison. Non, madame, repris-je à l'instant, effrayée des suites que pouvait entraîner son dépit; non, je vous reverrai toujours avec la plus tendre amitié et le plus vif intérêt. Si votre honneur et votre repos étaient moins chers à mon époux, il ne vous parlerait pas ainsi. Mais je vous le demande, si dans toute autre que moi vous aviez une rivale, si une autre femme à la cour avait les mêmes sentiments que vous, pourriez-vous blâmer la conduite de M. de Valmont? A cette question la vicomtesse resta interdite. Après un moment de trouble et d'incertitude : Que vous êtes séduisante! me dit-elle. Mais, après tout, vous êtes moins inhumaine que votre mari. Laissez-moi donc apprendre de vous à triompher de mon propre cœur. A ces mots, elle se leva. Mon mari fut contraint de lui donner la main pour descendre, et elle le fixa de nouveau avec des yeux si tendres, qu'elle nous laissa persuadés que de pareilles leçons ne la corrigeraient pas. Ah! qu'il est malheureux pour une femme bien née de se laisser ainsi aveugler par sa passion, et de se trouver réduite à oublier tout ce qu'elle se doit à elle-même!

Depuis ce moment le comte évite avec le plus grand soin de la rencontrer. Elle vient cependant aux heures où elle croit le trouver; mais il fait si bien, qu'il n'y est jamais pour elle. Ce sera bientôt

une ennemie de plus, et l'ennemie la plus à craindre. Que ne peut en effet dans une femme l'amour méprisé, lorsqu'il se change en fureur !

Mes craintes se sont au moins dissipées par rapport à Julie ; et je n'ai à son égard que les choses les plus satisfaisantes à vous dire. Vous savez, mon père, que son espèce d'attachement pour madame de Lausane me faisait trembler. Je craignais que ce sentiment peu réfléchi n'influât par la suite sur sa manière de penser, n'affaiblît ses principes, et n'altérât insensiblement ce sens droit, cette sagesse de discernement qu'elle fait paraître. Julie m'a heureusement détrompée. Dès que la vicomtesse a fait éclater avec trop peu de ménagement sa passion pour Valmont, ma fille s'est refroidie par degrés, et n'a plus montré à son égard qu'une sorte d'indifférence. Je lui en ai demandé la raison dans un moment où, causant ensemble en toute liberté, j'admirais en elle ce mélange singulier de finesse et de naïveté que vous lui connaissez. Elle m'a répondu avec sa franchise ordinaire : Tant que madame de Lausane ne m'a paru qu'enjouée, et même un peu légère, je lui ai fait grâce de sa légèreté en faveur de la confiance qu'elle semblait vous témoigner, ainsi qu'à mon papa, et des agréments qu'elle sait répandre dans son langage et dans ses manières : mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'elle mettait trop d'art dans toute sa conduite, et pas assez de décence. Elle aime mon cher papa ; et il n'a pas tenu à elle

qu'elle n'en fût aimée. Elle connaissait bien peu les avantages que vous avez sur elle, et ce qu'elle doit à son mari. Mais si mon papa avait été de caractère à se laisser surprendre, elle aurait donc été la cause de votre malheur; et après tout, elle se serait rendue malheureuse elle même. Car enfin tout ceci m'a fait naître bien des réflexions, et m'a rappelé toutes celles que mon grand-papa m'avait fait faire. N'est-il pas vrai, ma chère maman, qu'une femme qui oublie son devoir, et qui par là même se rend méprisable, ne peut pas être aimée long-temps? On doit s'en dégoûter aussi facilement qu'on a pu l'aimer; et il ne lui reste plus alors qu'à dévorer sa honte et son chagrin. Ajoutez à cela que sa honte devient publique; et, si elle n'a pas rougi de s'afficher elle-même, elle a du moins furieusement à rougir de se voir abandonnée. Pour moi, je sens que j'en mourrais de dépit.

Mais, ma fille, lui ai-je dit, que penserais-tu d'une femme qui, sauvant les apparences, ménagerait tellement sa passion qu'elle épargnerait aux autres le scandale, et s'épargnerait à elle-même l'opprobre et le mépris qu'entraîne le défaut de conduite? J'entends, ma chère maman, reprit Julie; vous ne me demandez pas si, au scandale près, cette femme serait également coupable; la réponse est toute simple: mais vous me demandez si elle serait également à plaindre. Hélas! oui; elle le serait beaucoup. Sans nous arrêter sur le mé-

contentement qu'elle aurait d'elle-même, n'est-il pas vrai que, pour rendre son intrigue secrète, elle sera toujours forcée de se confier à quelqu'un? Elle aura beau se mettre en garde contre la curiosité naturelle des gens qui l'environnent, ce qui est déjà pour elle une source d'inquiétudes, il faudra bien qu'elle fasse entrer quelqu'un dans son secret. C'est une femme de chambre, par exemple; mais qui l'assurera que cette femme, qui est capable de trahir sa conscience, n'est pas également capable de trahir par crainte ou par intérêt le secret qu'elle lui confie? D'ailleurs, en s'en remettant à la discrétion d'une domestique ou de toute autre personne, elle se met dans sa dépendance, et n'est-ce pas, maman, qu'il n'y a rien de si triste que de dépendre de quelqu'un dans la vue de faire le mal plus librement? O qu'il est bien plus sage de respecter son honneur, son devoir, et d'aimer tendrement son mari! Aussi, ma chère maman, j'espère bien que celui que vous me donnerez aura assez de mérite pour que je n'aie pas trop de violence à me faire pour l'aimer. — Nous ferons en sorte, ma fille, de ne pas tromper ton espoir. Mais dis-moi sur cela tout ce que tu penses. Tu sais combien ton bonheur nous est cher; quel que fût ton mari, tu conviens qu'il serait de ton devoir de l'aimer, et tu sens assez que nous ne voudrions pas te rendre ce devoir pénible. Quelles seraient donc les qualités que tu désirerais en lui pour qu'il ne t'en coûtât rien de

lui être attachée? T'es-tu formé en ce genre quelque modèle de perfection? — Oh! non, maman, mon grand-papa m'a si bien dit qu'il fallait se mettre en garde contre son imagination, que pour toutes ces choses là je ne veux rien imaginer. Vous concevez, ma chère maman.... je me ferais un modèle; et, si après cela je trouvais quelqu'un qui me parût en approcher, je pourrais m'y attacher insensiblement avant qu'il fût mon mari; et, s'il ne le devenait jamais, premièrement j'aurais mal fait de m'y attacher, et de plus je serais malheureuse. J'attends donc que vous choisissiez pour moi, puisque vous savez mieux que moi l'époux qu'il me faut; il sera temps ensuite de l'aimer. — Tu as bien retenu, ma chère enfant, les leçons de ton grand-père, et tu m'en deviendrais plus chère encore, si tu pouvais me l'être davantage. Mais, sans que tu te sois formé précisément un modèle, tu pourrais bien me dire à peu près quel est le genre de mérite qui serait le plus propre à t'intéresser. — Eh bien, maman, je voudrais qu'il eût une belle physionomie, comme celle de mon papa. — Tu voudrais donc un bel homme? — Ah! vous êtes méchante, ma petite maman; ce n'est pas là ce que je dis. Il y a tant de beaux hommes qui ne sont capables que de rendre une femme malheureuse, comme M. le duc de..... par exemple. — Il ne faut pas nommer, ma fille. — Oh! maman, c'est entre nous. — Eh bien, tu voudrais une belle physionomie? — Oui, c'est-à-

dire, une physionomie ouverte, prévenante, et qui annonçât une belle âme. — Que dirais-tu de celle du chevalier? — De mon jeune frère? — Non, non, de celle du chevalier de Lausane, par exemple. — Ah! maman, il ne faut pas nommer. — Ah! petite fille! — Bon, bon, petite fille, à près de quinze ans! N'est-ce pas, maman, qu'à mon âge on n'est plus un enfant? — Pas trop assurément. Mais la physionomie du chevalier? — Elle me reviendrait assez; il a un air noble, affable, point avantageux; il a l'air de penser finement : mais il n'a point encore assez de justesse dans l'esprit; et j'en juge par la manière de penser de mon papa. Ce qui m'en plaît, c'est qu'il ne tient point à ses idées. — Tu veux donc une physionomie qui annonce une âme noble? — Oui, je veux de la noblesse dans les sentiments, un esprit juste, beaucoup de religion; car c'est tout cela qui fait qu'on agit bien, et qu'on rend une femme heureuse. Ah! que j'aurais aimé un homme comme mon cher papa! — Mais si la folie qui passait il y a quelque temps par la tête de la vicomtesse de Lausane eût été dans le cas de se réaliser, et qu'on t'eût proposé le chevalier? — Vous voyez bien, ma petite maman, qu'il n'a pas assez de religion; et c'est ce qui fait qu'il n'a pas l'esprit juste. Avec des hommes tels que ceux-là, il me semble qu'on ne peut compter sur rien. Eh! qui sait d'ailleurs si je ne viendrais pas à penser comme lui? — Tu as raison, ma fille, lui ai-je dit

en l'embrassant de tout mon cœur; et je te promets que nous ne te donnerons jamais un mari sans t'avoir consultée.

Voilà, mon père, une grande conversation entre ma fille et moi. Je n'ai pas craint de vous la rapporter tout entière, parce qu'elle vous fera connaître comme à moi les sentiments et le cœur de Julie. Cette aimable enfant ne m'inquiète plus. Elle a trop bien profité de vos avis et des exemples de son père pour que je ne me repose pas sur sa sagesse des dispositions où nous devons toujours désirer qu'elle soit. Il ne me reste plus qu'à vous instruire de celles du chevalier; et, comme j'ai encore besoin de quelques éclaircissements, permettez-moi de remettre à une autre lettre cet article si intéressant.

LETTRE XIV.

La même.

J'ai eu tant d'occasions d'étudier à son tour le chevalier de Lausane, je l'ai observé avec tant de soin, que l'état de son cœur n'est plus un mystère pour moi. Il aime Julie plus qu'il ne le croit lui-même, et il devient de jour en jour plus digne d'elle. Ses sentiments n'ont pris une sorte de consistance, si je puis parler ainsi, qu'en passant par des degrés presque insensibles. Dans les premiers

temps de sa liaison avec mon mari, livré à toute la fougue de ses passions, il n'avait d'ardeur que pour le plaisir; des amours sans discernement et sans choix, de criminelles intrigues, dont il se lassait presque aussitôt qu'il les avait formées, amusaient son loisir, étouffaient en lui ce naturel heureux qui ne demandait qu'à se développer, et lui donnaient ce caractère indécis, cet esprit souvent faux et volage qu'il faisait paraître. Il vit Julie comme un enfant aimable, et ne se douta point des impressions qu'elle pouvait faire sur son cœur. Son respect, son attachement pour mon mari ne lui permettaient pas de prendre vis-à-vis de sa fille le ton de la galanterie, que d'ailleurs elle ne lui eût pas souffert plus que nous. Il se contentait de converser avec elle comme avec une jeune personne sans conséquence, et s'étonnait cependant de ce rare assemblage de simplicité et de finesse qui brillaient dans ses reparties, ainsi que de la justesse de ses idées. Julie, sans qu'il s'en aperçût, l'accoutumait à penser, et les réflexions que mon mari lui suggérait l'ont enfin accoutumé à penser juste. Dès qu'il a pu, par des entretiens réitérés, qui devenaient de jour en jour plus sérieux et plus graves, s'assurer du mérite de Julie, je l'ai vu aussi devenir plus timide et plus circonspect. A un air d'estime et de bienveillance ont succédé les plus grands égards et le ton de l'admiration et du respect. Je le surprenais quelquefois les yeux fixés sur ma fille, et dans l'attitude d'un homme qui

rêve et qui contemple. Julie levait-elle les yeux, il détournait les siens et paraissait interdit et distrait. S'il lui arrivait, en conversant avec mon mari, de tenir quelques propos peu réfléchis, il la regardait à l'instant, et rougissait. Si elle paraissait avoir fait quelque attention à ses discours légers, il se reprenait, s'embarrassait, et rougissait encore. Maintenant s'il lui adresse la parole, ce qu'il semble toujours avoir envie de faire, et ce qu'il ne fait néanmoins que très-rarement, ce n'est jamais sans cet air de trouble et d'embarras qui le trahit en dépit de lui-même. Il était autrefois vif, étourdi, surtout vis-à-vis des femmes qu'il agaçait sans cesse et qu'il traitait assez cavalièrement; aujourd'hui il est froid vis-à-vis de toutes, poli, mais réservé, et n'a d'attention un peu marquée que pour Julie, sans même prétendre en avoir. Ainsi, mon père, autant il s'était montré jusqu'ici peu susceptible d'un attachement délicat et sincère, autant il a pris tous les caractères d'un amour tendre, honnête, respectueux, et qui ne ressemble en rien aux folles passions qui l'avaient égaré.

Le comte n'a pas tardé à deviner son secret, et n'en a pas été effrayé. Si quelque chose, me disait-il, est capable de ramener le chevalier à une conduite plus sage, et de lui faire prendre de meilleurs principes, c'est la pureté des sentiments qu'il conçoit pour Julie. Ce n'est pas seulement de sa beauté qu'il est épris, c'est surtout des qualités

vraiment estimables qu'il découvre en elle; c'est de sa sagesse, de son discernement, de sa candeur, de son aimable simplicité. Je remarque avec joie que la beauté de l'âme est dans Julie le plus puissant de tous ses attraits. Celui-là seul lui attachera pour toujours le chevalier. En la comparant à tout ce qu'il a cru aimer jusqu'ici, il rougira des penchants qui l'ont rendu vicieux et inconséquent. Il viendra à aimer la vérité et la vertu; et si, comme j'aime à m'en flatter, il devient un jour tout ce qu'il doit être pour fixer mon choix, je n'aurai pas de plaisir plus doux que celui de le donner pour époux à ma fille.

Le croiriez-vous, mon père? ce que mon mari ne faisait encore qu'espérer s'est déjà réalisé en partie. Le chevalier de Lausane n'est plus le même homme; et c'est moins à ses secrètes dispositions qu'aux soins, à l'amitié et au zèle de Valmont qu'il doit cet heureux changement. Pour ne vous laisser rien à désirer sur cet objet, je vais vous remettre sous les yeux comme un précis de ses entretiens avec le comte, tels que je les avais retenus, et tels que je les ai écrits presqu'à l'instant où je sortais de les entendre *. Vous y verrez

* On a cru devoir ne rien retrancher de ces entretiens, quelque rapport qu'ils pussent avoir avec ce qui a été dit dans les volumes précédents. Les objets, plus rapprochés, sont présentés sous un autre jour, qui convient mieux à des hommes du caractère du chevalier de Lausane; c'est-à-dire, à ceux qui dans un certain monde forment la classe la plus nombreuse, et qu'il importe le plus d'éclairer.

comment il a passé, d'une façon de penser très-peu réfléchie, très-peu sage, aux principes les plus propres à le rendre solidement et constamment vertueux.

Je vous avoue, disait-il un jour à Valmont, que votre exemple m'impose. Depuis l'heureux moment qui m'a si bien appris à vous connaître, et qui a triomphé de tous mes ressentiments, je n'aperçois en vous qu'une manière d'agir toujours uniforme; qu'un système suivi de raison, de conduite et de vertu que je ne puis m'empêcher d'admirer; qu'un plan de religion qui sert de règle et de mobile à toutes vos actions (1). Je vois que dans les occasions les plus critiques vous ne vous déconcertez jamais, que vous ne donnez aucun signe de faiblesse, lorsqu'il serait si naturel d'être faible et de s'oublier soi-même; je vois qu'avec un caractère qui a dû être vif, bouillant, emporté, et qui en effet l'a été beaucoup, vous conservez une âme libre, tranquille, et que vous prenez sur vous tout l'empire qu'il est possible d'y prendre, qu'avec un cœur très-susceptible de passions, il semble que vous n'en ayez aucune, tant vous apportez d'attention et de soin à les réprimer! D'où vous vient cette force? et comment faites-vous?

Je n'ai pas, répondit Valmont, tout le mérite que vous voulez bien me prêter. Il s'en faut que je sois exempt de faiblesse; et plus je m'étudie, plus je sens qu'après tout le travail que j'ai fait sur moi il m'en reste encore plus à faire. Mais si

j'ai quelque force, c'est la religion même qui me la donne; et je ne vois pas où l'on peut en trouver loin d'elle.

La religion! reprit le chevalier : elle est belle dans la spéculation; mais dans la pratique, quel est l'homme qui peut la suivre? — Celui qui la croit, cher Lausane, et dont la croyance est une affaire, non de routine, de préjugé, mais de sentiment et de conviction. — Cette conviction, cette persuasion intime, on ne se la donne pas. — Non, mon ami; mais on la demande à celui à qui il appartient de nous la donner. On cherche d'ailleurs à se rendre digne de son secours et de sa lumière par la préparation du cœur, par l'étude, par la réflexion; et cette croyance ferme et sûre, on l'obtient enfin. — En attendant qu'on l'ait obtenue, faudra-t-il se priver de tous les plaisirs, se condamner à des lectures sèches et abstraites, se livrer à des méditations profondes, dont tout le résultat est de jeter le trouble dans l'âme et de nous empêcher de jouir tranquillement des douceurs de la vie? Ce qui m'étonne, est que vous ayez pu, si jeune encore, vous occuper d'objets si sérieux, et qui, après tout, ne sont propres qu'à faire germer sous nos pas la tristesse et l'ennui.— Et moi, chevalier, ce qui m'étonne à bien plus juste titre, est que vous soyez si indifférent sur ce qui tient à vos plus chers intérêts. Etes-vous bien assuré qu'il n'y ait point d'autre vie que celle-ci? — A Dieu ne plaise; mais je tire parti le plus que

je peux du moment présent, et je ne m'inquiète point de l'avenir.—Mais s'il y en a un, il sera présent un jour; et quels regrets n'éprouverez-vous point alors de ne vous en être pas occupé! Quels regrets surtout, dans le cas où vous viendriez à reconnaître, mais trop tard, que votre état en bien ou en mal devait dépendre pour toujours du parti que vous prendriez ici-bas, et de l'usage que vous feriez de la vie! Et après tout, que diriez-vous si, en comparant votre situation avec la mienne, vous veniez à découvrir que, même dans ce monde, en usant avec modération des plaisirs permis, en me refusant ceux que la religion et la raison me défendent, par ma manière de penser, j'ai été, à tout prendre, plus heureux que vous? —Quoi! en vous combattant à chaque instant vous-même, tandis qu'il ne m'en coûte à moi que de me laisser aller?—Oui, par exemple, à des transports de colère qui vous mettent hors de vous, et pour un accès de délire, pour un moment d'emportement et de vengeance, vous préparent des jours et quelquefois des années de repentir; à des désirs effrénés qui vous inquiètent, vous agitent, vous tourmentent pendant longtemps, et ne vous donnent, lors même qu'ils sont satisfaits, que la moindre partie de ce qu'ils vous avaient promis; à des passions favorites, à des genres de plaisirs qui vous suscitent des inimitiés, des querelles, un malaise intérieur, des dégoûts, des remords, si, avec un cœur aussi bon que l'est

le vôtre, vous faites quelque retour sur vous et sur les maux que vous causez.... Pardonnez, chevalier; c'est parce que je vous aime que je vous parle avec tant de franchise : et de plus vous me l'avez permis. Dites-moi donc, cher Lausane, en suivant ainsi vos passions, êtes-vous un être bien fortuné? — Non; mais pouvez-vous l'être beaucoup plus en leur résistant? — Oui, mon ami, tel est l'avantage que j'ai sur vous. Je combats quelque temps; mais je goûte à longs traits le plaisir de m'être vaincu. Insensiblement les combats deviennent plus rares et moins pénibles. Les passions, qui ne disent jamais *c'est assez*, quand on les écoute, qui prennent toujours de nouvelles forces dès qu'on s'y livre, s'affaiblissent par degrés lorsqu'on les réprime, et nous laissent jouir enfin du contentement et de la paix. Ne disiez-vous pas, il n'y a qu'un instant qu'avec un caractère naturellement vif, ardent, et même autrefois bouillant et emporté, je ne vous laissais apercevoir aujourd'hui qu'une âme libre et tranquille? Eh bien, mon ami, cette égalité d'âme, cette tranquillité, cette liberté, ne sont-elles pas un fruit bien précieux et une assez douce récompense des combats qu'on s'est livrés, et des victoires qu'on a remportées sur soi-même? O Valmont, soyez donc heureux; pour moi, j'aurais trop à faire si je voulais travailler aussi sérieusement que vous à le devenir. — Pas tant que vous le pensez, répondit Valmont au chevalier, qui se disposait à

se retirer; mais faites-y attention, cher Lausane, le bonheur mérite bien qu'on ne s'effraie pas de ce qu'il doit nous en coûter pour l'obtenir (2).

Ainsi finit ce premier entretien, qui peu de temps après fut suivi d'un autre non moins intéressant. Mon mari faisait la guerre au chevalier sur sa légèreté et son peu de principes : Comment pouvez-vous vous accoutumer, lui disait-il, à être sans cesse en contradiction avec vous-même; à faire un acte de religion que vous démentez l'instant d'après; à parler dans de certains moments comme si vous pensiez en chrétien fidèle, et presqu'au même instant, comme si vous croyiez à peine en Dieu, ou que tout culte lui fût égal? C'est qu'à dire vrai je ne sais que croire, repartit le chevalier; et que je ne serais pas fâché que tout cela fût à peu près indifférent. J'aime votre franchise, lui dit Valmont; mais, mon ami, vos désirs n'ôtent rien à la nature des choses, et n'y mettent rien. Ce que vous voudriez qu'elles fussent ne fera pas qu'elles soient autrement qu'elles ne sont; et ne vaudrait-il pas mieux les voir en elles-mêmes, et y accommoder votre façon de penser, que de risquer de vous tromper en ne les voyant que d'après vos dispositions? — Je ne me trompe pas : je ne nie rien, je n'affirme rien. Je laisse chacun penser comme il lui plaît; je suis même assez porté à penser tout comme on voudra, pourvu qu'on m'épargne la peine d'y réfléchir et de penser par moi-même. — Quoi, chevalier, cette indolence

vous flatte et vous rassure! Mais est-elle d'un esprit raisonnable? Suffit-il de ne rien nier, de ne rien affirmer pour faire un légitime usage de sa raison? La vérité se contente-t-elle d'un pareil hommage? et n'y a-t-il rien à craindre pour vous de l'avoir négligée ou de l'avoir méconnue? Vous ne niez rien, vous n'affirmez rien! et je vous vois nier tour à tour ou affirmer les deux contraires. Sont-ils tous deux vrais? et n'importe-t-il en aucune manière que vous les confondiez l'un avec l'autre? Vous avez l'esprit orné de connaissances précieuses, et que vous n'avez pas acquises sans réflexion : je vous ai vu porter de la pénétration et une sorte de profondeur dans des sciences sur lesquelles plus d'une fois j'ai rendu justice à vos lumières. Votre esprit ne sera-t-il paresseux que sur des objets qui sont de la première nécessité pour vous? — Mais Dieu s'embarrasse-t-il de notre façon de penser? Ici on croit d'une manière, là on croit d'une autre : damnera-t-il les hommes pour des opinions? — Et s'il les a faits pour la vérité; s'il les a créés pour le connaître et pour lui rendre l'hommage qui lui est dû; s'il a daigné les instruire par la voix de la raison, de la conscience et de la religion; si leur culte, leurs mœurs, leurs mérites les plus vrais tiennent à leurs opinions, ou, pour mieux dire, aux enseignements qu'il leur a donnés; si, pour ne pas faire attention aux clartés qu'il nous présente, on l'outrage par des cultes bizarres, sacriléges, ou par une cou-

pable indifférence, croyez-vous que, dans toutes ces suppositions, Dieu s'embarrasse peu de notre manière de penser, et que toute croyance, tout culte soit égal pour le Dieu de sainteté, de sagesse et de vérité? — Ne pourrait-on pas s'en tenir du moins à ce que la simple raison dicte également à tous les hommes? — Tel est en partie, cher Lausane, le langage que je tenais autrefois. Mais, m'a-t-on répondu alors, cette raison leur suffit-elle? Les lumières qu'ils en reçoivent sont-elles assez claires et assez précises? Aujourd'hui encore, ceux qui ne veulent point d'autre guide savent ils au juste à quoi s'en tenir? et s'accordent-ils entre eux et avec eux-mêmes? La raison toute seule ne ramène-t-elle pas un esprit droit et sensé au besoin d'une autorité? Les prétendus sages, qui au sein du christianisme se donnent pour les partisans de la seule loi naturelle, ont-ils bien la force de la suivre? restent-ils dans un point fixe et déterminé? ne retombent-ils pas insensiblement dans l'indifférence pour tout culte? et ne vont-ils pas se perdre presque infailliblement dans le matérialisme? Quoi qu'il en soit de leurs sentiments et de leur conduite, si Dieu nous a dicté lui-même ce que nous devons croire et pratiquer pour l'honorer et pour lui plaire, nous est-il libre de le servir à notre manière, et de ne croire que ce que nous voudrons? — Mais encore une fois, Dieu ne nous a pas créés pour nous rendre malheureux. — Que conclure de là, cher Lausane? Dieu vous

a créé pour le bonheur, j'en conviens : cette bonté infinie qui fait partie de son essence ne vous permet pas d'en douter; et il s'en est expliqué lui-même assez clairement au fond de votre cœur par cette pente invincible qu'il vous a donnée pour la félicité. Mais ne vous a-t-il pas aussi créé libre? et dès-lors n'a-t-il pas pu vouloir que le bonheur fût le prix de votre obéissance? N'a-t-il pas dû attacher, par un juste châtiment, à la révolte de votre esprit, aux dérèglements de votre cœur, une destinée toute contraire? et si, malgré les lumières et les secours qu'il vous présente, vous vous obstiniez à lui être infidèle, vous croiriez-vous en droit de lui imputer vos malheurs?—Non; vous commencez à m'inquiéter, et je sens combien les questions que vous me faites sont pressantes. Laissez-moi, je vous en conjure, le temps d'y réfléchir.

Quelques jours après Valmont reprit l'entretien où ils l'avaient laissé. Eh bien, dit-il au chevalier, où en êtes-vous de vos réflexions? — Pas bien avancé. J'ai craint que cela ne me menât trop loin. — Eh! à quoi cela pourrait-il vous mener qu'à être plus sage et plus heureux? Pensez-vous que la vérité et le bonheur soient incompatibles? Quant à moi, je crois que l'une est nécessairement faite pour nous conduire à l'autre, — Je le crois comme vous; mais il y a des vérités qui contrarient trop nos penchants pour qu'on soit bien tenté de s'en occuper. Il faudrait ne pas

vivre au milieu du monde pour pouvoir penser juste sur certains objets, et agir conséquemment. C'est, je vous l'avoue, ce qui plusieurs fois dans ma vie m'a donné de si grands désirs de retraite : j'y ai passé par intervalles des semaines entières; mais je ne suis pas né pour la solitude, et cependant je jugerais volontiers que, pour se conduire selon l'esprit de la religion, il faudrait vivre en anachorète. — Vous vous trompez, Lausane, et c'est la peine qu'il vous en coûterait à vous convaincre qui vous fait regarder la pratique de la religion et de la vertu comme impossible au milieu du monde. Une preuve qu'elle ne l'est pas, c'est l'exemple de ceux qui vivent chrétiennement. — Le nombre en est si petit! — Pas autant qu'il le paraît; et je vois, en y regardant de plus près, qu'il n'y a point de situation si critique, de genre de vie si assujettissant qui ne nous présente des modèles propres à nous exciter ou à nous confondre. Quand toutefois le nombre des hommes vertueux serait aussi petit que vous vous l'imaginez, il réclamerait contre la lâcheté de ceux qui refusent de le devenir, et prouverait toujours qu'il est insensé de se perdre avec la foule quand on peut se sauver avec les vrais sages. Mais, cher Lausane, ce qui nous égare sur les pas de la multitude, ce ne sont pas seulement les passions; c'est, comme vous venez d'en convenir, la paresse de penser, la crainte de réfléchir trop sérieusement : et de là le défaut de principes, une croyance

mal assurée, et même, tout en se disant chrétien, une sorte d'incrédulité. S'il y a tant d'hommes faibles et vicieux au sein du christianisme, je vous l'ai déjà dit, il faut s'en prendre au défaut de persuasion. Il n'y a rien dont une foi vive ne nous rendît capables; et il me paraîtrait aussi difficile à celui qui est vivement pénétré de la divinité de la religion chrétienne, et de toutes les vérités qu'elle nous enseigne, de prendre le parti du vice et de s'y tenir qu'il vous le paraît d'embrasser constamment, dans un certain monde, la pratique de la vertu. — J'ai prié avec plus de ferveur, depuis notre premier entretien, et je n'en suis pas mieux disposé. — Il ne faut pas vous lasser; les dons les plus précieux ne s'accordent qu'à la persévérance. La vérité mérite bien aussi que vous ne vous borniez pas à l'appeler par vos vœux et par vos prières, mais que vous alliez au-devant d'elle, que vous la cherchiez, que vous fassiez des efforts pour la trouver. Voudriez - vous lire l'extrait que j'ai fait pour vous des lettres que mon père m'a écrites dans le temps où je m'étais égaré? J'étais, avant qu'il m'éclairât, plus incrédule que vous ne l'êtes. Il n'est question, après tout, que d'affermir en vous la foi qui est trop vague et trop incertaine. Pour moi, j'avais eu le malheur de la perdre sans qu'il me restât aucun désir de la recouvrer. — Eh! Valmont, pourquoi avez-vous tant tardé? — Parce que vous ne me paraissiez pas assez préparé. Vous n'aviez nulle idée de changement;

vous aimiez les ténèbres où vous étiez plongé, le moindre travail, la moindre étude en genre de religion vous effrayait. Ce n'est pas, après tout, qu'elle demande de grandes discussions et des recherches bien épineuses. Elle a des preuves qui sont à la portée de tous, et il ne faut qu'un cœur droit pour s'y rendre. — Pourquoi donc y a-t-il aujourd'hui tant d'incrédules? — Pourquoi? parce que des hommes vains et emportés par l'amour de la singularité ont voulu se frayer une route nouvelle, et qu'on s'est fait un faux honneur de les suivre (3). « Comment pouvez-vous croire, disait « le sauveur des hommes, à quelques faux sages de « son temps, vous qui vous empressez à recevoir « de la gloire les uns des autres, et qui ne cher- « chez pas la gloire qui vient de Dieu seul *? » Un autre germe d'incrédulité, c'est la corruption des mœurs. Plus elles s'altèrent, plus il est naturel que le nombre des mécréants augmente. L'Evangile, en nous éclairant, nous juge et nous condamne : et l'on veut pouvoir faire le mal sans crainte et sans remords! C'est encore ce que le sauveur faisait observer aux Juifs incrédules : « La lumière « est venue dans le monde, leur disait-il, et les « hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lu- « mière, parce que leurs œuvres étaient mauvai-

---

* *Quomodò vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ à solo Deo est non quæritis?*

(Joan. V, 44.)

« ses * » Ainsi l'incrédulité devient cause et effet presqu'en même temps, et sous différents rapports. Elle est une des sources les plus ordinaires des mauvaises mœurs; et les mauvaises mœurs la répandent et la reproduisent à leur tour. Ainsi encore, d'après l'expérience la plus constante et la doctrine de Jésus-Christ, il y a deux causes principales de l'irréligion et de l'impiété, les vices de l'esprit, tels que la présomption, la vanité; et les vices du cœur. — Je conviens sans peine de tout ce que vous venez de me dire; et je vous avouerai entre nous que, si je ne me suis pas formé un plan fixe d'incrédulité, ce n'est pas que je n'aie été tenté de le faire, précisément par les raisons que vous venez d'alléguer. Mais je ne sais quel respect pour la foi de mes pères m'a toujours retenu. Tant de grands hommes l'ont chérie, l'ont révérée dans la sincérité de leur cœur, l'ont analysée, l'ont défendue avec toute l'autorité et toute la supériorité des vrais talents et des plus pures lumières; tant d'autres l'ont professée avec tout l'éclat des plus hautes vertus; elle a produit autour de moi tant d'hommes vraiment estimables, et les seuls peut-être dont le commerce m'ait paru vraiment sûr, que, malgré la mode et le ton du jour peu propre d'ailleurs à imposer, par le caractère de ceux qui le donnent et la frivolité de ceux qui le reçoivent,

---

* *Lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quàm lucem : erant enim eorum mala opera.* (Ibid. III, 19.)

malgré mes passions, j'eusse rougi à mes propres yeux de la sotte vanité et de la petite gloire de passer pour incrédule. — C'est une vanité qui, comme toutes les autres, a fait bien des dupes; et je connais une foule de gens qui auraient pu prétendre à l'estime publique, et qui n'ont gagné à cette vanité-là que du ridicule et du mépris : aussi ai-je cru m'apercevoir qu'elle commençait à passer de mode. Quoi qu'il en soit, mon ami, formons-nous une façon de penser indépendante des opinions et des préjugés; car il en est de plus d'une espèce; et tant de gens qui prétendent les combattre sont souvent ceux qui se soumettent le plus aveuglément à leur empire. — Pour achever de me prémunir contre les autres et contre moi-même, donnez-moi donc, cher Valmont, dit le chevalier en finissant cet entretien, l'extrait dont vous m'avez parlé. Mon mari fut le chercher à l'instant, et le lui remit entre les mains.

Voilà, mon père, où en est Lausane : dès qu'il aura retiré de cette lecture les fruits que nous nous en promettons, je n'aurai rien de plus pressé que de vous en faire part.

NOTES.

PAGE 112.

(1) *Je n'aperçois en vous qu'une manière d'agir toujours uniforme, qu'un système suivi, de raison, de conduite et de vertu... qu'un plan de religion, etc.* C'est cette uniformité de

plan et de conduite qui distinguaient particulièrement le comte du Muy, que nous aurons lieu par la suite de citer plus d'une fois dans ces notes. Aussi avait-il droit de dire, en terminant une de ses lettres au comte de Maillebois : « Personne au monde « n'influe sur ma conduite ; Dieu et le roi, voilà la règle de mes devoirs. (*Manuscrit de famille* sur L. C. du Muy, par L. M. de ***.)

« Un des travers qui s'étaient introduits à la cour, sur la fin du règne de Louis XIV, était de soumettre la religion à ce que l'on appelait très-improprement les devoirs de son état. Le chevalier du Muy l'évita. Dès qu'il devait adopter un principe, aucune considération n'était capable de l'en écarter. Il lui suffisait que l'église n'approuvât pas les spectacles pour qu'il crût devoir s'en abstenir, et il osait toujours paraître ce qu'il était. Feu M. le dauphin lui permit de ne pas l'y suivre. Quand le roi de Danemarck passa à Lille, où il commandait, il conduisit sa majesté à la comédie, la plaça dans sa loge, et vint la reprendre à la fin de la pièce. »

« Le duc de Glocester, voyageant en Flandre, passa par cette même ville. Il dîna un vendredi chez le comte du Muy, et parut étonné de ne voir que du maigre sur sa table. Le comte s'en aperçut et lui dit : « Notre religion nous ordonne de faire maigre aujourd'hui ; si je commettais quelquefois la faute de faire servir du gras les jours où il nous est interdit, je m'en abstiendrais dans celui-ci par respect pour votre altesse, et pour lui faire voir que les Français savent aussi obéir à leurs lois.

« Toute sa conduite était aussi exempte de faiblesse que d'ostentation. Passant sa vie à la cour, sa religion lui défendait de se montrer chez les maîtresses, et le même motif lui ordonnait de garder un silence absolu sur leur conduite. « Il n'y a, disait l'une d'entre elles, que le chevalier du Muy, à la cour, qui ne fasse aucun cas de moi ; jamais il n'en parle, et il ne me voit jamais. »

« C'est ici le lieu de publier la justice que lui a rendue M. de Malesherbes : « Je craignais, dit ce ministre en traitant une affaire avec lui, de heurter les préjugés que je lui supposais. J'avais tort ; car je ne lui ai jamais trouvé que des principes. »

« Sa vertu fut bien complète, puisqu'il n'y eut personne qui ne se sentît forcé de lui rendre hommage, et que le maréchal de Saxe, sachant que M. le dauphin désirait avoir le chevalier du Muy pour son menin, et demandant cette place pour un autre auquel il ne manquait aucun titre, retira sa demande, et dit : « Je ne veux point faire le tort à M. le dauphin de le priver de la société d'un homme aussi vertueux, et qui peut devenir aussi utile à la France. » (*Manuscrit de famille.*)

PAGE 116.

(2) *Le bonheur mérite bien qu'on ne s'effraie pas de ce qu'il doit en coûter pour l'obtenir.* Oui, sans doute, et pour cette vie comme pour l'autre, qu'est-ce qui devrait servir le plus efficacement à rappeler l'homme à la religion que le désir même d'être heureux? Il porte en lui un esprit inquiet, un cœur que tout agite; il ne peut se reposer que dans la vérité; et il soupire après un contentement solide. D'une part, des raisonnements et des systèmes rendent son esprit toujours plus flottant et plus incertain; de l'autre, des biens bornés et passagers l'attirent et trompent son espoir. Des maux réels empoisonnent ses joies, et le laissent sans un contre-poids suffisant, s'il n'éprouve pas les consolations intérieures propres à adoucir son tourment. La religion, et la vraie religion toute seule est le terme où ces réflexions doivent le conduire. Par la voie d'une autorité légitime, elle lui fait trouver le repos de l'esprit dans les lumières qu'elle lui présente : par l'amour du souverain bien et par la soumission qu'elle lui inspire aux volontés du Très-Haut, elle lui offre les plus douces consolations, et lui fait goûter les vrais plaisirs du cœur. Ainsi elle s'accommode à tous ses besoins. Elle le rend heureux en quelque sorte par les privations et par les jouissances, par ce qu'elle lui ôte, par ce qu'elle lui donne, et par ce qu'elle lui promet. En toutes circonstances, avec le secours de la religion, on regrette moins ce que l'on perd, et l'on jouit mieux de ce qu'on possède.

PAGE 122.

(3) *Parce que des hommes vains ont voulu se frayer une route nouvelle, et qu'on s'est fait un faux honneur de les suivre.*

C'est en effet par la vanité, par la fureur du bel-esprit, par l'envie de se distinguer, que presque tout le mal a commencé. *L'espèce d'êtres la plus ridicule*, les petits-maîtres, les petites-maîtresses, tous les gens d'un certain ton, ont été disposés à croire qu'on cessait d'avoir de l'esprit et d'être aimable dès qu'on était chrétien : de nouveaux philosophes ont fait naître ou accrédité ce préjugé. De là, dans un monde frivole, la fausse honte de paraître croire à l'Évangile, et plus encore celle de paraître en observer les préceptes; de là la contagion, l'épidémie de l'irréligion. Cependant, à en juger par le fait même, qu'y a-t-on gagné? et depuis quand l'esprit, le goût, si étroitement liés avec les mœurs, se sont-ils plus affaiblis, dépravés, dégradés, que depuis le succès des nouvelles opinions? Voyez dans l'empire des lettres les ravages qu'elles y ont faits. Que nous y offre-t-on la plupart du temps, que de la poésie sans chaleur et sans images, des drames sans intérêt, des critiques sans discernement, des ouvrages d'agrément sans délicatesse, et sans autres charmes que ceux que leur prêtent l'incrédulité, le libertinage et les passions? Maintenant plus de cette véritable éloquence qui part du cœur, si ce n'est dans quelques-uns de nos orateurs vraiment chrétiens; plus de cette solidité, de cette force victorieuse de raisonnement qui faisait le principal mérite des bons ouvrages du dernier siècle; plus de cette vraie gaieté qui faisait celui de tant de productions agréables. Parmi les gens de lettres, des querelles indécentes, des personnalités, des injures, un langage inconnu jusqu'ici dans un monde tant soit peu honnête, et qui ne semblait réservé qu'à une classe de peuple que nous n'oserions nommer; dans la société, dans les entretiens, dans les livres, de froids bons mots, des sarcasmes, des méchancetés, des phrases, le jargon des modes ou de l'impiété, un cercle de petites choses, des petits riens : est-ce donc là ce qui fait le véritable esprit, et ce qui peut nous rendre aimables? Tels sont cependant en tout ou en partie les fruits de l'irréligion. Elle a gâté en même temps l'esprit et le cœur; elle a tout altéré, les idées, le goût, les sentiments et les mœurs. Ah! que la religion bien entendue ouvre au contraire un vaste champ à tout ce qui est beau, grand, vrai, aimable et touchant! Dans

ce genre tout est de son ressort. Et qu'y a-t-il au fond de plus propre qu'elle à faire valoir en bien le cœur, l'esprit et le génie?

J'avoue que dans le commerce ordinaire de la vie, le vrai chrétien, tel que je le conçois, tel qu'il est selon le véritable esprit de l'Évangile, ne brillera pas par toutes ces petites qualités déliées, futiles, mensongères, qui naissent, pour la plupart, de la trop grande facilité à s'abandonner aux écarts de son imagination, ou qui supposent un certain goût pour les vices qu'on se pardonne si aisément dans le monde : il ne tiendra pas de ces propos qui, à la faveur d'une gaze légère, sauvent, à ce que l'on prétend, les bienséances, mais qui alarment la pudeur; il ne se permettra pas de ces railleries dont une âme un peu délicate est blessée, et dont l'amour-propre s'offense; il ne déchirera pas des réputations pour le seul plaisir d'amuser les autres ou de s'amuser lui-même; il ne calomniera pas la religion, les mœurs; il ne s'efforcera pas de donner à ce qu'il y a de plus respectable l'empreinte du ridicule, pour paraître agréable et plaisant. Mais, à cela près, il aura de grandes ressources pour captiver l'estime et la bienveillance : il aura l'esprit qu'il faut avoir, et le bon sens, qui vaut encore mieux que l'esprit, il fera briller celui des autres sans aucun retour sur lui-même; s'il a des talents, il aura en même temps le goût du vrai, qui sert à en régler l'usage; il n'affectera point dans les cercles un air de supériorité, un ton despotique et tranchant; son amour-propre, ne rivalisant avec personne, mettra tout le monde à son aise, et laissera à chacun ses prétentions; il sera modeste, plein de franchise et de grandeur, rempli de sagesse et de raison; il sera affable, ouvert, officieux, prévenant, par l'effet même de la charité qui l'anime. N'en est-ce pas assez pour être aimable, et pour faire aimer et respecter la vertu? Il y a toutefois un monde auquel ce genre de mérite ne plaira pas, parce qu'il n'est point fait pour apprécier le vrai mérite.

LETTRE XV.

La même.

Deux semaines se sont écoulées avant qu'il ait été question entre le chevalier et nous de ce qui avait fait la matière des derniers entretiens. Dans cet intervalle il me paraissait moins ouvert et moins gai qu'il ne l'est ordinairement : il avait même un air sombre qui lui est étranger. Nous n'osions nous en expliquer avec lui, et nous attendions qu'il nous prévînt. Vous ne me demandez pas, nous dit-il un jour, ce qu'ont produit sur moi les lettres de M. le marquis. Ce n'est pas, lui répondit mon mari, que nous ne nous intéressions vivement à l'effet qu'elles ont pu opérer; mais nous craignons que, jeune encore, et trop peu aguerri contre vos passions, vous ne trouviez toujours trop pénible le joug que la religion leur impose, quoiqu'il ne soit au fond que le joug de la raison, et, comme je vous l'ai fait observer, qu'un assujettissement qui conduit au bonheur.

Vous aviez moins à craindre à cet égard, dit Lausane, que lorsque j'ai commencé à vous connaître. J'éprouve maintenant un penchant plus raisonnable et plus doux que tous ceux dont j'ai ressenti la violence, et qui ont causé tant de fois mes fautes et mes malheurs. Aussi pur que l'objet

qui l'a fait naître, il suffirait, ce me semble, pour me défendre de toute autre passion. J'avouerai cependant que les obligations étroites que la religion nous prescrit, et l'espèce de contrainte où elle nous retient, ont pendant quelques jours suspendu mes résolutions. Je sentais la force victorieuse des preuves qui confirment la divinité du christianisme; et, malgré cela, j'aurais voulu pouvoir douter encore, tant j'étais combattu par l'amour de l'indépendance, et par la crainte de me trouver engagé beaucoup plus que je ne l'aurais voulu! Ce combat a duré assez long-temps, et a été la source de l'espèce de tristesse et d'ennui que vous avez dû remarquer en moi. J'avançais néanmoins dans une lecture qui m'intéressait en m'éclairant, et la conviction augmentait avec les lumières. Elles amenaient par degrés le désir du changement. Je reconnaissais par ma propre expérience combien était vrai ce que vous m'aviez dit, qu'il est comme impossible que nous ayons une ferme croyance de ce que la religion nous enseigne, et que nous conservions une disposition constante à la démentir par nos œuvres. Plus j'étudiais les caractères de la religion chrétienne, tels que M. votre père les expose, plus j'envisageais cet accord de toutes ses parties, cet ensemble si parfait, sur lequel il insiste avec tant de raison; plus j'étais forcé de m'écrier : Non, il n'y a que Dieu seul qui ait pu imprimer au christianisme ces signes de vérité, que jamais le men-

songe n'eût pu contrefaire, et qu'en effet on ne rencontre point dans toutes les religions inventées par les hommes. Quel amas de preuves dont chacune en particulier, considérée avec attention, aurait déjà un très-grand poids! que doit donc produire leur assemblage sur un esprit raisonnable? Ah! Dieu ne m'en devait pas tant pour me convaincre; et ne m'eût-il offert que la moindre partie de ces témoignages frappants par lesquels il a daigné se manifester lui-même, je ne devrais pas mettre de bornes à ma soumission et à ma reconnaissance. Je ne suis pas étonné, me suis-je dit enfin, des sacrifices que j'ai vu faire à Valmont. Risquer son crédit, ses biens, ses dignités, sa vie, son honneur, s'il le faut; les immoler quand Dieu l'exige, c'est beaucoup pour notre faiblesse; ce n'est point trop pour celui qui a les lumières et les secours que donne la religion.

Ah! cher Lausane, s'écria Valmont, en se jetant au cou du chevalier, cher Lausane, vous voilà vraiment chrétien.

Oui, mon ami, je le suis, grâce à votre exemple, à vos soins, et je conviendrai sans peine que je ne l'étais que de nom. Mais maintenant que je connais mieux les fondements de ma religion, et qu'elle m'est devenue plus chère, je ne puis soutenir de sang-froid les attaques qu'on lui livre avec tant d'indécence et d'acharnement. Hélas! par une bizarrerie étrange, je m'amusais autrefois des traits qu'on lançait contre elle; j'y joignais même

de fades plaisanteries, des railleries sacriléges, et cependant je voulais paraître tenir encore au fond du christianisme, et je désirais qu'on ne me crût pas un impie. Aujourd'hui je dois à la vérité une bien autre conduite; je dois la venger des insultes qu'on lui fait, et réparer, autant qu'il est en moi, celles que je lui ai faites moi-même par mon inconséquence. Dites-moi donc, cher Valmont, comment vous pensez qu'un homme du monde peut s'y prendre pour remplir à cet égard toute justice? J'approuve votre zèle, répondit Valmont; il est l'effet et la marque d'un véritable changement. On ne peut ni respecter, ni chérir au fond du cœur son Dieu, sa foi, sans souhaiter que les autres les respectent également. Mais, mon ami, si le vrai zèle doit être ardent et courageux, il doit encore être éclairé et circonspect. Loin de nous, sans doute, l'esprit de faiblesse et cette tolérance pusillanime dont l'incrédule tire avantage pour insulter impunément aux vérités les plus saintes, et ne tolérer, à bien dire, que le vice et l'impiété; loin de nous ce silence perfide qui trahit la cause de la religion; en craignant de la défendre : mais loin de nous aussi cet esprit de dispute et d'aigreur qui irrite au lieu de ramener. La controverse proprement dite sied mal à un homme du monde, surtout s'il n'est pas suffisamment instruit; et ne fait souvent, au milieu d'un cercle d'hommes légers et frivoles, qu'augmenter les doutes dans des esprits faibles, toujours plus portés, par l'instinct

même des passions, à saisir des difficultés apparentes que des réponses solides, et à adopter des plaisanteries que des raisons. Je ne voudrais donc, dans bien des cas, qu'imposer d'un seul mot à l'audace de ces hommes pervers qui ne font briller leur esprit aux dépens de la religion que par un effet de la corruption de leur cœur *. La plus simple réflexion sur leur intolérance trop réelle, et sur l'indécence de leurs propos, suffirait souvent pour les déconcerter sans danger. Mais si, avec un certain fonds de lumières, je m'apercevais que j'eusse affaire à des esprits moins présomptueux, et qui conservassent une sorte de droiture dans leurs égarements, je croirais devoir m'y prendre d'une autre manière.

Ou je parlerais à des hommes qui sont à peu près, cher Lausane, ce que vous étiez il n'y a pas long-temps, des esprits indécis, moitié irréligieux, moitié chrétiens, qui sont tour à tour l'un et l'autre; qui ne sont ni l'un ni l'autre, pour parler plus exactement : ou j'aurais en tête de véritables incrédules pour qui l'incrédulité serait un parti pris et déterminé.

A l'égard des premiers, que je suppose de caractère à daigner m'entendre, je ne voudrais ré-

* « Il me semble, de cette implication et entrelassure de lan« gage par où ils nous pressent, qu'il en va comme des joueurs « de passe-passe. Leur souplesse combat et force nos sens, mais « elle n'ébranle aucunement notre créance. Hors ce batelage, ils « ne font rien qui ne soit bas et vil. » (MONTAIGNE.)

pondre à leurs froides ironies, à leurs fausses allusions, à toutes leurs petites difficultés, que par quelques preuves de fait ou de sentiment, sans m'attacher encore à leur développer tous les grands caractères de la religion révélée, ce qui nous mènerait trop loin.

Croyez-vous, leur dirais-je, qu'il y ait, à tout prendre, une morale plus belle, plus pure, plus vraie que celle de l'Evangile? Comparez-la, si vous le voulez, avec celle des Marc-Aurèle, des Epictète, des Sénèque, et voyez laquelle est la plus claire, la plus simple, la moins équivoque, la plus à la portée de tous, la plus sublime cependant, et la mieux liée dans toutes ses parties. Voyez quelle est celle qui parle le plus au cœur, qui lui offre des consolations plus réelles (1), qui s'assortit le mieux aux besoins de tous les hommes, dans tous les états et dans toutes les conditions; celle qui renferme le plus de sagesse sans affectation de philosophie, sans faste, sans enflure; celle qui nous tient le plus sûrement dans la dépendance de l'Être suprême, et, si je puis parler ainsi, le plus immédiatement sous la main de Dieu même, en excluant tous les grands mots de nature, de *nécessité*, de *fatalité*; celle qui fait porter le courage et la fermeté qu'elle inspire sur des motifs plus persuasifs, moins recherchés et plus solides; celle qui donne plus de force pour se vaincre et plus de défiance de soi-même, plus de grandeur et plus d'humilité; qui présente une fin plus noble (2), et des moyens

plus efficaces pour y parvenir. Comparez et choisissez.

Oh! si vous parliez à un homme de bonne foi, dit le chevalier, la réponse ne serait pas équivoque, et le choix ne serait pas difficile à faire. J'ai lu avec attention, mais sans enthousiasme, les sages que vous venez de citer ; et j'avoue que, si quelquefois ils parlaient à ma raison, ils n'ont presque jamais rien dit à mon cœur; qu'ils ne me donnaient point ces lumières précises qui, en éclairant l'entendement, agissent puissamment sur la volonté; que, si j'y trouvais çà et là de grandes idées, elles ne me paraissaient pas approcher de la noblesse, de la simplicité, de la justesse et de la beauté de celles de l'Evangile, ni de la pureté de sa morale.

Mais, leur dirais-je encore, reprit Valmont, comment arrive-t-il que cette morale si simple et si sublime soit le caractère propre de l'Evangile? Qui l'a dictée à Jésus-christ et à ses disciples? Comment forme-t-elle l'esprit du christianisme? et est-il possible de n'y pas reconnaître le sceau de la divinité?

Si je veux d'autres preuves de sentiment, je n'ai qu'à opposer l'incrédule avant sa conversion à l'incrédule converti au christianisme : car c'est ici qu'éclatent davantage les heureux fruits de la religion. Combien le même homme est différent de lui-même! Quel fonds de sagesse dans ses principes! quelle droiture dans ses vues! quel carac-

tère de vérité et de franchise dans son langage et dans toute sa conduite! quelle pureté dans ses mœurs! quelle modestie, quelle douceur, quelle honnêteté dans ses procédés! quelle charité tendre et compatissante! quel assemblage de toutes les vertus opposé au caractère de fierté, d'indépendance, de bizarrerie, d'intrigue, d'amour de la licence et des plaisirs, qu'il eut presque toujours avant son changement! Qu'on me montre, a dit quelqu'un, un incrédule qui, pour être vicieux plus à son aise, se soit fait chrétien; et un chrétien, qui, pour être plus solidement vertueux, se soit fait incrédule.

Quant à moi, cher Lausane, je suis si persuadé qu'un des principaux caractères de vérité en matière de religion est qu'elle soit propre à perfectionner en nous l'homme moral, que, si je connaissais un plan de religion et de philosophie, plus capable que la religion chrétienne de me conduire à la vertu, de m'en inspirer la pratique, de m'aider constamment à la suivre, je ne balancerais pas un seul moment à l'embrasser.

Si, de ce que je viens de dire, je voulais passer à un autre genre de preuves, et pousser un peu plus loin cet homme du monde tel que je l'ai supposé, je prendrais un petit nombre de faits parmi ceux que nous offre l'histoire de la religion, de ces faits avérés qu'avec un peu de bonne foi il ne pourrait pas se permettre de contredire; et, pour lui rendre cette preuve plus sensible, supposons

lui dirais-je qu'à quelque distance de nous il y ait une nation qui, posant en principes dans ses annales la dégradation de l'homme, le besoin d'une lumière plus vive et plus sûre que celle qui est commune aux autres peuples, la nécessité d'un médiateur, ait vu se succéder d'âge en âge au milieu d'elle des espèces d'hommes rares et singuliers qui lui aient annoncé pour la suite des siècles d'une manière frappante, et au nom de la Divinité, une révolution toute semblable à celle qui a donné Jésus-Christ à la terre, avec tous les caractères que lui ont assignés les prophètes : supposons que, les uns après les autres, ces mêmes hommes se soient accordés à confirmer cette attente, qu'ils l'aient développée successivement, qu'ils aient détaillé de jour en jour d'une manière plus précise le temps auquel cet événement devait s'accomplir, la manière dont il devait s'opérer; que cette prédiction se vérifie dans toutes ses parties; que dans les circonstances qu'ils ont décrites, il paraisse un législateur tel qu'ils l'ont promis; que cet envoyé signale sa venue et atteste sa mission par des lumières, par des bienfaits, par des merveilles en tout genre; qu'il parle, qu'il agisse, qu'il vive, et qu'il meure comme on l'avait annoncé : ne sera-t-on pas fondé à regarder sa mission comme divine, et le langage des prophètes qui ont prédit sa venue comme le langage de la divinité?

Supposons en second lieu que parmi cette

nation il se rencontre douze hommes de la lie du peuple, bateliers ou pêcheurs, comme on voudra les appeler, qui, devenus les disciples de cet envoyé, crucifié au milieu d'eux, entreprennent sans secours, sans autorité, sans crédit, sans science (3), sans richesses et sans armes, de renouveler la face de la terre; qu'ils changent en effet le culte et les mœurs d'une partie de leurs compatriotes, en dépit de l'aveuglement que le reste de la nation oppose aux prédictions qu'elle a entre les mains, et qui se vérifient sous ses yeux; qu'ils se répandent en même temps parmi les nations les plus savantes et les plus policées, telles qu'étaient dans le siècle d'Auguste les Grecs et les Romains; que, les voyant idolâtres tout à la fois de leurs dieux et de leurs passions, ils leur prêchent cet homme-dieu crucifié, et osent bien se promettre de leur faire recevoir ses dogmes et sa morale; que, malgré l'opposition des pontifes, des sages, des princes, des magistrats, malgré la diversité des langues et des opinions, malgré tous les obstacles et tous les intérêts contraires, de tels hommes triomphent de leur résistance et de celle du monde entier : n'aura-t-on pas raison de regarder ce prodige étonnant comme l'ouvrage de Dieu même?

Supposons enfin que, dans les commencements de leur prédication, il se trouve quelques philosophes semblables aux nôtres, qui, témoins de leurs premiers efforts, raisonnant sur leur entre-

prise selon toutes les lois de la sagesse humaine, en plaisantent et en regardent le succès comme la plus absurde chimère; mais qu'au bout de dix-sept cents ans ces mêmes sages puissent reparaître sur la terre, et qu'ils voient un nouveau monde formé sur le plan que traçaient de leur temps ces hommes rustiques et grossiers; tous leurs enseignements adoptés de génération en génération par les génies les plus profonds, par les esprits les plus éclairés; leur messie reconnu pour le fils et l'envoyé de Dieu; le peuple qui l'a rejeté devenu un monument éternel des vengeances du Très-Haut, et au milieu de tous les peuples portant écrit sur son front l'arrêt de sa réprobation; la religion du Christ reçue dans les contrées les plus éloignées; son église toujours subsistante au milieu des contradictions de presque tous les siècles; toutes les opinions des hommes, toutes les sectes philosophiques, toutes les nouveautés et les erreurs qui auront lutté contre sa croyance, se dissipant tôt ou tard à sa lumière; tous les empires se succédant les uns aux autres, se mêlant, se confondant autour d'elle, tandis qu'elle demeure stable parmi tous ces changements : pourraient-ils ne pas reconnaître à ces traits l'empreinte de la divinité?

Ah! ils l'y reconnaîtraient sans doute, s'écria le chevalier, et je conçois qu'en parlant ainsi à des hommes vrais, à des esprits raisonnables, vous n'auriez pas même besoin, pour les convaincre,

de soutenir ces réflexions si naturelles et si simples de la démonstration complète qu'offrent tous les caractères et tout l'ensemble de la religion (4). Mais comment se comporter vis-à-vis de cette autre classe d'incrédules à l'égard desquels il ne s'agit plus seulement de raffermir une foi chancelante, de dissiper des doutes qu'élèvent les passions, de répondre à des sophismes dont on est le premier à sentir le faible, et peut-être même à rougir en secret? Comment forcer au silence ces prétendus esprits forts, déterminés à ne rien admettre en genre de révélation, et qui font profession ouverte d'incrédulité?

Il est bien rare en effet, repartit Valmont, que cette espèce d'hommes conserve un certain fonds de droiture qui puisse donner lieu à un entretien paisible et à de sages réflexions; mais, puisque j'en ai supposé de ce caractère, et qu'il a été en quelque sorte le mien, au lieu de trancher net, comme je le ferais vis-à-vis du grand nombre, je voudrais essayer de tourner contre eux les armes dont ils se servent contre nous. Ils donnent aisément prise au ridicule, quand on sait le saisir (5); et c'est surtout par le ridicule qu'on réussit à les déconcerter. Ils plaisantent sur nos miracles, sur nos mystères : sans m'arrêter à leur faire voir que les miracles ne font qu'une partie de nos preuves, que celle-ci même subsiste dans son entier, et qu'ils ne sont point encore parvenus par de solides objections à en affaiblir l'autorité, je leur opposerais,

si ce sont des matérialistes, l'admirable prodige et le mystère, non-seulement incompréhensible, mais absurde, d'une génération d'êtres à l'infini, sans cause proprement dite; leur débrouillement des éléments de la matière fait par nécessité ou par hasard; leurs corps organisés d'où se forment l'intelligence, les notions abstraites, les idées métaphysiques et morales, la conscience, la vertu, etc. Je plaisanterais à mon tour sur cette nouvelle philosophie tout aussi occulte, tout aussi profondément obscure que ce qu'on a jamais pu inventer dans ce genre, et sur tous ces systèmes par lesquels ils veulent rendre raison de la formation des êtres les mieux ordonnés sans l'intervention d'une première cause intelligente et sage. Je rirais de cette superbe structure du monde entier, que dis-je? de celle d'un oiseau, d'une mouche, formée nécessairement ou par une heureuse rencontre d'atomes, de molécules organiques; tandis que la plus misérable chaumière, le plus petit instrument, le plus léger colifichet, supposent de l'invention, du dessein, et un ouvrier qui les a faits.

Mais, parce qu'il est peu d'incrédules qui affichent le matérialisme (6), et qu'une sorte de déisme, de théisme, de naturalisme, de pyrrhonisme, leur offre plus de ressources, je leur demanderais, pour combattre avec eux à armes égales, que, puisqu'ils sont instruits de tous les points de ma croyance, ils daignassent au moins

me faire part de la leur. Je ne serai pas alors réduit à me défendre; j'aurai, comme eux, l'avantage d'attaquer à mon tour. Je suivrai la marche indiquée dans une des lettres que je vous ai fait lire : je les opposerai à eux-mêmes, et je leur montrerai bientôt qu'ils ont peine à trouver où poser le pied, qu'ils ne savent au fond à quoi s'en tenir; que, s'ils ont quelques lumières, c'est surtout de la révélation qu'ils les empruntent, sans y joindre à bien des égards la même certitude, sans en tirer pour la conduite de la vie les mêmes motifs ni les mêmes conséquences, et sans y porter la même justesse ni le même accord qu'elle nous présente. Je les opposerai les uns aux autres, et je leur ferai voir sur combien d'articles ils diffèrent entre eux, sans avoir, comme nous, une autorité qui puisse les réunir; je leur remettrai sous les yeux leurs variations, leurs contradictions d'ouvrage à ouvrage, de philosophe à philosophe, de système à système; et, s'il est permis de plaisanter sur des objets aussi sérieux que celui des mœurs et de la religion, je doute qu'en finissant, les rieurs soient pour eux (7).

Que je vous sais gré, cher Valmont, reprit le chevalier, du plan d'attaque que vous venez de me tracer! Avec toute l'indifférence que j'ai eue jusqu'ici pour la vérité, je suis très-éloigné d'avoir les connaissances nécessaires pour le faire valoir; mais je ne désespère pas de les acquérir. Je n'ai plus qu'une seule question à vous faire Lors

même que notre croyance est le mieux affermie, et que l'on a senti le plus vivement toute la force des preuves de la religion, il n'est pas impossible que les saillies trop ordinaires d'une imagination ardente, que le transport d'une passion soudaine, que peut-être même des contradictions apparentes, des difficultés imprévues, qui s'offrent tout à coup à notre esprit, n'y jettent, par intervalles, quelque doute effrayant, et ne deviennent pour nous la source d'un nouveau danger. Quel parti prendre alors pour s'en garantir?

On n'aurait jamais fait, dit Valmont, si l'on voulait répondre à toutes les difficultés ; et, comme il n'est point de vérité si solidement établie qui ne soit susceptible d'objections, je crois qu'une fois parvenu à la certitude, le plus court est de les mépriser *. Je me suis trouvé dans cette situation d'esprit dont vous parlez, surtout dans les commencements de ma conversion. Je priais alors, et le calme renaissait dans mon âme. Dans un autre moment, je proposais à quelqu'un de mieux instruit ce qui m'avait inquiété ; et le plus souvent je m'apercevais que je m'étais fait un monstre de ce qui, avec plus de lumières, n'eût pas mérité de faire sur moi la plus légère impression. Je me suis dit, après plusieurs épreuves de

* « Il est nécessaire, a très-bien dit Voltaire, pour qu'une « religion soit vraie, qu'elle soit révélée, et point du tout qu'elle « rende raison des contrariétés prétendues. »

cette nature, que, sur quelque objet que ce soit et dans quelque genre que ce puisse être, nos lumières étant trop bornées pour répondre à tout, il devait suffire que le fond des preuves fût incontestable, que leur enchaînement fût sans réplique, pour ne pas devoir m'inquiéter de toutes ces obscurités, dont le véritable fruit, ce me semble, est d'humilier notre entendement et de perpétuer le mérite de notre foi. Il est impossible, après tout, me disais-je encore, que dans la religion, au milieu de cet amas de preuves qu'elle renferme, de cette correspondance admirable de toutes ses parties entre elles, il n'y ait pas quelque solution à l'argument qui m'effraie quoique pour le moment je ne l'aperçoive pas. A force de raisonnements, chevalier, on bannirait la raison même; et c'est ainsi que de prétendus sages sont parvenus à douter de l'existence de tout ce qui les environnait, et en cela du moins sont devenus vraiment fous.

C'en est assez, cher Valmont, dit Lausane en prenant la main de mon mari, et en la pressant de ses lèvres, il ne me reste plus qu'à mettre à profit les lumières que vous venez de me donner; et je me promets bien d'en faire usage pour réparer jusque dans mes entretiens les infidélités sans nombre dont je me suis rendu coupable. Puissé-je surtout les réparer par ma conduite! O mon ami! je ne me suis sauvé jusqu'ici des cris importuns de de ma conscience que par la légèreté de mon esprit

et par ma frivolité. Plus éclairé que je ne l'étais, je ne vois à un homme conséquent, qui veut se livrer à ses passions sans être à chaque instant tourmenté par ses remords, d'autre parti à prendre que celui de contredire, s'il le peut, toute vérité, et d'abjurer tous principes. Quant à moi, je sens trop le prix de ceux que vous m'avez fait adopter pour y renoncer jamais, et pour n'en pas faire désormais la règle de mes mœurs.

Depuis ce dernier entretien le chevalier a tenu parole : et combien il a gagné à son changement! Il n'a plus cette sensibilité extrême qui nuisait si fort à l'égalité de son caractère. En reprenant sa gaieté naturelle, il a appris à la tempérer par une sage réserve. Son imagination paraît moins brillante peut-être, parce qu'il ne lui permet plus les mêmes écarts; mais elle est douce, riante, et n'a rien perdu de ses charmes les plus vrais. Son esprit a acquis par la religion une maturité que je n'attendais pour lui que de l'expérience et des années. Il pense aujourd'hui avec autant de justesse qu'il a toujours eu de grâce et de facilité à s'énoncer. Sa vie n'est plus oiseuse et stérile. Son ancien goût pour les sciences exactes s'est ranimé, et lui fournit un plan d'occupations et d'études qui remplace avec avantage les plaisirs bruyants d'un monde frivole et dangereux. Il avoue que c'est surtout la dissipation, l'oubli du travail, l'habitude à ne rien faire, qui l'avaient perdu. Il convient qu'il est plus heureux : mais il ajoute

qu'il manque encore quelque chose à son bonheur. Comme il ne s'explique pas davantage, je parais ne pas l'entendre; et cependant son respect, ses soins, ses attentions pour Julie ne me laissent aucun doute sur ses plus secrètes dispositions.

Je ne sais si Julie s'en aperçoit; mais je lui vois en présence du chevalier un air de réflexion et de contrainte qu'elle n'avait pas. O maman, me disait-elle, il y a quelques jours que le chevalier est changé! — Oui, pour la façon de penser, lui répondis je en souriant et en l'observant. — Mais pour tout, maman, je ne le reconnais plus. — Est-ce que tu le trouves à présent trop grave, trop sérieux, et moins amusant qu'il ne l'était auparavant? — Moi? point du tout; je ne demande pas qu'il m'amuse. Il a été un peu sérieux pendant quelque temps; mais il a maintenant tout l'enjouement qui convient à un homme sage et aimable. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il a pris tout le caractère de mon cher papa? — Tu trouves donc qu'il a changé en bien? — Tout-à-fait en bien. Cela est sensible. C'est mon papa qui a fait tout cela. — Il y aurait peut-être encore quelque chose à désirer. — Oh! je ne sais.... mais s'il restait toujours tel qu'il est à présent.... — Eh bien? — Eh bien, ma petite maman, qu'est-ce que vous lui souhaiteriez de plus? — Des années. Il est un peu jeune. — Pas trop; et puis, quand on pense mûrement et qu'on a de la religion, ce n'est pas

un mal d'être jeune. — Tu crois donc qu'il ne lui manque rien? — Je ne dis pas cela : mais.... — Mais encore? — Je ne vois pas ce qui lui manque; et il est à peu près, ce me semble, tout ce qu'on pouvait désirer qu'il fût.

Je ne poussai pas plus loin cette conversation. Vous pouvez juger, mon père, par le peu qu'elle renferme, que Julie n'est pas fort contraire aux vœux du chevalier. La part que vous m'avez paru prendre à ce qui le concerne ne m'a pas permis d'abréger cette lettre. Vous ne me reprocherez pas au moins de vous avoir épargné les détails. Eh! pourquoi aurais-je craint de vous les faire, lorsqu'ils sont si propres à intéresser votre zèle pour la religion, à flatter votre tendresse pour un fils qui, en profitant de vos lumières, marche avec tant de succès sur vos traces, et à satisfaire à tous égards les plus doux penchants de votre cœur?

Le baron vous donne des nouvelles de toute la petite famille. Il y a long-temps que je me propose de vous entretenir de lui plus au long, et de vous retracer les soins que prend Valmont pour le former ainsi que ses frères. Je ne tarderai pas à m'acquitter envers vous sur tous ces objets. Eh! qu'il m'est doux d'écrire à un père si tendre, et de lui parler de mon mari et de mes enfants!

NOTES.

PAGE 134.

(1) *Voyez* (de la morale de l'Évangile, où de celle des Marc-Aurèle, des Épictète, des Sénèque) *quelle est celle qui parle le plus au cœur, qui lui offre des consolations plus réelles.* Si je n'avais pas craint de trop multiplier les notes, ou de leur donner trop d'étendue, j'aurais analysé dans celle-ci, comme j'avais commencé à le faire, ce que disent Marc-Aurèle, Épictète et Sénèque, pour nous consoler des événements qui nous affligent, et pour nous aider à les supporter. Il m'eût été facile de montrer que presque toutes les ressources qu'ils nous offrent dans les événements qui ne dépendent pas de nous sont prises ou de la nécessité des choses, si peu consolante en elle-même, quoique devenue l'idole des philosophes de nos jours, ou de cette fierté stoïque par laquelle le sage s'enveloppe dans sa propre vertu, et se regarde comme inaccessible aux coups du sort; vertu et fierté de l'âme qui ne fait que concentrer les peines au-dedans, et ne les rend souvent que plus sensibles.

Je ne vois guère que le *Traité de la providence* où Sénèque se rapproche en partie des idées du christianisme; ce qui sans doute a porté quelques savants à vouloir faire à toute force de ce philosophe un chrétien. Quoi qu'il en soit, les sages du paganisme nous laissaient nos maux, nos douleurs et nos pertes sans rien mettre à la place qui pût suffire à nous en dédommager. Et quand ils eussent été en état de le faire, ce n'est point au commun des hommes qu'ils parlaient. Il fallait des siècles, de l'aveu de Sénèque, pour former un sage tel qu'ils l'avaient conçu. *Rarò forsitàn, magnoque ætatum intervallo invenitur.*

Il n'en est pas ainsi de la morale de Jésus-Christ et de ses disciples. Elle parle au cœur de tous les hommes en les rappelant tous aux grandes vues de la religion, et en opposant pour contre-poids à leurs maux l'attente du vrai bonheur, C'est à tous que Jésus.Christ offre ses leçons et ses exemples. C'est pour tous qu'il a dit : *Heureux ceux qui pleurent, car ils seront con-*

solés! — Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume du ciel est à eux! — Ne craignez pas ceux qui ne peuvent perdre que le corps : mais craignez celui qui peut perdre le corps et l'âme tout à la fois. — Le monde se réjouira, et vous pleurerez; mais votre tristesse sera changée en joie.... et cette joie, personne ne pourra vous l'ôter *. C'est pour tous que l'apôtre a écrit : *Nous ne perdons point courage; et, tandis que ce qu'il y a en nous d'extérieur et de terrestre se détruit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour : car nos afflictions passagères, qui sont si légères et qui ne durent qu'un moment, nous produisent un poids immense et éternel de gloire. — Jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi.... Pensez à celui qui a souffert tant de contradictions de la part des pécheurs, afin que vous ne tombiez pas dans l'abattement. — Ne vous lassez point de souffrir. Dieu châtie ceux qu'il aime. Il vous traite en cela comme ses enfants.... Il nous châtie autant qu'il est utile pour nous rendre capables de participer à sa sainteté : or tout châtiment, lorsqu'on le reçoit, semble être un sujet de tristesse, et non de joie; mais ensuite il fait recueillir en paix les fruits de la justice à ceux qui auront été ainsi exercés* **.

Que toutes ces paroles sont consolantes pour le chrétien soumis et fidèle! Ce ne sont point là de grands mots. Ce ne sont point les leçons vagues des anciens sages ou de nos modernes philosophes qui nous diraient volontiers à l'exemple de Marc-Aurèle : *Songe que, comme il serait ridicule de trouver étrange qu'un figuier porte des figues, il ne l'est pas moins de trouver étranges les événements que le monde porte en abondance. C'est comme si un médecin et un pilote trouvaient étranges les accidents de la fièvre et des vents contraires.* Et ailleurs : *C'est folie de chercher en hiver des figues sur un figuier; et tel est celui qui cherche partout son cher enfant, lorsqu'il ne lui a plus été donné de l'avoir... Tout ce qui arrive est aussi ordinaire et aussi commun que les roses le sont au printemps, et les fruits des arbres en été. Telles*

* Mat. V. 5, 10, X. 38. Joan. XVI. 20.

** 2 Cor. IV, 16, 17. Hébr. XII, 2, 3, 5, 6, 7, 10, 11.

sont les maladies, la mort, la calomnie, les conjurations; tel est, en un mot, tout ce qui réjouit ou afflige les sots.... Songe combien en un instant il se passe de mouvements divers dans le corps et dans l'âme de chacun de nous, et tu ne seras plus étonné du concours des événements qui se passent en beaucoup plus grand nombre dans cet être unique, et périssable, et universel, que nous appelons le monde. (*Pensées de* Marc-Aurèle, trad. de Joly, chap. 13. Être content de tout ce qui arrive.)

Quelle différence de ce langage philosophique, qui n'offre aucune espèce de dédommagement à celui de l'Évangile! Ne soyons donc pas surpris de voir la princesse de Bareith, sœur du feu roi de Prusse, écrire le 12 septembre 1757 à Voltaire, dans un temps où toute cette illustre famille paraissait accablée sous le poids de l'infortune : « Je ne me suis jamais piquée « d'être philosophe : j'ai fait mes efforts pour le devenir; le peu de progrès que j'ai fait m'a appris à mépriser les grandeurs et « les richesses; mais je n'ai rien trouvé dans la philosophie qui « puisse guérir les plaies du cœur, que le moyen de s'affranchir « de ses maux en cessant de vivre. » (*Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de* la Henriade.)

La mort est en effet le grand remède qu'offre à nos maux un philosophe de nos jours dans cette hymne qu'il fait chanter en présence de tout un peuple, et dont voici quelques traits. « Homme destiné au travail, à la peine et à la douleur, console-toi, car tu es mortel. Le matin tu te lèves pour sentir le besoin; tu te couches le soir, lassé, abattu de fatigue. Console-toi, car la mort t'attend, et dans son sein est le repos....

« Que ce Dieu qui anime le monde laisse échapper un souffle, c'est la vie; qu'il le retire, c'est la mort....

« Ne trouves-tu pas que le temps est lent à s'écouler? C'est que le temps amène la mort, et que la mort est le terme où tend la nature inquiète et impatiente de la vie. Quel homme ne désire pas être à demain? C'est qu'aujourd'hui c'est la vie, et que demain c'est la mort.

« S'il était un Dieu assez inexorable pour vouloir désespérer l'homme, il le condamnerait à ne jamais mourir. Le dégoût, la

tristesse affligeraient son âme; et la nécessité de vivre, semblable à un rocher hérissé de pointes aiguës, l'écraserait incessamment; le signe de la réconciliation entre le ciel et l'homme, c'est la mort. »

Eh quoi, la mort! Est-ce donc là tout? et le vrai philosophe lui-même ne voit-il rien au-delà? Heureux, heureux à moins de frais celui dont toute la philosophie est celle de l'Évangile!

MÊME PAGE.

(2) *Quelle est celle qui présente une fin plus noble et des moyens plus efficaces pour y parvenir?* « Une des choses qui distinguent le plus la religion chrétienne de toutes les institutions humaines, politiques et philosophiques, c'est le but que cette divine législation nous présente. Se conformant à la nature de l'homme, au désir illimité qu'il porte en lui de l'existence et du bonheur, au genre de mérite ou de démérite que comportent ses facultés, elle ne lui fait envisager cette vie que comme un état d'épreuve qui doit servir à le rendre digne d'un plus heureux séjour.

« Il est bien vrai que quelques philosophes de l'antiquité païenne ont fait valoir jusqu'à un certain point les idées naturelles d'un état à venir; mais leurs notions à cet égard étaient confuses et mêlées de beaucoup de doutes et d'incertitude. Les législateurs ont aussi pris soin d'entretenir dans l'esprit des peuples la croyance des récompenses et des châtiments après cette vie; mais tout leur dessein était de donner par là une sanction suffisante à leurs lois, et de mieux assurer par la considération d'une vie future la pratique de la vertu pour le bonheur des hommes dans la vie présente, de manière que ce qui fait le principal objet, le but essentiel du christianisme, n'était dans leur plan qu'un objet accessoire et subordonné.

De là il est aisé de concevoir combien toute la morale de la religion chrétienne, relative à ce grand principe, *cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice* *, est plus

* Matth. VI, 33.

pure que la leur; combien les vertus qu'elle prescrit ont plus d'étendue et de perfection que celles qu'ils ont célébrées! combien elle procure, plus efficacement que toute leur doctrine n'eût pu faire, le bonheur de l'homme dans cette vie et son bonheur dans l'autre, en lui proposant celui-ci comme sa fin directe, et tout ce que sa religion lui enseigne en ce genre de culte et de mœurs, comme autant de moyens qui doivent l'y conduire. »

Ces réflexions sont extraites, quant au fond, d'un petit ouvrage qui a paru à Londres il y a quelques années, et qui a pour titre : *A view of the internal evidence of the christian religion, by Soame Jenyns, Esq. London*, 1776. Le Tourneur en a donné une traduction sous ce titre : *Vue de l'évidence de la religion chrétienne, considerée en elle-même.*

Cet ouvrage, fait par un membre du parlement, et rempli d'idées neuves, mais quelquefois fausses, erronées et trop souvent hasardées, a produit en Angleterre une sensation très-vive ; et il la mérite à certains égards. Tout son plan est renfermé dans ces quatre propositions :

Premièrement, qu'il y a un livre actuellement existant qui a pour titre le *nouveau Testament.*

Secondement, que de ce livre on peut extraire un système de religion absolument neuf, tant à l'égard de son objet qu'à l'égard de sa doctrine, et non-seulement infiniment au-dessus, mais même très-différent de tout ce qui était tombé jusque-là dans l'esprit de l'homme.

Troisièmement, que de ce livre on peut extraire également un système de morale dans lequel tous les préceptes, fondés sur la droite raison, sont portés à un plus haut degré de perfection que dans aucun autre système des plus sages philosophes de l'antiquité; dans lequel au contraire tous ceux qui ne portent que sur de faux principes sont entièrement omis, et où se trouvent d'ailleurs des préceptes nouveaux qui correspondent particulièrement au nouvel objet que cette religion nous propose (Dans cette troisième section, qui renferme d'ailleurs d'excellentes vues, l'auteur a dit des choses très-peu exactes sur quelques préceptes moraux, qu'il prétend faussement que l'Évangile a omis, comme n'étant pas fondés sur la raison.)

Quatrièmement, qu'un tel système de religion et de morale n'a pu être l'ouvrage d'aucun homme, ni d'aucune secte d'hommes, bien moins encore de ces hommes obscurs, ignorants, sans lettres, qui l'ont mis au jour et fait connaître à l'univers, et qu'ainsi il a été formé nécessairement par l'intervention de la puissance divine, de la divine sagesse, c'est-à-dire, en un mot, qu'il tire son origine de Dieu-même.

PAGE 138.

(3) *Douze hommes qui, sans autorité, sans crédit, sans science, etc.* Voici ce que dit à ce sujet l'apôtre des nations en s'adressant aux premiers chrétiens : « Il est écrit : Je confondrai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants. Que sont devenus les sages ? que sont devenus les docteurs de la loi ? que sont devenus les esprits curieux des sciences de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde ? Car, voyant que le monde, avec toute la sagesse humaine, ne l'avait point connu dans les ouvrages de sa propre sagesse, il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient en lui. Les Juifs demandent des miracles, et les Gentils cherchent la sagesse : pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs, et une folie aux Gentils ; mais qui est la force de Dieu, et sa sagesse même, à ceux qui sont appelés, soit Juifs ou Gentils. Car ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, et ce qui paraît en Dieu une faiblesse est plus fort que toute la force des hommes. Considérez, mes frères, qui sont ceux d'entre vous qui ont été appelés à la foi. Il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de nobles. Mais Dieu a choisi les moins sages selon le monde pour confondre les sages ; il a choisi les faibles selon le monde pour confondre les puissants ; il a choisi les plus vils et les plus méprisables selon le monde, et ce qui n'était rien, pour détruire ce qu'il y avait de plus grand, afin que nul homme ne se glorifiât devant lui. C'est par cette voie que vous êtes établis en Jésus-Christ, qui nous a été donné de Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption ; afin que, selon qu'il est écrit, celui qui se glorifie se glorifie dans le seigneur. (*Cor.* I. v. 19 et suiv.)

C'est d'après ces grandes vérités que l'apôtre a dit ailleurs : « Prenez garde que personne ne vous surprenne par une vaine et fausse philosophie selon la tradition des hommes, selon les éléments d'une science mondaine, et non selon Jésus-Christ. »

(*Coloss.* 2, 8.)

PAGE 140.

(4) *Je conçois qu'en parlant ainsi à des hommes vrais, à des esprits raisonnables, vous n'auriez pas même besoin, pour les convaincre, de soutenir ces réflexions, si naturelles et si simples, de la démonstration complète qu'offrent tous les caractères et tout l'ensemble de la religion.* Cet ensemble, comme on a pu le voir dans les volumes précédents, où l'on a développé les principaux caractères de la religion chrétienne, n'est point un système d'imagination dans lequel, d'après un plan arbitraire et quelque espèce de similitudes plus ou moins éloignées, on rapproche des idées ingénieuses, mais qui n'ont rien de solide. Il est établi sur des faits qui tiennent les uns aux autres, qui se prouvent réciproquement, et qui aboutissent à un centre commun.

Posez seulement quelques-uns de ces faits, connus et avoués par tous ceux qui n'ont pas perdu tous principes et toute bonne foi, le reste suit et s'enchaîne naturellement. Dans le temps où a paru Jésus-Christ, centre unique de tous les grands faits de la religion révélée, les Juifs attendaient-ils un messie? Avaient-ils entre les mains des livres qui l'annonçassent? Ces livres, en nous donnant des notions suffisantes de la dégradation de l'homme, du besoin d'une lumière plus abondante, de la nécessité d'un réparateur, peignent-ils le peuple d'Israël comme un peuple choisi pour conserver la promesse qui avait été faite aux hommes d'un médiateur, et pour en perpétuer l'attente parmi eux? Ce sont là de ces choses sur lesquelles il est aisé de répondre, et qui ne laissent point de doutes à quiconque est vrai et n'élève pas à plaisir des nuages contre l'évidence.

Ces faits une fois donnés, consultez ce qu'ont dit ces mêmes livres sur le messie; lisez Isaïe, Daniel, et tout ce qui a un rapport direct à l'envoyé de Dieu, au désiré des nations, au Christ, à la victime qui doit être immolée par son peuple pour les pé-

clés des hommes *; remontez d'âge en âge, revenez à Jésus-Christ; comparez et jugez. De l'avénement du sauveur descendez à l'établissement de sa religion, à la manière dont il s'est opéré, à la nature de cette religion, au châtiment des Juifs qui devaient cesser d'être son peuple, à leur dispersion, à la perpétuité de l'église; et voyez si le messie qui avait été prédit n'est pas venu dans le temps où les Juifs l'attendaient; s'il n'a pas paru avec tous les signes qui devaient être propres à un règne tel que le sien, au règne spirituel de la grâce, de la vertu, de la paix et de la charité; s'il n'a pas employé, pour y soumettre les esprits et les cœurs, tous les moyens qui convenaient à sa mission; s'il n'a pas donné au christianisme tous les caractères qu'il devait avoir; si le refus de le reconnaître pour le fils et l'envoyé de Dieu n'a pas eu les suites qu'il devait entraîner après lui; si le Christ n'a pas dû établir, pour conserver le dépôt des vérités qu'il venait enseigner aux hommes, une autorité visible et permanente; s'il ne l'a pas promise, et s'il n'a pas effectué sa promesse.

MÊME PAGE.

(5) *Ils donnent aisément prise au ridicule, quand on sait le saisir.* Il est sans doute bien permis de tourner contre les partisans de l'erreur et du mensonge ces armes tranchantes du ridicule dont ils se servent avec tant d'art contre la vérité. Mais il faut avouer que, n'en ayant point de meilleures dont ils puissent faire usage, ils sont en général dans ce genre d'attaque mieux exercés que nous. A combien de traits néanmoins, semés de toute part dans leurs discours et dans leurs écrits, ne pourrait on pas appliquer ce mot si sage, *risu inepto nihil ineptius*** ? Quoi qu'il en soit, c'est à la plaisanterie qu'ils doivent une grande partie de leurs succès; par elle ils ont su donner un tour neuf et piquant à des objections surannées; c'est d'elle

---

* Voyez ci-dessus, tome II, lettre 39.

** On sait la réponse ingénieuse d'une jeune femme de la cour à un grand philosophe : « Nous avons depuis quelque temps, disait-il, abattu bien du bois dans la forêt des préjugés; c'est pour cela, reprit-elle, que vous nous faites tant de fagots. »

qu'ils savent si bien tirer parti pour couvrir la faiblesse et la mauvaise foi de leurs raisonnements : ce sont les railleries sacriléges sur les objets de notre culte qui ont fait parmi nous tant de *menus philosophes*, selon l'expression d'un ancien sage, et ce tas d'incrédules sur parole qui croient bonnement que la religion est sans preuves, et que, pour avoir de la foi, il faut commencer par faire taire la raison.

PAGE 141.

(6) *Mais parce qu'il est peu d'incrédules qui affichent le matérialisme, etc.* L'illustre élève d'un grand maître lui demandait un jour ce qu'il pensait du théisme. « Je pense, répondit-il, que c'est un masque pour les vieux philosophes, et une ressource pour les jeunes. A mon âge, on n'en a plus besoin que pour ne pas effaroucher le commun des hommes : du reste, ne s'embarrassant plus de rien, on est bien aise de vivre sans gêne et de mourir sans inquiétude. Mais jeune, comme vous l'êtes, la croyance d'un Dieu vous est encore nécessaire : sans elle le feu de votre imagination s'éteindrait, la verve poétique serait en vous sans force et sans enthousiasme ; et la nature, muette et dépourvue d'attraits, ne dirait plus rien à votre cœur. »

PAGE 142.

(7) *Je doute qu'en finissant les rieurs soient pour eux.* Que ce serait une histoire intéressante que celle de la philosophie et des philosophes de nos jours ! Elle offrirait tout à la fois la meilleure réfutation de leurs systèmes, le plus sûr préservatif contre leur fausse sagesse, et la plus forte apologie de la religion. Chaque jour nous fournit des matériaux plus abondants. Encore un petit nombre de faits dans le goût de ceux que les gens un peu instruits ont été à portée de recueillir ; et que de choses dignes de risée, d'indignation quelquefois, et plus souvent de pitié, on pourra transmettre à la postérité ! Un prince trop respectable pour être cité, mais qu'on ne citera jamais qu'avec éloge, a déjà proposé pour cadre à ces mémoires l'idée du *Don Quichotte philosophe* : le sujet est tout neuf, et les originaux sont sous nos yeux.

On dira sans doute que la tourbe philosophique est devenue trop méprisable pour qu'il soit nécessaire de s'en occuper plus long-temps. Les excès de ces prétendus philosophes, la partie systématique de leurs ouvrages, leur aveuglement, leur folie en genre de principes, leurs manœuvres, leurs intrigues en genre de conduite, de petits intérêts si secrètement et si plaisamment liés à leur grande réputation, leur petite guerre entre eux, leur inquisition civile et littéraire, les ont assez décriés.

Malgré l'air de réflexion que présentent ces vérités, j'oserais croire que, tant qu'ils crieront au fanatisme et à la persécution, lorsqu'il n'y a plus qu'eux en effet qui soient persécuteurs et fanatiques, il ne sera pas absolument inutile de crier au philosophisme si redoutable, si imposant autrefois et si avili de nos jours. Ceux qui penseront que la victoire est décidée depuis long-temps en faveur de la religion, que le philosophisme est aux abois, que le masque dont il se couvrait est tombé pour toujours, auront beau regarder nos efforts comme tardifs et superflus, je ne craindrai pas de le répéter d'après un de nos sages : *Il faut prendre le temps où les eaux sont basses pour travailler aux digues.*

LETTRE XVI.

Le comte de Valmont à son père.

Ce que vous avez fait pour moi, ô le meilleur de tous les pères! porte les plus heureux fruits dans la personne du chevalier de Lausane. Emilie vous a marqué son changement : après Dieu, c'est a vous qu'il en est redevable. Ce sont les lumières que vous m'avez données, c'est le précis des lettres que vous m'avez écrites qui ont servi à l'éclairer. Quel dommage si, avec un cœur aussi bon que l'est le sien et un aussi grand fonds de droiture et de sentiment, il eût été perdu pour la vérité! Il ne l'avait pas entièrement abjurée; mais que le culte qu'il lui rendait était peu digne d'elle! Aujourd'hui il la voit dans tout son jour et l'honore par toute sa conduite. L'aimable jeune homme! il ne lui fallait que plus de religion pour développer en lui le germe de toutes les vertus. Il m'est devenu cher dès le moment où je l'ai connu; il me l'est bien davantage depuis qu'une nouvelle façon de penser ajoute à tous ses agréments le mérite le plus vrai et les qualités les plus solides. Aussi fait il à mes yeux partie de ma famille; et, quelque tendresse que j'aie pour mes enfants, j'aurais peine à dire s'ils m'intéressent plus que lui. Jugez donc, mon père, de la joie que me causent les dernières ouvertures qu'il m'a faites.

Ce matin, après avoir assisté ensemble au lever du roi, il m'a demandé si je voulais faire avec lui un tour de promenade. J'y ai consenti ; et, dès que nous nous sommes trouvés en liberté, il s'est répandu de nouveau en témoignages expressifs de sa reconnaissance sur ce qu'il croyait me devoir. Je commence, a-t-il dit ensuite, à goûter cette paix que vous m'avez fait espérer, et que je cherchais en vain dans l'oubli de moi-même et dans le tumulte de mes passions. Mais combien n'aurais-je pas à craindre le retour de mes anciennes faiblesses, si vous ne m'aidiez à vaincre ma légèreté naturelle par le choix d'un objet digne de toute mon estime et propre à me rendre heureux ! Ma famille me presse depuis long-temps de contracter un engagement que j'ai abhorré jusqu'ici. Il s'en faut bien que j'en aie maintenant la même idée que j'en avais conçue. L'union si tendre qui règne entre vous et madame de Valmont, cette confiance réciproque qui en fait le charme, cette complaisance, ces égards mutuels, cette conformité de goûts et de sentiments qui ne laissent apercevoir dans tous deux qu'un même esprit et une même volonté, me font considérer un mariage bien assorti comme la source la plus pure des agréments de la vie. Mais, cher Valmont, où trouver aujourd'hui cet assemblage de qualités rares qui, en rendant une femme vraiment estimable, lui méritent la confiance, la tendresse d'un mari, et assurent en commun leur bonheur pour toujours ?

Je jette les yeux autour de moi, et je ne vois, dans des conditions semblables à la nôtre, que de jeunes personnes sans principes, inspirées par la vanité, uniquement occupées du désir de plaire, élevées par des mères peu sages dans tout le manége de la coquetterie, et toujours avides de nouveautés et de plaisirs. Je vois qu'une si mauvaise éducation effraie à juste titre tout homme sensé, et le contraint à s'abstenir, autant qu'il le peut, de faire un choix : je vois qu'au milieu de tous les risques que l'on court l'intérêt seul a la force de déterminer presque tous les mariages, et que le repentir, l'oubli des bienséances, le déshonneur des deux parts, des divisions intestines, ou quelquefois des ruptures éclatantes, en sont les suites les plus ordinaires. Mon ami! sauvez-moi d'un tel malheur. Je ne veux prendre une épouse que de votre main et de celle de madame de Valmont; je veux une épouse qu'elle ait formée; qui dans un âge tendre ait déjà la noble empreinte de son caractère et de ses vertus; qui relève toutes les grâces de la figure, tous les charmes de la beauté par un attrait plus puissant encore, celui de la décence et de la modestie; qui à l'ingénuité et à la candeur d'une âme simple et belle joigne toute la justesse d'un sens droit et toute la délicatesse du sentiment. Cher comte, c'est un chef-d'œuvre, c'est Julie que je vous demande.

Le chevalier n'a pu prononcer ces derniers mots sans la plus vive émotion. Il avait les regards

fixés sur moi; le feu brillait dans ses yeux; il semblait attendre son sort de la réponse que j'allais faire. Vous balancez, m'a-t-il dit, et vous m'aimez. Julie me haïrait-elle? Non, mon ami, lui ai-je répondu, soyez tranquille. Je sais que Julie ne vous est point contraire; elle a remarqué avec joie le changement qui s'est introduit dans votre façon de penser; elle partage notre amitié pour vous; et, trop sage pour se permettre à elle-même de faire un choix, elle agréera sans peine en votre faveur celui que nous aurons fait pour elle. Mais vous avez une famille; et il est dans l'ordre...... Mon ami, mon père, s'est écrié le chevalier, je vous en conjure, ne faites pas dépendre mon bonheur de mon frère. Quoique mon aîné de quelques années, il n'a point de droits sur moi. J'ai un oncle qui, comme vous le savez, m'a tenu lieu de père, et qui m'aime comme son fils : parti depuis dix-huit mois pour l'ambassade à laquelle le roi l'a nommé, il n'a pu vous voir depuis votre retour; mais tout ce qu'il a entendu dire de vous, tout ce que je lui en ai écrit lui inspire pour vous la plus haute estime. Il vous chérit, il vous révère, il s'honore de votre alliance, et vient de m'envoyer le consentement le plus formel. Voici la lettre qu'il vous adresse, et qu'il me charge de vous remettre de sa part.

J'ai ouvert en présence du chevalier cette lettre que je vous envoie, et qui renferme dans les termes les plus honnêtes la demande que le

marquis de.... fait de ma fille pour son neveu, en se servant du motif de la réunion des deux familles.

Ce n'est point, cher Lausane, ai-je repris après cette lecture, pour assujettir notre amitié réciproque à des formalités qui ont toutefois un fondement raisonnable, que j'ai paru balancer un instant sur la proposition que vous m'avez faite. Je vous aime, je dirais presque, autant que j'aime ma fille; et je vous crois nés pour être heureux l'un par l'autre : mais votre frère, étant l'aîné de votre famille, mérite quelque considération. Lui avez-vous du moins parlé de cette alliance que je désire autant que vous? Ne m'obligez pas, a répondu le chevalier, à entrer dans de certains détails sur mon frère. Je n'ignore pas ce qu'il vous doit; sa femme m'en a instruit : vous lui avez sauvé la plus horrible injustice; et il s'en est fait un nouveau motif pour vous haïr. Il voudrait que je ne visse en vous que le meurtrier d'un frère, dont il sait cependant tous les torts; et je n'y vois, avec toute l'effusion d'un cœur sensible, que celui qui m'a arraché à ma propre fureur, et qui a fait briller à mes yeux la plus pure lumière. Le vicomte vous considère d'ailleurs comme un rival dangereux auprès du prince. Ce matin encore, il s'est plaint à moi de ce que la reine avait demandé pour vous une place aussi distinguée par le titre que considérable par le revenu, qui est devenue vacante par la mort d'un de nos plus proches parents,

et à laquelle il se croyait en droit de prétendre.

Je le sais, ai-je dit au chevalier; je savais aussi que le vicomte ne m'aime pas; et comme c'est à moi à vaincre son ressentiment, j'ai supplié la reine de se désister de la demande qu'elle avait daigné faire pour moi, et de faire porter ses bontés sur votre frère. (Car c'est ainsi, mon père, que j'ai cru devoir mettre à profit, dans une occasion si importante, les leçons de désintéressement que j'ai reçues de vous.)

Eh, quoi! s'est écrié le jeune Lausane, vous faites donc bien peu de cas des distinctions et des richesses, puisque vous les abandonnez si aisément à vos ennemis? — Je ne les estime, cher Lausane, que par l'usage qu'on peut en faire; et quel plus bel usage, selon la pensée d'un grand roi, que celui de les employer à fléchir ses ennemis mêmes et à s'en faire des amis? — Ah, puisse mon frère, reprit vivement le chevalier, se rendre digne d'être un jour le vôtre! Mais vos enfants? — J'espère qu'ils penseront un jour comme moi, et, pour ce qui les concerne, ils seront toujours assez riches, assez grands, s'ils sont vertueux. Si par malheur ils ne l'étaient pas, plus de grandeur et de richesses ne servirait qu'à les rendre plus vils et qu'à en faire de plus illustres misérables. — Que je crains que mon frère ne vous tienne pas compte du sacrifice que vous lui faites! — En ce cas, cher Lausane, je l'aurai fait pour moi-même. — Et attendrez-vous encore son consente-

ment? — Il faut, avant tout, que mon père lui même ratifie cette alliance; et je désire au moins que Julie n'entre pas dans la famille de votre frère malgré lui. Je ne vous demande au reste que jusqu'au retour de la campagne prochaine pour que sa mère achève de la former.

Tel est, mon père, l'entretien que je viens d'avoir avec le chevalier. Sa demande, que je pressentais depuis quelque temps, m'a comblé de joie, dans l'idée qu'elle ferait la même impression sur vous. S'il se passe quelque chose de nouveau avant votre réponse, je m'empresserai de vous en faire part, toujours disposé, mon tendre père, à suivre les conseils que vous voudrez bien me donner, et à régler sur vos intentions toutes mes démarches.

LETTRE XVII.

La comtesse au marquis.

Je vous ai promis, mon père, des détails sur le baron et sur la conduite de mon mari à l'égard de ses enfants. J'y joindrai tout ce qui concerne l'intérieur de sa maison; et, en vous offrant dans Valmont le spectacle touchant des vertus qu'il fait éclater au sein de sa famille, je ferai en sorte de charmer l'ennui que me cause votre éloignement et celui que vous fait éprouver notre absence.

Je crois vous avoir marqué que, depuis que mon fils n'était plus avec vous, il me paraissait moins gai et plus rêveur qu'il ne l'était autrefois. Une sorte de mélancolie s'était emparée de lui, et semblait avoir éteint le feu de son caractère. Constamment appliqué à l'étude, assidu auprès de ses frères, l'obéissance pouvait seule le distraire de ses occupations, et l'arracher pour quelques heures à cette vie sédentaire. Sans qu'il portât dans le monde un air timide et emprunté, il ne fallait que le connaître un peu pour s'apercevoir qu'il n'y était point à son aise, et qu'il n'aspirait qu'au moment de se retrouver en liberté. En vain les sociétés les plus aimables, les jeunes personnes les plus remplies d'attraits daignaient-elles l'accueillir avec bonté, et quelquefois même avec un air de préférence; loin d'en être plus porté à se répandre et plus jaloux de se montrer, il cherchait l'occasion de s'échapper dès qu'il était libre de le faire sans blesser les bienséances. Souvent nous lui en avons fait la guerre, mon mari et moi, en cherchant à lui arracher un secret qu'il ne nous était pas difficile de pénétrer. Nous allions au-devant de ses craintes; nous soulagions, autant que nous le pouvions, son embarras : et, quoique plein de confiance en nous, il n'osait encore s'expliquer.

Un jour que, par de tendres reproches sur la réserve dont il usait à notre égard, nous facilitions les épanchements de son cœur, il nous dit

avec une rougeur aimable et avec tous les charmes de l'innocence et de la franchise, qu'il ne se connaissait pas lui-même; que jamais il n'avait prétendu nous faire un secret de l'état de son âme; mais que, ne pouvant tirer de ses réflexions aucune lumière, son incertitude était l'unique cause de son silence. Je sens, ajouta-t-il, que je n'éprouve de satisfaction que quand je suis seul avec vous, ou que dans les douces rêveries qui amusent mon loisir. Si quelque chose est capable de les suspendre, ce sont mes occupations à l'égard de mes frères, et les études auxquelles je me livre pour moi-même. Mais, mon fils, lui dit M. de Valmont, quel est l'objet de ces rêveries si séduisantes qui t'engagent à quitter pour elles toute autre société que la nôtre! Plus je les examine, répondit le baron, et plus je m'y perds. Mon imagination me ramène sans cesse aux lieux que nous habitions avant que de venir à la cour. Elle me rappelle ces temps heureux où, loin des cercles brillants d'un monde qui m'est à charge, nous ne faisions avec toute la maison de M. de Veymur qu'une même famille, au milieu de laquelle régnaient la simplicité, la paix et la joie la plus pure; où j'envisageais madame de Veymur comme une seconde mère, sa fille comme une autre sœur; où, presque toujours ensemble, nous faisions notre bonheur du plaisir de nous voir, et nous ne nous quittions, pendant l'intervalle des dernières campagnes, qu'avec l'espérance prochaine et un désir plus ar-

dent de nous revoir encore. Le souvenir de nos entretiens, l'image toujours renaissante de nos amusements et de nos jeux, les conseils de mon grand-père, les caresses de celle que j'appelais ma petite maman, l'amitié d'Hortense, les projets d'union que vous formiez entre nous, tout cela, je vous l'avoue, me suit partout et m'affecte malgré moi : de toutes les personnes que nous avons quittées, je ne puis dire quelle est celle que je regrette le plus, elles me sont toutes infiniment chères; mais je m'aperçois que je ne pourrais m'accoutumer à l'idée de ne plus voir Hortense. Je la compare avec les objets les plus aimables; et parmi les jeunes personnes de son âge, si j'en excepte Julie, je n'en vois point d'aussi aimable qu'elle. Le baron s'arrêta à ces mots; et après un moment de silence : Vous voyez nous dit-il, qu'il m'est impossible de me définir. Pas absolument, lui répliqua Valmont; et il me semble, mon fils, que tu te définis beaucoup mieux que tu ne penses. Il eût été à souhaiter pour toi que tu ne te fusses pas si fort occupé du penchant qui t'attache à la fille de madame de Veymur. Souvent, mon ami, je t'ai engagé à te mettre en garde contre ton imagination et la sensibilité de ton cœur. Heureux celui qui sait conserver un cœur libre et maître de soi! il en est plus fortement lié à ses devoirs, et risque moins de s'en écarter. Ne crains pas cependant que je te fasse un crime d'un attachement que dès l'âge le plus tendre l'habitude a fait naître

que les circonstances fortifiaient chaque jour, et qui, heureusement pour toi, s'est fixé sur un objet qui mérite toute ton estime. Le nom que madame de Veymur a pris à ton égard, et que notre amitié pour elle ne nous permettait pas de lui disputer, les projets d'union entre sa fille et toi, trop souvent répétés, et sur lesquelles il ne nous convenait pas de lui imposer silence, ne m'ont pas toujours paru sans danger. C'est ainsi que se préparent insensiblement des amitiés trop vives, et qui, par les obstacles qu'elles rencontrent, suffisent quelquefois pour empoisonner tout le cours de la vie. J'espère qu'il n'en sera pas ainsi des sentiments que tu as conçus pour Hortense. Modère-les néanmoins; ne permets pas qu'ils te captivent au point de te rendre un jour moins sensible au plaisir d'être avec nous; ne les laisse pas, par des pensées oiseuses et stériles, par de vains souvenirs, dégénérer en une passion ardente, qui t'emporterait au-delà des principes que tu t'es faits. Tu n'es pas encore dans l'âge de penser à un établissement; et c'est, avant tout, à des parents qui t'aiment si tendrement à y penser pour toi. Ils ne te refuseront pas, mon fils, ce qui peut faire ton bonheur; ce n'est point d'après les vues de l'intérêt et de l'ambition qu'ils règleront ton choix : Hortense est digne de toi; travaille de jour en jour à te rendre plus digne d'elle. J'aime mieux, après tout, te voir un attachement honnête et légitime (1) pour lequel je puisse être le confident

de tes pensées et le soutien de tes espérances, que d'avoir à craindre que tu ne t'égares dans ces honteuses et criminelles intrigues, où tant de jeunes gens perdent tout à la fois leur santé, leur réputation, leur fortune et leurs mœurs.

Le baron, transporté de joie, s'est jeté aux genoux de son père, et les tenant embrassés : « O le « meilleur, ô le plus tendre de tous les pères! lui « disait-il, ne craignez pas que j'aie jamais d'autre « confident que vous, et d'autre volonté que la « vôtre. Si je désire de mériter Hortense, je suis « encore plus jaloux du bonheur de vous plaire; « et, quel que soit mon attachement pour elle, « j'ose me flatter qu'avec le secours de vos bontés « et de vos lumières, il me sera toujours moins « cher que mon devoir. »

Je n'entreprendrai pas de vous exprimer combien ce mélange de sagesse et de bonté d'une part, de naïveté, de confiance et de respect de l'autre, m'ont intéressée. J'étais aussi émue que mon fils, et je partageais en mère la tendresse que lui témoignait mon mari. Depuis ce moment le baron a repris son enjouement. Il accompagne volontiers son père partout où il veut le mener, et ne marque plus tant d'empressement à rester seul, si ce n'est pour se livrer avec plus d'ardeur encore aux études qui lui sont propres.

C'est M. de Valmont qui les dirige; c'est lui aussi qui préside à celles du commandeur et du chevalier. Tous les matins il se renferme quelque

temps avec eux, et s'assure par lui-même de leurs progrès. Il est leur premier gouverneur, comme je suis de mon côté la gouvernante de Julie. Le baron est, après lui et sous sa direction, comme l'instituteur de ses frères, à qui il rappelle souvent les instructions qu'on leur a faites. Ce n'est pas qu'ils n'aient, dans la personne d'un ecclésiastique rempli de mœurs et de piété, un guide qui les accompagne partout au-dehors, qui leur développe les fondements de la religion, et pour lequel ils ont, ainsi que nous, tout le respect qui est dû à son caractère et à sa vertu. Mais ce guide n'ayant pas d'ailleurs le genre de connaissances et de talents que mon mari désire dans ses enfants, il a fallu leur choisir des maîtres qui pussent continuer les premières leçons que vous leur aviez données. On leur apprend, conformément à vos vues, lentement et sans les fatiguer de ce qu'ils ne pourraient pas entendre, la géométrie et quelques autres parties des mathématiques dont on leur fait un amusement, la géographie, l'histoire, leur propre langue, et, à l'appui de celle-ci, les autres langues dont ils peuvent avoir besoin. On varie leurs occupations par les exercices corporels qui doivent entrer dans le plan de leur éducation. On leur fait prendre quelque teinture des arts agréables; on forme leur goût, et on tâche de leur offrir dans toutes ces choses ce qu'il y a de plus propre à les intéresser. Ce que le baron ne sait pas suffisamment, il l'étudie avec ses frères et s'y

perfectionne. Ce qu'il sait déjà, il le leur inculque dans l'absence de leurs maîtres. Mais c'est toujours Valmont qui régle les instructions qu'on leur donne; qui les simplifie pour les mettre à leur portée; qui les lie entre elles pour qu'elles se prêtent plus de jour l'une à l'autre, et pour les leur rendre plus faciles à saisir; qui les abrége autant qu'il le faut, pour qu'ils n'en prennent que ce qui leur convient : c'est lui surtout qui leur enseigne à en retirer de véritables fruits, par l'application qu'il leur en fait faire.

Il s'est réservé le soin de leur apprendre par lui-même ce qu'il regarde comme le plus essentiel de leur éducation après la religion, la science du droit naturel, civil et politique; c'est-à-dire, en un mot, toutes les parties de la morale. Mon mari me fait l'honneur de m'admettre avec Julie à cette partie de leurs études. C'est en conversant avec eux qu'il les instruit *. Par la manière dont il leur

---

* Ce tableau intéressant d'un père instruisant ses enfants est celui qu'un prince, si cher à notre mémoire, offrait tous les jours aux personnes qui avaient le bonheur de l'approcher de plus près; celui qui nous rappelle les vertus d'un monarque formé par de tels soins; celui enfin dont M. le duc de la Vauguyon a voulu nous conserver l'image en chargeant M. le Monnet de peindre un si beau sujet. C'est d'après l'original que ce même peintre a fait le dessin de l'estampe qu'on a mise ici. On y voit M. le dauphin servant lui-même d'instituteur aux jeunes princes. Madame la dauphine était présente : et l'évêque de Limoges et M. de La Vauguyon y assistaient assis, comme le voulait M. le dauphin, non pas sur un pliant, mais dans un fau-

présente les objets, et par les questions qu'il leur propose il a l'art d'éclaircir d'avance les choses les plus difficiles; il prépare leurs réponses et les rend presque toujours justes et précises, en les conduisant de principes en principes, en les aidant à mettre de la suite dans leurs idées, en ne leur laissant rien adopter légèrement, ni rien établir qui n'ait son fondement dans ce qui précède. Chacun d'eux dit son avis, et moi et ma Julie aussi-bien qu'eux. Il rectifie ce qui n'est pas exact, et les ramène à un même sentiment par les nouvelles clartés qu'il leur présente. Le baron est chargé de faire le précis de chaque conférence. Il en résulte un code de morale que nous regardons tous comme notre ouvrage. Ah! mon père, que ne pouvez-vous être présent à ces entretiens! Quel enchantement ne serait-ce pas pour vous de voir toute cette pe-

---

teuil. Quelle école pour les pères! et quel fonds d'espérance pour toute une nation!

Voici la lettre qu'écrivait ce digne prince, ce bon père, au roi Stanislas, qui l'avait félicité sur la naissance de M. le comte d'Artois. « Monsieur, mon frère et très-cher grand-père, je suis « infiniment sensible à la part que vous prenez à ma joie, qui, « je vous l'avoue, ne saurait être plus grande. Je me vois quatre « garçons : tout ce que je souhaite à présent, c'est que Dieu les « conserve, et qu'il les fasse ressembler à leur bisaïeul. Ils « n'auraient pas besoin d'autre recommandation pour être « aimés et respectés, pour faire le bonheur du pays qu'ils ha- « biteront : pardonnez-moi cette vérité; elle a échappé au sen- « timent qui me pénètre et à la tendre amitié avec laquelle je « suis, de votre majesté, le très-respectueux petit-fils, Louis. »

tite famille conversant, causant avec gaieté sur les objets les plus importants, et s'instruisant en croyant se récréer; de voir un père tendre qui, environné de ses enfants, fixe sur lui tous leurs regards, qui les interroge avec bonté, qui les écoute tour à tour, tandis que tous les autres imitent son attention et attendent leur rang pour parler; qui les encourage en leur inspirant la plus douce confiance, et qui en même temps, par une sage réserve et toute la fermeté nécessaire, se concilie de leur part le plus profond respect? Que ne puis-je vous peindre l'art avec lequel il les intéresse, tantôt par des traits d'histoire qu'il rapproche * et qu'il développe par des comparaisons naturelles et sensibles, par des exemples frappants; tantôt par les épanchements de son âme et par l'expression du sentiment; quelquefois en excitant leur émulation par une louange adroite; quelquefois aussi en la réveillant par une plaisanterie fine, qui les corrige sans les déconcerter! Que ne puis-je vous dire comment, en leur rendant la science aimable, il s'attache à la leur rendre

* C'est à la faveur d'un pareil rapprochement, et en rassemblant sur le même objet les principaux traits qui y ont un rapport marqué, que, par de simples résultats on pourrait donner à la jeunesse les leçons les plus propres à l'intéresser et à l'éclairer, de même que, dans l'histoire naturelle, la méthode la plus instructive et la seule vraiment sûre, est de rassembler beaucoup de faits, sur lesquels on puisse asseoir des observations exactes et précises.

utile; comment il les ramène sans cesse à la religion et à la vertu; et comme il forme tout à la fois leur esprit et leur cœur!

Parmi tous les soins qu'il prend en leur faveur, un de ceux qui l'occupent davantage est de les mettre à portée de bien discerner l'état auquel la providence les appelle. Ne croyez pas, disait-il en dernier lieu au commandeur et au chevalier, que la croix que vous portez, et les avantages qui y sont attachés, soient pour vous un motif de la porter toujours. Ce n'est pas parce qu'elle peut vous former par la suite un établissement aussi utile qu'honorable, sans vous rendre à charge à votre famille, que vous devez la regarder comme un engagement que vous ne puissiez rompre. Elle n'oblige pas seulement à être de braves chevaliers, pleins de sentiments et d'honneur : c'est là essentiellement le fait de tout gentilhomme; et vous n'êtes point nobles, si vous n'avez pas ces qualités. Mais elle impose encore bien d'autres devoirs : elles vous lie à la religion d'une manière toute spéciale : elle veut que vous en deveniez, si je puis ainsi parler, les hérauts au milieu du monde par vos discours et par vos actions; que vous soyez les défenseurs des faibles et des opprimés, les protecteurs de l'innocence; que, vraiment hospitaliers, vous ayez pour les malades et pour tous les affligés un cœur compatissant; que vous ne pensiez pas que les pieuses donations de nos pères aient eu pour objet de vous faire couler des jours stériles au sein de la

mollesse, et de vous donner de grands revenus sans profit pour les malheureux; que vous ne supposiez pas qu'une partie des richesses de l'état, devenue votre héritage, ne vous laisse, comme citoyens, aucun service à lui rendre : elle veut que, formant un jour des religieux dans toute la rigueur du terme, et liés par des vœux solennels, vous ne vous croyiez pas dispensés de les remplir; car ce n'est pas ainsi, mes chers enfants, qu'en jugent encore aujourd'hui tant de dignes chevaliers, si utiles et si chers à leur ordre, à la patrie, à la religion dont ils font l'ornement.

Je respecte fort cet état, dit avec beaucoup de vivacité le chevalier; mais vous savez, mon père, qu'il en est un que j'ambitionne davantage, et qu'il y a une autre croix que je serais encore plus jaloux de porter.

Je vous ai déjà assuré, reprit avec bonté mon mari, que j'étais bien éloigné de m'opposer à vos désirs, lorsqu'ils auraient été suffisamment éprouvés; mais vous êtes trop jeune encore pour que nous prenions ensemble une résolution sur un objet si important. Je serais au comble de mes vœux si je voyais quelque jour un bon prêtre, un digne ministre de la religion, un saint évêque au nombre de mes enfants. Mais, mon fils, si dans le choix de cet état tu te trompais sur les motifs; si tu méprisais dans un degré inférieur les augustes fonctions du ministère et les ministres subordonnés; si tu n'ambitionnais que d'être évêque, et

non d'en avoir les vertus; si, en te disposant à un état si relevé, tu en connaissais mal les obligations et les charges; si tu t'en formais des idées fausses; si tu y prenais du faste pour de la grandeur, de la hauteur pour de la dignité, de la naissance pour du mérite, de l'emportement et de l'opiniâtreté pour du zèle, de la suffisance et de la présomption pour des talents; si, n'ayant pas essayé tes forces et comptant trop sur ta sagesse, tu courais le risque affreux de déshonorer la religion par tes mœurs; si, désirant la gloire des hommes, et te laissant subjuguer par la manie du siècle, tu prenais une façon de penser équivoque, et qui fît presque douter.... O! mon fils, sous tous ces rapports, quelle tache pour toi-même! quel scandale pour tous les fidèles! quels maux pour l'église! Car c'est surtout de ses ministres, et plus encore de ceux qui, par l'éclat de leur titre et de leurs fonctions, fixent davantage les regards, que dépend son triomphe, et que dépendra même un jour la conservation de la foi parmi nous. Crois-moi, mon fils, avec le nom que tu portes, tu n'as pas besoin d'être évêque pour être quelque chose dans le monde; et je ne vois rien de si petit que celui qui, dans un état vraiment grand, ne sait pas en prendre l'esprit, en soutenir dignement le caractère, et en remplir les devoirs.

Ah! mon cher papa, répondit le chevalier, je ne voudrais être évêque que pour ressembler à M. l'archevêque de...., que l'on respecte tant, et

à notre parent l'évêque de C...., dont vous faites vous-même tant de cas. A ce prix, mon fils, lui dit Valmont, que rien ne t'arrête; redouble de zèle et d'ardeur pour les études qui conviennent au choix que tu veux faire; mais garde-toi d'abandonner celles qui peuvent te mettre en état d'en faire un autre, si ce n'est pas pour celui-là que le ciel t'a fait naître.

C'est ainsi que mon mari éclaire ses enfants pour le bien de l'état et de la religion, et pour leur véritable bonheur. Il donne à son aîné, relativement aux circonstances, des avis encore plus précis. Il l'arme, à son entrée dans le monde, contre tous les dangers de la séduction. Il le prémunit contre l'exemple contagieux des grands; et lui fait tirer, de quelques scènes avilissantes qui se sont passées sous nos yeux, toutes les leçons qu'elles lui offrent contre le vice, et de nouveaux motifs d'encouragement pour la vertu. Il insiste à son égard sur ce qui forme la vraie noblesse, le véritable héroïsme, la vraie grandeur; et le pénètre tellement des sentiments dont il est pénétré lui-même, que j'oserais bien répondre que son fils ne compromettra jamais le mot sacré de l'honneur, et que le nom de gentilhomme, si cher à nos rois eux-mêmes, ne sera jamais pour lui un vain nom.

Vous concevez, mon père, que ce n'est pas seulement par des discours que mon cher comte s'attache à former ses enfants. Il joint l'exemple et

l'usage aux préceptes, en saisissant toutes les occasions de leur faire pratiquer sous ses yeux, et conjointement avec lui, des actions nobles et vertueuses. Il ne se passe presque point de jour qu'on n'ait recours à mon mari pour en obtenir des services essentiels, qu'on ne pourrait attendre de tout autre. Sa générosité, son affabilité, sa bonté sont si connues, qu'on ne craint pas de les mettre sans cesse à de nouvelles épreuves. Attentif à ne point se laisser surprendre, il ne néglige aucune des précautions nécessaires pour ne pas risquer de mal employer son crédit, et de ne pas placer comme il faut ses bienfaits : mais, quand il s'est assuré que c'est à juste titre qu'on réclame son secours, il n'y a rien de si difficile à quoi il ne se porte pour obliger ; et il le fait de si bonne grâce, qu'il semble que ce soit lui qu'on oblige quand on lui fournit l'occasion de faire du bien. C'est là, selon sa façon de penser, le seul plaisir ici-bas qui soit pur et sans mélange. Ses refus mêmes, lorsqu'il est forcé d'en faire, ont quelque chose de si honnête, ils sont accompagnés de manières si prévenantes, qu'on ne se retire jamais d'auprès de lui chagrin ni mécontent. Parmi cette foule de secrets qu'on lui confie et de services qu'on lui demande, il est bien des choses dont il peut sans indiscrétion faire part au baron ; il le met alors de moitié dans ses démarches, et l'accoutume ainsi à devenir chaque jour plus humain et plus sensible ; il en est d'autres dont il se repose sur moi et sur ma fille ; et je

n'ai pas besoin de presser Julie. Elle est si compatissante et si tendre, que je me trouve forcée quelquefois de modérer son zèle et de tempérer sa sensibilité.

Il n'est pas jusqu'à de petits détails pour l'intérieur de la maison que mon mari ne fasse servir à exercer ses autres enfants. C'est souvent par leur canal que les domestiques demandent des grâces et les obtiennent. Il leur suggère pour ceux-ci de petits soins et des attentions qui leur font sentir qu'ils ont affaire à des hommes (2). Les domestiques eux-mêmes semblent faire partie de sa famille. Il veille sur leur conduite; il en exige par dessus toutes choses, de la religion, de la sagesse et des mœurs : il assigne à chacun d'eux le genre d'occupation qui lui convient, et ne permet pas qu'il y en ait un seul d'inutile et de désœuvré. Il les récompense à proportion de leur travail et de leur fidélité; il consent volontiers qu'ils se marient, s'intéresse à tout ce qui les concerne, et s'informe de leurs besoins. Dans leurs maladies, il est le premier à les visiter; il les traite en père, les soutient, les console, et a le plus grand soin qu'il ne leur manque rien. Il s'est formé par là d'excellents serviteurs, dont il est adoré. Sous ses auspices, tout présente ici l'image de l'ordre, de la bienfaisance, de la religion et de l'humanité.

Quel contraste, mon père, entre une vie si bien employée et celle de tant d'agréables fainéants qui, en parlant plus que d'autres d'huma-

nité, de bienfaisance, ne savent que séduire l'innocence, tyranniser leurs gens ou les dépraver, aller à la chasse, fouler leurs vassaux, jouer la comédie, mettre une partie de leur fortune sur trois cartes, manger le reste de leur bien avec des actrices, s'amuser avec des histrions, et qui croient encore qu'il n'y a rien de mieux à faire.

Le plaisir que tant de gens trouvent à se livrer à des amusements honteux, à former d'injustes projets, à nourrir des idées criminelles et des habitudes vicieuses, mon mari le fait consister tout entier à se pénétrer d'amour pour ses semblables, à méditer leur bonheur et à le procurer, autant qu'il est en lui. Autant ceux-là semblent jaloux de nuire, de perdre et de détruire, autant Valmont paraît l'être de créer en quelque sorte et de vivifier.

C'est là ce qui occupe, ce qui maîtrise son âme; et en lui, ce goût, ce désir du bien, c'est la religion, c'est la charité qui l'a fait naître.

Pour satisfaire un penchant si digne de lui, le comte est sagement économe de son temps et de ses revenus. Il ne soupe presque jamais dehors. Il se lève de grand matin; et c'est surtout dans la matinée qu'il trouve le moyen de remplir ses nobles fonctions. Il fait rendre un compte exact à ses gens d'affaires; ne se permet aucune dette, et les regarde comme une bassesse ou une injustice toutes les fois qu'on peut se dispenser de les contracter, ou qu'on fait languir des créanciers qu'à

force de retranchements et d'économie, on devrait s'empresser de payer (3). Cet esprit d'ordre lui procure les moyens de faire face à tout, et d'avoir toujours des fonds en réserve pour parer à tous les événements. Sa dépense est réglée sur son état et sur les biens dont il jouit. Sa table est servie comme il convient, mais sans profusion. Son habillement est sans faste, mais d'un goût exquis dans sa simplicité même. Il réunit dans sa personne les grâces et la dignité. Chéri, révéré au-dehors comme il l'est dans sa propre maison, on le voit partout également doux, affable, modeste, et toujours le plus vertueux et le plus aimable de tous les hommes.

Je ne sais, mon père, si j'ai pu avoir, dans certains temps de ma vie, quelque bonne opinion de moi-même; mais il me semble du moins que, s'il m'en restait encore, je la perdrais bientôt en me comparant avec lui. Non, je n'ai plus d'autre orgueil à craindre que celui qu'on peut ressentir en pensant qu'on est l'épouse de Valmont.

NOTES.

PAGE 168.

(1) *J'aime mieux, après tout, te voir un attachement honnête, etc.* Il ne peut qu'être dangereux de livrer son cœur à l'amour. Voyez dans le premier volume de ces lettres * ce que

---

* Lettre XIV.

disait sur cela M. Dorval à son élève. Il est si difficile de contenir ce penchant dans de justes bornes, de lui donner un but légitime, de faire un digne choix; l'amour entraîne tant de maux, et est environné de tant d'écueils pour la sagesse, qu'il est toujours à désirer qu'on ait la force de s'y soustraire, pourvu toutefois qu'on ne veuille pas mettre à la place, comme on le fait de nos jours, des goûts volages et des mœurs libertines. Mais lorsque, par des circonstances qu'on n'a pu prévoir, ou qu'on n'était pas libre d'empêcher, on vient à s'apercevoir qu'un jeune homme, dont l'âme est innocente et pure, a conçu des sentiments trop tendres pour un objet, qui d'ailleurs lui convient; que reste-t-il à faire à un sage instituteur, si ce n'est de régler son penchant, s'il ne croit pas pouvoir le vaincre, et d'en tirer parti pour la vertu?

PAGE 179.

(2) *Qui leur font sentir qu'ils ont affaire à des hommes.* C'est ce qu'on ne saurait graver de trop bonne heure dans l'esprit de ceux qui, par leur fortune ou leur naissance, se trouvent appelés à être élevés au-dessus des autres. J'ai lu quelque part un trait bien propre à les instruire.

Un roi, plein d'humanité pour ses sujets, avait un fils d'un caractère tout opposé. Se croyant d'une autre nature que le commun des hommes, il traitait le peuple, et les grands eux-mêmes avec un ton de hauteur et de dureté qui les révoltait. Son père, craignant, et qu'il ne les rendît malheureux lorsqu'il serait sur le trône, et que, las de sa domination, ils ne se soulevassent contre lui, travaillait en vain à lui faire perdre son orgueil et sa fierté. Un jour qu'il témoignait sa peine à un de ses courtisans, ce confident zélé prit sur lui, avec le consentement du roi, de corriger le jeune prince. Il saisit la circonstance où la princesse son épouse venait de lui donner un fils. La nuit suivante il fit mettre à côté de celui-ci un autre enfant qui venait de naître après avoir pris les précautions nécessaires pour ne pas risquer de les confondre. Le prince, à son réveil, n'a rien de plus pressé que de courir au berceau de son fils. Quelle est sa surprise lorsqu'il y voit deux enfants tout-à-fait semblables, et n'ayant

aucune marque extérieure qui les distingue! De l'étonnement il passe à tous les éclats de l'emportement et de la fureur. Le roi survient, attiré par ses cris. « Eh quoi, mon fils, lui dit-il, déjà prévenu par son confident, vous est-il si difficile de discerner quel est ici l'enfant qui vous appartient? Votre sang qui coule dans ses veines peut-il lui laisser rien de commun avec les autres mortels? La nature n'a-t-elle pas imprimé en lui des caractères de supériorité et de grandeur auxquels il soit impossible de se méprendre? et ce fils de l'héritier présomptif de ma couronne peut-il ressembler aux derniers de mes sujets? » Le jeune prince comprit aisément le sens de ces paroles, et devint aussi affable et aussi humain que l'était son père.

M. le dauphin, père de notre auguste monarque, a fait à nos princes, dès leurs plus tendres années, une leçon non moins forte et plus touchante encore. Il fit apporter en leur présence les registres de la paroisse sur laquelle ils avaient été baptisés. « Vous voyez, leur dit-il, votre nom précédé et suivi d'une « foule de noms obscurs. Comme hommes, vous vous trouvez « ici confondus avec une foule d'autres hommes; vous l'êtes « également comme chrétiens. C'est qu'en effet sous ces deux « rapports, qui forment en vous ce qu'il y a de plus grand, « tous les hommes sont vos égaux. »

PAGE 181.

(3) *Il ne se permet aucune dette, et les regarde comme une bassesse ou une injustice, toutes les fois*, etc. J'aimerais à penser que ce siècle de bienfaisance n'est plus ce même siècle où l'on se faisait un honneur d'avoir des dettes et de mourir insolvable; où celles du jeu, il est vrai, devenaient sacrées, mais où l'on croyait de sa dignité de laisser languir de misérables artisans qui se ruinaient à faire des avances dont ils n'étaient pas payés; où le salaire des domestiques, retenu pendant bien des années, ne passait pas pour un véritable larcin: pourquoi faut-il que cette idée, qui me serait si chère, soit démentie à chaque instant par des traits qui font gémir l'humanité!

Il y a quelque temps qu'un pauvre citoyen, s'étant amassé quelque argent, l'avait employé à s'établir dans un des fau-

bourgs de cette capitale. Au bout de six mois il fut réduit à la mendicité par un incendie. Un très-grand seigneur lui devait une somme qui eût suffi pour le relever. Le malheureux dans un si pressant besoin implore sa bonté, ou plutôt sa justice. Bagatelle! misère! répond durement ce grand dont on vantait la générosité. — C'est peu pour vous, monseigneur, mais c'est tout pour moi. — Misère, encore une fois! Cocher, à l'Opéra; et vite, car je suis pressé.

Grand du monde, qui que vous soyez! quels traits de bienfaisance pourraient couvrir un trait comme celui-là?

LETTRE XVIII.

Le comte de Valmont à son père.

Je n'ai pas cru, mon père, devoir attendre votre réponse pour vous faire part de tout ce qui peut intéresser votre tendresse pour nous. Le chevalier de Lausane a supplié la reine de favoriser ses vœux par rapport à ma fille, et de lui obtenir pour cette alliance l'agrément du vicomte, à qui le roi venait d'accorder la place pour laquelle il se croyait en concurrence avec moi. La reine a saisi cette ouverture avec un excès de joie qui peignait vivement toute la bonté de son cœur. Elle a passé à l'instant chez le roi; et, après lui avoir dit que c'était à ma sollicitation qu'elle avait demandé pour le vicomte la grâce qu'elle souhaitait si ardemment pour moi-même, elle a exposé à sa majesté les désirs du chevalier, et l'espèce de répugnance que son frère avait à les satisfaire. Qu'il sache, je vous en conjure, a-t-elle ajouté, que c'est au comte qu'il doit la protection que je lui ai accordée, et la faveur dont vous venez de l'honorer; qu'il oublie tous les sujets de ressentiment qu'il peut avoir; et que le mariage du chevalier avec mademoiselle de Valmont confonde à jamais les intérêts des deux familles. Le roi a applaudi à cette alliance, et en a parlé le jour même à M. de Lausane, qui s'est vu forcé de me faire son remer-

cîment d'un service pour lequel je n'en attendais pas lorsque je le lui ai rendu. Il m'a en même temps demandé Julie pour son frère, en joignant, m'a-t-il dit, sa demande à celle que son oncle m'avait déjà faite. Malgré le contentement et l'air de franchise qu'il affectait, la contrainte perçait à travers ses démonstrations; et il était aisé de voir que l'autorité avait plus de part a sa démarche que le penchant. Je n'ai pas voulu paraître m'en apercevoir, ni écouter à ce sujet une fausse délicatesse, qui m'eût fait manquer à ce que je devais aux bontés de leurs majestés, aux vœux du chevalier, et au bonheur de ma fille, qui ne peut qu'être heureuse avec lui. J'ai remercié à mon tour le vicomte de l'honneur qu'il me faisait. Je lui ai dit que, quoique je me fusse fait une loi de ne point disposer de mes enfants, et de ne rien résoudre d'essentiel sur tout ce qui les concerne sans votre agrément, je croyais toutefois pouvoir lui être garant que vous vous feriez, ainsi que moi, un honneur et un devoir de vous conformer aux intentions de leurs majestés : que je désirais seulement que, l'ouverture de la campagne devant se faire dans très-peu de temps, et ma fille étant si jeune encore, on voulût bien différer ce mariage jusqu'à mon retour, dans l'espérance qu'il ne vous serait pas impossible d'y assister. M. de Lausane m'a paru très-satisfait de ce délai. Puisse-t-il ne pas avoir dessein de le faire servir à rompre une union dont je sens plus que jamais tout le prix!

LETTRE XIX.

Le marquis au comte et à la comtesse.

Ne craignez pas, mon fils, que je désavoue les projets que vous aurez formés. Depuis long-temps nos vues, nos sentiments sont les mêmes; et vous ne pouvez plus rien vouloir que je n'aie désiré le premier avec autant d'ardeur que vous. J'ai déjà marqué à Emilie le tendre intérêt que je prenais au chevalier. Je n'ai pas craint de lui dire combien, s'il devenait un jour plus conséquent et plus sage, il me serait doux de le voir l'époux de Julie. Recevez donc, mes chers enfants, tous mes pouvoirs et toutes les bénédictions d'un père qui ne cesse de rendre grâce au ciel de lui avoir donné des enfants tels que vous.

LETTRE XX.

Le comte de Valmont au marquis.

Je n'ai point perdu de vue, mon père, le conseil que vous m'avez donné dans une de vos lettres, de me faire, s'il se pouvait, un ami qui, vivant dans le monde sans y tenir, n'ayant par sa situation ni les préjugés des grands ni ceux des riches,

connaissant assez les hommes pour pouvoir leur être utile, et voulant bien l'être, mais sans prétention pour lui-même, content d'un état médiocre, et s'estimant heureux de n'être point obligé d'en sortir, me fît part, dans des circonstances critiques, de son expérience, de sa sagesse et de ses lumières, me montrât la vérité dans tout son jour parmi toutes les préventions qui tendent à nous en écarter, vous suppléât en quelque sorte à mon égard dans bien des moments, et pût, s'il était nécessaire, me suppléer un jour auprès de mes enfants.

Je sentais le besoin d'un tel ami depuis que j'avais le malheur d'être éloigné de vous. Mais des amis de ce caractère se rencontrent si difficilement ! Je craignais d'y être trompé, d'avoir à me défendre, par la suite, de l'orgueil secret et des vues personnelles de celui dans lequel j'aurais placé ma confiance. Je craignais qu'après l'avoir choisi dans une condition inférieure à la mienne (puisque autrement il ne pouvait remplir qu'une partie de l'objet que je me proposais), il ne se fît de mon amitié un trafic d'intérêt ou de vanité. Dans cet état de perplexité, j'examinais, j'étudiais tous ceux qui semblaient avoir quelque rapport à mes vues. Je n'en trouvais pas qui y répondissent comme je le désirais ; je n'apercevais dans la plupart ni une façon de penser assez noble, ni un discernement assez exact, ni des principes sur lesquels je pusse faire un assez grand fond. Leur langage n'avait point ce ton de

franchise et de vérité, cet air mâle et ferme qui promet dans un ami une critique sévère de nos défauts, et assez de courage pour ne pas se lasser de nous les dire. Souvent aussi, avec un caractère de droiture et des principes de religion, il leur manquait cette connaissance profonde du cœur humain, que le seul usage du monde ne donne pas, qui ne s'acquiert point sans beaucoup de réflexion, et sans laquelle cependant presque tous les conseils portent à faux, ou ne prennent pas sur notre esprit assez d'autorité et de crédit pour nous engager à les suivre. Plus souvent encore je ne remarquais point en eux cette aménité, ce charme de la douceur et de la bienveillance qui nous rend la vertu aimable en nous rendant cher celui qui nous en offre les leçons. C'était sur un militaire, plus que sur tout autre, que je voulais fixer mon choix, espérant y puiser plus de ressources pour moi, pour mes enfants, et en particulier pour le baron.

Après bien des recherches, et lorsque je commençais à me rebuter de leur peu de succès, une providence attentive à mes besoins a daigné enfin seconder mes intentions. Dans le corps où est mon fils, et dans sa compagnie, est un ancien officier, nommé Verzure, généralement estimé pour toutes les qualités de l'esprit et du cœur qu'il possède au plus haut dégré. Dans une visite qu'il est venu rendre au baron, je l'ai vu, je l'ai entretenu; et dès le premier instant je n'ai pas eu de peine à le juger. Son

abord simple, noble et aisé; son air affable et prévenant, sans avoir rien de trop vif ni de trop empressé; ses discours sans apprêt et sans art, mais pleins de justesse et de précision; toutes ses manières, aussi naturelles, aussi vraies que ses pensées et ses expressions, peignaient le fond de son âme, et confirmaient à mes yeux la vérité des éloges qu'on lui prodiguait. Je crois qu'avec les sentiments d'estime et de confiance qu'il m'inspirait, je me serais ouvert à lui dès le premier entretien, comme à un second M. Dorval, si, lorsqu'on m'avait vanté son mérite, on ne m'avait pas ajouté que, quoique né pour la société, dont il eût pu faire les délices et l'ornement, il en était séparé autant que son état et les bienséances pouvaient le lui permettre, et n'avait plus de liaison intime avec personne. Ce caractère particulier, que tout le monde lui connaissait, et qui ne diminuait en rien le respect qu'on avait pour lui, m'étonnait par le contraste qu'il formait avec cet extérieur engageant et facile qu'il faisait paraître; je n'osais m'avancer, par la crainte même de l'éloigner davantage, et je remis à un autre moment à sonder ses dispositions les plus secrètes.

Je fus le voir avec mon fils. Son séjour ordinaire est à la campagne. Une petite maison à quelques lieues de Paris, un enclos assez vaste, et au-dehors quelques arpents de terre, forment en biens-fonds tout son domaine. Une ancienne gouvernante, un valet jeune encore, qu'il traite avec

bonté, et qui paraît le servir avec autant d'affection que de respect, un vieux jardinier qui en est le père, composent tout son domestique. Il donne lui-même tous les jours quelques heures à cultiver les fleurs et les fruits de son jardin. Près de sa maison, qui est à quelque distance du village, est une grande ferme, appartenante à l'abbaye de.... et plus loin un petit bois qui en dépend, et où il va chercher dans les beaux jours de l'été de l'ombre et de la fraîcheur. Autour de lui sont des coteaux riants, dont l'aspect borne d'assez près son horizon sans que sa retraite en paraisse moins agréable. Les bustes de quelques grands hommes, tels que ceux de Turenne, de Fabert, de Catinat, de Fénélon; des estampes et des tableaux des meilleures écoles, qui retracent ou des jeux champêtres, des fêtes de village, les travaux de la campagne, ou des traits d'humanité et de bienfaisance, ou des exemples attendrissants de piété et de religion; une bibliothèque peu nombreuse, mais au choix de laquelle le goût, la sagesse et les mœurs ont présidé, sont l'unique ornement de cette demeure et en font toute la richesse. Cette maison est celle d'un sage, et rappelle, moins encore par sa petitesse * que par les dispositions de celui qui l'habite, le souvenir de la maison de Socrate.

* On faisait un reproche à Socrate de ce qu'étant dans le cas de recevoir les citoyens les plus considérables d'Athènes, il avait une si petite maison : *Plût au ciel*, répondit-il, *que je la visse remplie de vrais amis!*

M. de Verzure vint au-devant de nous dès qu'il nous aperçut, et avec ce ton de simplicité et de noblesse qui lui est propre il nous fit l'accueil le plus obligeant. Encouragé par cette réception, je lui demandai, après un entretien que je souhaitais de prolonger, la permission de venir interrompre quelquefois sa solitude, et de lui amener le baron. Monsieur, me répondit-il en me prenant la main, comme si nous nous fussions connus depuis long-temps, je ne vous dirai pas que la demande que vous me faites m'honore; je sens assez la valeur des termes pour ne pas me servir de celui-ci vis-à-vis d'un homme qui pense comme M. de Valmont : mais je ne craindrai point de vous dire que l'estime dont j'étais prévenu à votre égard n'a pas eu moins de part à la visite que je vous ai faite que l'obligation de rendre à M. le baron celle que je lui devais. Il y a trop de conformité dans nos sentiments pour que je ne désire pas d'être lié plus étroitement avec vous. On vous aura parlé de mon goût pour la retraite. Ce goût n'est point en moi l'effet de la misanthropie : il est le fruit d'une longue et tardive expérience, et de l'horreur que j'ai toujours eue pour le vice et pour l'imposture. La vérité et la vertu sont si rares parmi les hommes! La présence de M. votre fils ne m'empêchera pas de vous ouvrir mon cœur : à son âge, il ne peut que gagner au récit que je vais vous faire.

Privé de ma mère presqu'au sortir de mon en-

fance; élevé, au fond d'une province, sous les yeux d'un père qui n'avait d'autre soin que celui de me former lui-même à la religion, à la probité et à tous les principes du véritable honneur; ne connaissant d'autre société que celle de quelques vieux militaires, retirés comme lui, et qui avaient son même caractère de bonté et de droiture, je ne me figurais pas que le monde pût être différent de ce qu'il était autour de moi. Je lisais peu, et ne réfléchissais pas assez pour tirer de mes lectures des lumières qui pussent me détromper d'une si douce erreur. Le peu de livres qui me tombaient entre les mains étaient d'ailleurs de nature à m'y confirmer : ils ne m'offraient, pour la plupart, que les coutumes et les mœurs de l'ancienne chevalerie. Quelques exercices convenables à un gentilhomme remplissaient une partie de ma journée. Après eux, la chasse était mon occupation la plus ordinaire, et toutes mes leçons de morale consistaient dans les avis d'un père tendre, et dans le bien que je voyais faire. Cette vie innocente et paisible ne fut pas de longue durée. Mon père mourut avant que j'entrasse au service. A cette époque tout changea pour moi. Un oncle, qui devenait mon tuteur, et qui, n'ayant point d'enfants, se proposait depuis long-temps de m'adopter pour son fils, vint me chercher et m'emmena à Paris. Il était écuyer du prince de.... dont il avait su gagner la confiance, et dont il partageait en courtisan les intrigues et les plaisirs. Il me présenta à

lui comme un jeune homme qui ne demandait qu'à être formé, et dont il pourrait un jour tirer parti. Le prince s'amusa beaucoup de ma naïveté et de ma franchise. Satisfait cependant de quelques saillies qui annonçaient en moi de la vivacité et une sorte d'esprit, me trouvant une taille avantageuse, une figure assez noble; et content d'ailleurs de ce que ma physionomie semblait lui promettre, il me recommanda aux soins de mon oncle, qui prétendait se faire honneur auprès de lui du nouveau genre d'éducation qu'il allait me donner. Il commença par me choisir les maîtres les plus propres à me former le goût et à me faire acquérir en peu de temps les connaissances qui m'étaient le plus nécessaires. Mes progrès à cet égard parurent répondre à son attente; mais elle fut cruellement trompée sur tout le reste. Il s'était chargé de m'instruire lui-même dans ce qu'il appelait la science du monde. Ses leçons, présentées d'abord avec assez de ménagement pour ne pas alarmer ma délicatesse, mais devenues moins équivoques de jour en jour, contrariaient toutes celles que j'avais reçues de mon père. Une complaisance envers les grands, qui devait aller jusqu'à la servitude; une déférence aveugle à leurs volontés et à leurs caprices; l'attention à prévenir sans scrupule tous leurs désirs; l'art de charmer leur ennui, de flatter leur amour propre, de nourrir leurs passions, ou de les faire naître au gré de mes intérêts; la dissimulation la plus profonde; l'éloignement

de toute vérité; l'oubli de tous principes; une très-bonne opinion de moi-même, qui fît valoir à leurs yeux mes talents, mes ressources et mes lumières; un ton de confiance qui me mît en état de les maîtriser sans qu'ils s'en aperçussent; un manége adroit; une politique sourde; de longs circuits qui les ramenassent sûrement à mes vues lorsque j'aurais l'air d'entrer le plus servilement dans les leurs; pour le dire en un mot et sans adoucissement, un mélange de bassesse et d'orgueil : tel était le plan qu'on me traçait pour que je parvinsse à jouer un rôle auprès d'eux, et surtout auprès du prince dont je devais briguer la faveur.

Ces leçons me remplissaient d'étonnement et d'horreur; et j'étais trop ouvert et trop franc pour déguiser l'impression qu'elles faisaient sur moi. Non, monsieur, dis-je un jour, avec un air d'indignation et d'un ton ferme et assuré, non, jamais cette morale ne sera la mienne; elle répugne trop à mon cœur; elle est trop opposée à celle de mon respectable père. Si je pouvais l'adopter un seul moment, je croirais entendre son ombre plaintive s'élever contre moi, et me demander compte des principes et des exemples qu'il m'a donnés. Jeune homme, repartit mon oncle en riant de ma simplicité, l'ombre de ton père pense bien à toi! J'ai pitié des préjugés dont il a bercé ton enfance. Sois donc un être bizarre et inutile dans la société; reste confondu dans la foule des

imbéciles et des misérables; va languir dans ta noble chaumière sans fortune et sans gloire. Ah! plutôt, m'écriai-je, plutôt mille fois y retourner sans nom, sans crédit et sans richesses, que de les acheter par le vice et par l'imposture; plutôt y passer le reste de mes jours obscur et ignoré; plutôt n'être rien que de ramper honteusement pour m'élever, que de devenir un homme important en cessant d'être honnête et vrai, et en me rendant méprisable! Ces réponses libres et tranchantes eussent indisposé pour toujours mon oncle contre moi, s'il n'eût été retenu par un secret penchant pour l'unique reste de sa famille.

Le prince, de son côté, cherchait à s'assurer par lui-même de l'effet que produisait en moi cette éducation tant vantée qu'on s'était flatté de me donner. Il m'admettait par intervalles à des parties de chasse où je pouvais me montrer tel que j'étais, sans gêne et sans contrainte. Il m'adressait souvent la parole, il me questionnait; et j'en profitais pour lui représenter les vœux et la misère des pauves paysans, les vexations qu'on leur faisait éprouver en son nom, les pertes innombrables qu'on leur faisait supporter, le joug dur et tyrannique qu'on imposait à tant d'hommes pour satisfaire au plaisir d'un seul homme. Le prince, étonné de ce langage, me regardait; il semblait quelquefois sourire à ma sincérité. Mais, trompé à l'instant même par les flatteurs qui l'environnaient, il prenait en dédain mes prétendues rêveries, et voulait

bien me faire grâce, en faveur de mon oncle, de la hardiesse que j'avais eue de plaider devant lui la cause de l'humanité. Lassé enfin de ce qu'il appelait la sauvagerie et les algarades de son neveu, il me bannit de sa présence, en lui disant que l'unique parti qu'il eût à prendre était de me faire entrer dans la gendarmerie, et que, par considération pour lui, il voudrait bien m'y protéger. Le prince ne tarda pas à être obéi; et en effet on m'avança au bout de quelques années.

Un mariage très-avantageux pour moi était sur le point de se conclure. J'aimais la personne que je devais épouser, et je croyais en être aimé. Elle se flattait que le crédit de mon oncle me mènerait beaucoup plus loin; mais il encourut la disgrâce du prince, et en mourut de chagrin. Un ami, sur lequel je comptais autant que sur moi-même, se mit sur les rangs pour solliciter en son nom une compagnie qui m'avait été promise; il l'obtint, et fit réussir en sa faveur le mariage que je me croyais au moment de contracter. Je me vis ainsi trahi tout à la fois sur les deux objets qui m'intéressaient le plus vivement, et par les deux personnes qui m'étaient les plus chères.

Comme la guerre venait de finir, pour faire diversion à ma douleur, je demandai la permission de voyager. Je vendis ce qui me restait des biens de mon père et de ceux de mon oncle, qui, n'étant riche que des pensions qu'on lui faisait, me laissait une succession très-modique. Après avoir

placé en viager une partie de mes fonds, j'en employai une autre partie à voyager dans les différentes cours de l'Europe. De retour en France, j'y fis de nouvelles connaissances; je crus y avoir acquis de nouveaux amis; et j'y éprouvai, au bout de quelques années, de nouvelles trahisons. Mon trop de franchise, dont je n'avais point perdu l'habitude, en me consolant en secret de mes malheurs, m'en attirait de plus grands encore. Une fois entre autres je fus traité en criminel d'état, pour avoir dit à un homme en place une vérité que je croyais nécessaire. Las des hommes, parce que jusqu'ici, me dit M. de Verzure, je n'avais point eu le bonheur d'en rencontrer qui eussent vos principes, résolu de les fuir sans cesser de les aimer, ne voulant d'autre liaison avec eux que celle dont mon état ne me permettait pas de me dispenser, je me suis ménagé cette retraite, d'où je ne sors que très-rarement, et où je fais mon unique étude de la religion, de la nature et de moi-même; plus heureux maintenant, si vous et M. le baron vous venez quelquefois la partager avec moi!

Je témoignai à M. de Verzure combien cette offre me flattait, et, usant de la même franchise dont il avait usé envers moi, je lui fis part des conseils que vous m'aviez donnés. Je lui dis combien je désirais ardemment de trouver un ami tel que lui, et combien je me félicitais de l'avoir rencontré. Je lui demandai aussi son amitié

pour mon fils, et le priai de lui tenir lieu d'un second père. Il me le promit, et nous nous séparâmes avec une égale impatience de nous revoir. Il m'a prévenu peu de jours après. Depuis ce temps je ne cesse de cultiver, de concert avec le baron, un ami qui nous est si essentiel à tous deux. C'est auprès de lui que je vais chercher, dans les cas pressants et difficiles, les lumières dont j'ai besoin. C'est avec lui que je vais me délasser du triste et dégoûtant spectacle des vices et des passions des hommes. Je lui parle souvent de vous avec Emilie, qui le goûte autant que moi. Il nous soutient, il nous console de votre absence, et nous fait puiser dans ses entretiens une force nouvelle. La sagesse de ses principes, jointe à la connaissance qu'il a du cœur humain, rend ses avis toujours sûrs et son commerce vraiment utile. Le baron a conçu pour lui la plus grande estime et le plus tendre attachement. Il lui communique ses réflexions, ses études; il lui a même fait part des secrets de son cœur. Un tel confident ne peut que servir à épurer de plus en plus ses sentiments, et à fortifier son goût pour la vertu.

Tout se prépare pour l'ouverture de la campagne. M. le maréchal de..... va commander en Al..... Deux autres corps de troupes sont destinés à garder nos frontières. Le dernier, le moins considérable des deux, sera placé à quelque distance de l'autre, de manière qu'il puisse s'en rapprocher aisément, si leur jonction devenait nécessaire, ou

prêter les mains à la grande armée, si nous nous trouvions moins en forces de ce côté-là. Il n'est pas décidé si je continuerai à servir sous le maréchal : c'est ce qui pourrait m'arriver de plus favorable, par l'amitié qu'il a pour moi. Les deux autres généraux ne sont point encore nommés, ce qui occasione bien des intrigues et des mouvements à la cour.

Les ennemis paraissent vouloir faire les plus grands efforts pour réparer les mauvais succès qu'ils ont eus dans la dernière campagne, et nous forcer à une paix moins avantageuse que celle à laquelle nous avons droit de prétendre.

LETTRE XXI.

Le marquis à son fils.

Je n'ai pas voulu différer, mon cher fils, à te marquer la joie que je ressens du don inestimable que le ciel a daigné te faire dans la personne de M. de Verzure. Tel que tu me le dépeins, il est l'ami qu'il te fallait; et quel honneur pour toi qu'il t'ait jugé digne d'être le sien! C'est maintenant que tu trouveras au besoin un censeur exact et fidèle qui, persuadé de ton amour pour le vrai, fera briller à tes yeux la lumière lors même qu'elle viendrait à contrarier tes penchants; qui, peu occupé du soin de plaire, n'ambitionnera auprès de toi d'autre

avantage que celui de t'être utile; qui, t'aimant pour toi-même, se croira payé de son attachement et de ses services par le bien qu'il te verra faire. Si cependant, comme j'ai lieu de m'en flatter, M. de Verzure ne peut avoir par la suite rien d'essentiel à te dire que ton cœur généreux et sincère ne t'ait dit avant lui, ah! du moins il te confirmera dans tes résolutions, il te soutiendra dans tes nobles projets, et t'inspirera le courage nécessaire pour les bien remplir.

Je fonde sur lui les mêmes espérances, et de plus grandes encore, par rapport à ton fils. Tu ne seras pas toujours le maître de l'avoir à tes côtés, surtout à l'armée : c'est là toutefois que se rencontrent, pour la conduite et les mœurs d'un jeune homme, les plus grands périls. C'est là qu'en bien peu de temps ses principes s'altèrent, que son caractère se dément, qu'une répétition constante de fausses maximes change insensiblement sa manière de penser, que la continuité des mauvais exemples et la crainte du ridicule deviennent pour lui une séduction de tous les moments, si dans son corps il n'a pas pour soutien et pour guide quelqu'un dont la réputation soit bien établie, dont l'âge, dont la vertu long-temps éprouvée inspirent une sorte de vénération, et qui couvre de son ombre le disciple confié à ses soins. Eh! pour le baron, quel plus digne soutien, quel plus sage mentor que M. de Verzure!

La petite maman est enchantée, par rapport

au baron, qu'elle appelle toujours son fils, de la découverte que tu viens de faire. En lisant avec moi la dernière lettre qu'Emilie m'a écrite, elle s'est presque fâchée de l'espèce de critique que tu semblais faire, des projets d'union dont elle nous a entretenus tant de fois, et qui flattent si sensiblement son amitié pour nous. Elle était tentée de croire que la nouvelle perspective qui s'ouvrait devant toi te faisait ambitionner pour ton fils un autre parti que sa chère Hortense. Voilà les gens de cour, s'est-elle écriée dans un premier mouvement de dépit; et elle a laissé tomber quelques larmes. J'ai continué à lire. Le sombre nuage qui s'était répandu sur son front s'est bientôt dissipé; la joie a brillé dans ses yeux; elle s'est accusée elle-même de trop de vivacité, et, en m'embrassant, elle s'est réconciliée avec toi.

Je ne puis d'ailleurs qu'approuver ta façon de penser. Ce ne sont point ces alliances que forment la politique des pères et leur fausse prévoyance qui font pour l'ordinaire le bonheur des enfants. Combien n'as-tu pas vu, cher Valmont, de ces mariages si propres à flatter l'orgueil des familles n'offrir dès les premiers jours que des caractères discordants, que des cœurs mal assortis, et, au lieu des avantages qu'on s'en promettait, n'enfanter que des scandales, des divisions et des haines! Il faut sans doute qu'il n'y ait pas trop de disparité entre les conditions, ni peut-être même trop de disproportion entre les fortunes; mais,

lorsqu'après tout les familles se conviennent, le plus ou moins de décoration et de richesse ne doit pas balancer, ce me semble, la convenance des inclinations, des caractères, et des mœurs. Tu n'ignores pas qu'Hortense est par son père d'une maison très-ancienne; que par sa mère elle tient à celle d'Emilie! que sa fortune s'est accrue des grands biens qu'avait acquis M. Dorval. Hortense a été formée sous nos yeux; elle a été élevée avec ton fils; leurs cœurs paraissent faits l'un pour l'autre; et je crois, Valmont, que toutes ces circonstances réunies ne peuvent faire qu'un heureux mariage. Celui du chevalier de Lausane avec Julie a quelque chose de plus favorable dans les idées d'un certain monde; mais il ne saurait me flatter davantage, et je les désire tous deux avec un égal empressement.

LETTRE XXII.

La comtesse de Valmont au marquis.

J'ADMIRE, mon père, la modeste et sage tranquillité de mon mari dans un moment où tout s'agite, où tout fermente autour de lui. Tandis que ceux qui se sentent appuyés par leur crédit ou par leur naissance, quoiqu'ils soient les moins distingués par l'éclat ou par l'ancienneté de leurs services, briguent à l'envi l'honneur du comman-

dement, Valmont, que les plus vieux militaires en jugent digne, et que le maréchal lui-même a désigné comme celui qui méritait le mieux d'y prétendre, s'éloigne de tout ce qui pourrait le lui procurer. Il fait moins assidument sa cour depuis qu'il sait qu'il pourrait être question de lui. Il fréquente moins ceux qui, dans le conseil, seraient le plus disposés à lui accorder leur suffrage. Lorsqu'on lui parle des titres qu'il s'est acquis, il rejette ses succès sur l'expérience et les lumières du maréchal, qui dictait ses opérations, et ne craint pas d'avancer qu'il n'a point appris assez longtemps à obéir pour se croire en droit de commander. Il ne conçoit pas, me dit-il entre nous, comment on peut prendre sur soi le sort de tant d'hommes, et peut-être celui de tout un empire, sans y être forcé par l'autorité.

Cependant la vicomtesse, qui ne laisse passer aucune occasion de se faire valoir auprès de lui, s'intrigue et agit fortement en sa faveur. Beaucoup plus constante dans ses goûts que je ne l'aurais cru et qu'il n'eût été à désirer, elle semble s'être fait un point d'honneur d'enchaîner Valmont, qui met tous ses soins à l'éviter. Dans un dernier entretien qu'elle a su se ménager avec lui, quoiqu'en ma présence et sous un prétexte assez plausible pour qu'il lui fût impossible de s'y refuser, elle employa auprès de lui l'amorce la plus flatteuse pour un cœur qui ne serait pas aussi bien préparé que l'est le sien. Vous bornez trop vos

vues, lui dit-elle. Eh! pourquoi tant d'indifférence pour des honneurs qui vous sont dus? Le choix dont on s'occupe si sérieusement à la cour ne doit tomber que sur vous. La plus saine partie du conseil est dans vos intérêts. Que dis-je? Il dépend de moi de vaincre le seul obstacle que vous ayez à surmonter! C'est M. de Lausane qui empêche que vous ne soyez nommé: c'est lui qui, par son crédit, arrête tous les effets de la bonne volonté que le roi vous a témoignée jusqu'ici. Je me flatte de conserver sur l'esprit du vicomte assez d'empire pour changer encore sur cet article ses dispositions à votre égard, comme je me félicite de l'avoir fait par rapport au mariage de son frère avec mademoiselle de Valmont. Il me suffit aujourd'hui, cher comte, pour vous ouvrir la carrière la plus brillante, de consulter mon cœur. Votre sort est entre mes mains. Tant pis, madame, lui répondit Valmont avec un sang-froid auquel elle ne s'attendait pas. Tant pis! reprit-elle d'un air déconcerté..... Oui, madame, je ne craindrai pas de le répéter. J'honore votre sexe: de grands exemples m'apprennent qu'il peut commander avec succès et régner avec gloire. Mais, quand la providence ne l'appelle pas à gouverner, ce n'est point lui qui doit nous donner des généraux ou des ministres, qui doit les faire ou les défaire à son gré; et nous serions trop à plaindre si de petites intrigues de cour, des liaisons de goût et de caprice, de petites vues étroites et bornées

devaient fixer le choix qui nous importe le plus. C'est sur un bon général, sur un sage ministre, que reposent la sûreté et le bonheur d'un état; c'est donc aux plus dignes qu'il convient d'en accorder les fonctions et les honneurs, et non à ceux qui réussiront le mieux à vous intéresser et à vous plaire.—Mais, monsieur, si nos goûts sont d'accord avec le mérite? — Il faut, madame, en laisser le discernement à ceux qui sont faits pour en juger. Sous un prince tel que le nôtre, et sous des ministres aussi éclairés, le vrai mérite se produira assez de lui-même. — Cependant, monsieur, est-il impossible que le prince se laisse prévenir? Malgré la sagesse de ses lumières, le crédit de M. de Lausane, par exemple, ne peut-il pas influer sur ses déterminations? Ne peut-il pas nuire au vrai bien que nous devons tous nous empresser de procurer?—Il y nuira moins, madame, que vos empressements, beaucoup moins que les préventions auxquelles vous vous livrez; et, puisqu'enfin il est question de faire tomber le choix du commandement sur ceux qui le méritent le plus, M. de Lausane ne saurait-il trouver parmi tous nos officiers-généraux quelqu'un qui y prétende à plus juste titre que moi? — Ce langage, monsieur, est digne de vous; il prouve mieux que tout ce que je pourrais dire, que nos goûts sont quelquefois raisonnables, et que notre choix n'est pas toujours une affaire de préjugé. Mais, cher comte, parlons avec une entière franchise; si mon

goût est à vos yeux une faiblesse, n'est-elle pas bien pardonnable? aux yeux d'une épouse aussi tendre que l'est madame de Valmont, ne porte-t-elle pas son excuse avec elle? et votre propre délicatesse devrait-elle si fort s'en alarmer? Ah! je vois trop ce qui vous arrête. Lorsque vous refusez le service que je veux vous rendre, convenez-en de bonne foi, c'est que vous ne voulez rien devoir à mon amitié pour vous. — Vous n'ignorez pas, madame, quelle est ma façon de penser; et y eût-il encore plus à perdre ou à gagner pour moi, je ne la trahirais pas. Il est vrai que trop de bonté de votre part me ferait craindre de me trouver engagé à trop de reconnaissance. Ce n'est pas qu'un sentiment si doux pût jamais être à charge à mon cœur; mais j'aime mieux en effet qu'il ne vous doive rien que de vous laisser la moindre idée que vous puissiez quelque jour en rien attendre de plus. J'ajouterai, pour achever de m'expliquer avec vous sans détour, que, bien loin de souhaiter le commandement que vous m'offrez, je le redoute; et que je m'estimerai trop heureux d'apprendre encore à servir sous quelqu'un de plus instruit que moi. — Voilà, monsieur, reprit la comtesse avec dépit, un langage bien singulier! Il faut que ce soit vous pour que je puisse croire à tant de modestie et de désintéressement. Eh! quel est l'homme qui ne saisît avec empressement une si belle occasion de faire valoir ses talents et de servir avec honneur? A vous entendre, vous re-

fuseriez aussi le bâton de maréchal de France, si je pouvais en disposer. — Oui, madame; et la première raison que j'aurais de le refuser, c'est que je ne l'ai pas mérité. — Et la seconde, monsieur? — Dispensez-moi de vous la dire. — En effet, d'après ce que vous m'avez déjà dit, elle est facile à deviner. En vérité, monsieur, vous avez juré de me rendre votre plus cruelle ennemie. Ah! ma petite maman! ajouta-t-elle en se levant, quel homme sauvage vous avez pour mari! Eh bien, monsieur, reprit-elle en acceptant sa main pour descendre, j'aurai l'esprit mieux fait que vous; je vous servirai malgré votre refus; et il viendra peut-être un jour où vous ne craindrez pas d'avouer tout ce que vous me devez. Elle lui serra la main, et descendit avec lui.

Quelles mœurs! grand Dieu! et quel siècle que le nôtre! Voilà ce que sont dans les conditions les plus relevées tant de femmes dont on vante les charmes! Et quels charmes peuvent s'allier avec si peu de décence? Eh quoi! elles ne savent donc plus ce qui est dû à leur sexe, ce qu'elles se doivent elles-mêmes? Elles se chargent de toutes les avances, elles qui sont si peu nées pour en faire, et qui se rendent déjà si coupables dès qu'elles souffrent qu'on leur en fasse impunément. Quoi! rien n'est donc un frein pour elles! L'union la plus sainte, les engagements les plus sacrés ne disent plus rien à leur esprit ni à leur cœur. La présence même d'une tendre épouse, d'une mère de famille,

ne leur imprime aucun sentiment de respect. O ma Julie! puisses-tu n'être jamais liée avec des femmes d'un semblable caractère! Hélas! si elles savaient du moins combien elles se dégradent, un reste de fierté les défendrait peut-être de tant d'avilissement et de bassesse.

Aussi, mon père, ce ne sont point leurs attraits que je crains pour mon mari. Je ne crains pas même pour lui ces offres séduisantes dont l'appât est si dangereux pour des âmes vulgaires : la sienne est à l'épreuve de l'enchantement des richesses, des titres et des honneurs. Mais ce que je ne cesse de craindre pour les suites, ce sont les excès de la vengeance dans un cœur vicieux et passionné, où la haine la plus violente tient de si près à l'amour. Je ne porte qu'en tremblant mes regards sur l'avenir. J'y vois une femme artificieuse et hautaine se livrer à tout le ressentiment d'une passion méprisée, faire jouer tous les ressorts de l'intrigue, employer peut-être toutes les noirceurs de la calomnie pour perdre l'homme juste qu'elle n'aura pu vaincre, unir sa haine à celle de son mari, maîtriser cette âme faible dont elle sait si bien plier à son gré toutes les volontés, et, abusant de son pouvoir, faire payer à Valmont, par une chaîne de malheurs, tous les rebuts qu'il lui aura fait essuyer. Tristes pressentiments, qui me forcent à la ménager, lorsqu'elle me paraît si peu digne de condescendance et d'égards! Mon père! joignez vos prières aux miennes. Que le ciel, en chan-

geant son cœur, la préserve elle-même de tous les maux qu'entraînent les passions; et que, devenue plus heureuse et plus sage, elle laisse Valmont jouir en paix du fruit de ses vertus!

LETTRE XXIII.

La même.

MADAME de Lausane, en vantant son crédit, n'a point trop présumé de son pouvoir. Elle a su triompher de la répugnance du vicomte, et l'a forcé de se déclarer pour mon mari : tant il est aisé à une femme adroite et remplie d'attraits de subjuguer un époux trop facile, malgré la contrariété des sentiments et de toute la résistance qu'il peut faire! Le comte est nommé pour commander en chef les deux corps de troupes sur lesquels doit rouler une partie des opérations de la campagne, et dont l'un sera au moins de vingt mille hommes effectifs, et l'autre de huit mille. Le moins considérable des deux aura son commandant sous les ordres de Valmont. La reine, qui ne cesse de l'honorer de ses bontés, et dont le cœur sensible et bienfaisant se plaît à faire retomber sur mon mari et sur moi les marques obligeantes de l'estime et de l'amitié qu'elle a toujours eues pour vous, a été la première à lui faire son compliment. Tous les courtisans s'empressent d'y joindre le leur. Quant

aux militaires, moins accoutumés à se contraindre, leur joie est aussi sincère que l'étaient auparavant leurs vœux et leurs éloges. Il n'en est aucun, si l'on en excepte le marquis de L...., qui ne se fît un plaisir de servir sous lui. Ce lieutenant-général, de même date que mon mari, mais ancienne créature de Lausane, et qui, avec un caractère assez semblable au sien, possède toute sa confiance, espérait que le vicomte ferait porter sur lui un choix qu'il croyait seul avoir mérité. Il se plaint hautement d'une préférence qui lui paraît injuste; tandis que le comte, par un sentiment tout opposé, voudrait pouvoir lui céder un honneur qu'il n'accepte qu'à regret. Le roi, en lui donnant ce témoignage si flatteur de l'opinion qu'il a de ses talents, ne lui a laissé d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance. Dois-je me réjouir ou m'affliger d'un événement si favorable en apparence à Valmont, mais en effet si contraire à ses désirs? Je ne lui connais que la noble ambition de se rendre utile; et pourquoi faut-il qu'il redoute si fort ce qui va le mettre plus que jamais à portée de le devenir! Si c'est une vertu d'être modeste, si une sage défiance de soi-même est le propre du vrai mérite, n'est-ce pas aussi un excès dangereux de ne pas sentir tout ce que l'on est capable de faire? O mon père! je chéris trop, j'honore trop mon mari pour lui chercher un défaut! mais je lui voudrais, ce me semble, un peu plus d'estime de lui-même lorsque je vois que tout le monde l'estime

et le révère autour de moi. Pardonnez la chaleur de mon zèle; s'il m'égare, il prend du moins sa source dans la haute idée que j'ai de Valmont. Il y a des instants où je voudrais le voir dans les places les plus éminentes, parce qu'il en est digne; où je voudrais le voir commander à l'univers, parce qu'il en ferait le bonheur. Je ne puis assez vous dire combien sa gloire m'est chère. J'y tiens un peu trop peut-être; et qui sait si le ciel ne m'en punira pas?

LETTRE XXIV.

Le marquis à la comtesse.

J'ADORE, ma chère Emilie, les desseins de la providence à l'égard de ton mari; et je ne désire autre chose, sinon que dans l'élévation comme dans l'abaissement, dans les succès comme dans les revers, il réponde dignement aux vues qu'elle a sur lui. Quant à toi, ma fille, je me bornerai pour le moment à t'éclairer sur ce zèle si ardent que tu fais paraître pour sa gloire. J'en loue le principe, et ne veux qu'en corriger l'excès. Il part sans doute de l'estime que tu as conçue pour ses vertus : crains toutefois, mon Emilie, les vœux inconsidérés qu'il t'inspire. Je ne te dirai pas que nous nous retrouvons tout entiers, sans le vouloir, dans ceux qui nous appartiennent et qui

nous sont chers; que leur gloire ne nous intéresse si vivement que parce qu'elle devient en quelque sorte la nôtre; et qu'il arrive ainsi, par un raffinement de vanité, que nous désirons pour eux un éclat que nous craindrions pour nous-mêmes : des avis si utiles pour tant d'autres ne sont pas faits pour toi. Mais songe que cette gloire, que tu ambitionnerais pour Valmont, n'est pas sans danger; que, sans parler des soins qu'elle entraîne, des contradictions, des vicissitudes auxquelles elle nous expose, nous ne saurions trop appréhender l'ivresse à laquelle elle nous conduit. Heureux donc et vraiment sages ceux qui lui préfèrent les avantages plus réels et plus sûrs d'une douce et tranquille obscurité! Plus sage encore est celui qui sait, comme Valmont, apprécier cette fumée de gloire, ce vain éclat de renommée, envisager de sang-froid les dangers qu'il nous fait courir, et les affronter! cependant lorsque le devoir l'exige, j'aime bien mieux, après tout, que la gloire vienne le chercher et le contraigne à la recevoir, que s'il allait au-devant d'elle. Dans les transports de ton admiration pour lui, tu condamnes cette défiance de lui-même qu'il te fait paraître. Je n'ignore pas, ma fille, que dans le langage du monde on traite ce sentiment de pusillanimité et de faiblesse : mais je sais aussi que tous les hommes vraiment grands, vraiment dignes de nos hommages, ont eu cette sage défiance en partage : je sais que les grandes fautes sont nées presque toutes de la trop grande

confiance dans nos forces; que pour l'ordinaire les hommes médiocres en tout genre sont présomptueux; et que, comme tu l'observes si bien, le vrai mérite est toujours modeste.

Eh! quand je serais forcé de convenir, d'après des exceptions assez rares, que quelques-unes de ces qualités qu'on appelle héroïques se sont souvent rencontrées avec une opinion avantageuse de soi-même et un secret sentiment de sa supériorité; qu'ont-elles produit alors qu'une ambition démesurée, presque toujours aussi funeste à ces prétendus héros dont elles ont signalé les exploits que fatale au genre humain qui les a si follement admirées? Avec moins de confiance et de présomption, ils eussent été des citoyens utiles et bienfaisants; et ils se sont montrés, pour la plupart, des sujets rebelles, des tyrans au sein de leur patrie, ou des conquérants homicides.

Laisse donc, ma chère Emilie, laisse à ton mari sa modestie, son humble défiance. Cette vertu ne dégénère que dans des âmes faibles, parce qu'y étant portée à l'excès, elle devient en elles un manque de générosité et de courage; mais dans Valmont elle ne fera que tempérer son amour si vif pour le bien par la sagesse et la prudence.

LETTRE XXV.

Le comte de Valmont au marquis.

Émilie vous a marqué, mon père, l'emploi que la cour daignait faire de moi; il me reste à vous apprendre les événements qui ont suivi la lettre qu'elle vous a écrite. Le vicomte, en cédant à des sollicitations trop importunes, et que je n'ai pas été le maître d'empêcher, avait cru sans doute pouvoir se dédommager de la violence qu'il se faisait, en me suscitant des embarras dont il me serait difficile de me tirer; et peut-être en effet, sans M. de Verzure, l'appréhension trop vive des risques auxquels il m'expose m'eût-elle entièrement découragé.

Lorsque le roi m'eut contraint d'accepter le titre dont il m'honorait, M. de Lausane accourut aussitôt pour m'en féliciter. Il ne me dissimula pas que c'était à lui que je le devais, et il me parla assez clairement des droits qu'il croyait avoir à ma reconnaissance *. Par respect pour les ordres du prince, je ne voulus pas insister sur la nécessité qui m'avait été imposée, ni me montrer indifférent au service que le vicomte se flattait de

* M. de Lausane trouve sans doute plus commode d'oublier ce qu'il doit au désintéressement de M. de Valmont; et celui-ci paraît assez modeste pour ne pas s'en souvenir.

m'avoir rendu. Je me contentai de le remercier, et de lui témoigner l'empressement que j'aurais à saisir toutes les occasions de lui être utile. Il se retira sans s'expliquer davantage; et peu de jours après m'abordant avec tous les dehors de l'amitié et de la franchise : Je viens, me dit-il, vous offrir le plus sûr moyen de vous acquitter envers moi; mais, n'ayant à vous parler que d'affaires qui nous sont personnelles, j'exige votre parole d'honneur que vous me garderez sur tout ceci un secret inviolable. Je crus, d'après ce qu'il m'annonçait, ne rien risquer en le lui promettant. Ce secret était cependant un premier piége qu'il me tendait. Nos deux familles, reprit-il ensuite, vont bientôt n'en faire qu'une : ce que je viens vous demander pour mon frère, je vous le demande pour l'époux de Julie, pour vous-même; et je vous en aurai néanmoins la même obligation que s'il n'était ici question que de mon propre intérêt.

Ce début, fait avec tant d'art, m'alarma de la part d'un homme tel que Lausane. Je ne lui laissai rien entrevoir de mes craintes, et il continua ainsi : Le roi n'ayant point encore nommé celui qui doit commander le second corps de troupes qui sera à vos ordres, c'est sur le chevalier que je désire que vous fassiez tomber un choix si propre à l'avancer. Il ne me convient pas de le demander; et c'est à vous seul que je veux qu'il en soit redevable. Prenez sur vous le soin de solliciter cette grâce sans qu'il le sache; et je vous suis garant

qu'elle vous sera accordée. La reine, qui a si fortement appuyé l'alliance que nous devons contracter, est prévenue de la démarche que vous allez faire; elle l'attend de vous, et m'a chargé de vous en instruire.

Ici, mon père, peignez-vous, s'il se peut, mon étonnement et ma douleur. C'est une injustice que M. de Lausane exigeait de moi : et c'est la reine, aussi sage, aussi équitable que bonne, la reine qui, dans tout le cours d'une si belle vie, n'a jamais rien voulu qui ne fût autant un acte de justice qu'un acte de bienfaisance; c'est elle que le vicomte osait en quelque sorte associer à ses vues en la trompant, en lui déguisant tout ce qu'avait d'odieux le plan qu'il s'était formé. Car enfin, quelque tendresse que j'eusse pour le chevalier, je ne me faisais point illusion sur son mérite Il en a sans doute; mais pas encore assez pour lui donner droit de prétendre à un pareil grade; il n'a point encore rendu des services assez importants pour lui servir de titres; le sang dont il sort, quelque illustre qu'il soit, n'est point tel qu'il puisse faire oublier ce qu'on doit à des officiers-généraux beaucoup plus anciens que lui.

Il n'en est point qui ne s'offensât avec raison d'une semblable préférence; elle ne paraîtrait que l'ouvrage de la brigue et de la faveur : et voilà ce que le vicomte n'avait pas permis à la reine d'apercevoir; voilà ce qu'il voulait faire retomber sur moi, et la première sorte d'épreuve par laquelle

il voulait me faire passer. Si je cédais, je devenais complice d'une injustice, et je me rendais injuste moi-même. Si je résistais, je fournissais contre moi des armes au vicomte, je risquais de déplaire à la reine, prévenue comme elle l'était par M. de Lausane, à ma bienfaitrice, pour qui je sacrifierais mille vies, si je les avais, mais jamais ma conscience; je devais craindre d'aliéner l'esprit du chevalier, qui m'intéresse par tant d'endroits, dont l'union avec ma famille fait ma plus douce espérance, et auprès duquel le vicomte, en m'obligeant au secret, se réservait le moyen le plus facile d'empoisonner mes intentions.

Toutes ces réflexions se présentaient en foule à mon esprit, tandis que M. de Lausane me parlait; et il avait tout dit, qu'occupé de tant de pensées diverses, je paraissais l'écouter encore. Feignant d'être étonné de mon silence : Vous vous taisez, me dit-il; trouvez-vous quelque difficulté à ce que je vous propose? Oui, mon cher vicomte, lui répondis-je; il en est une qui me paraît insurmontable. Jugez de ma peine par l'extrême désir que j'aurais de vous obliger, et par tous les motifs qui me porteraient à le faire. — Quel est donc cet obstacle si difficile à vaincre? — C'est que je ne saurais me permettre ce que je ne crois pas équitable? et l'est-il que je sollicite pour le chevalier ce qui est dû à tant d'autres avant lui? — Mais n'y a-t-il point d'exemples?... — Il y en a peu; et je suis persuadé que, si jamais on ne sur-

prenait la religion du prince par de faux exposés, il n'y en aurait même pas, à moins de services bien signalés. Au reste, le roi est le maître; qu'il ordonne; il peut compter sur notre obéissance : mais il ne le fera pas, pour peu qu'on l'éclaire; et ce ne sera pas moi qui aiderai à le tromper. — Et la reine? — La reine, monsieur! vous la connaissez aussi-bien que moi, elle ne peut vouloir que ce qui est juste. — Ce que je vous demande de concert avec elle, je l'ai cru tel. — Elle le croyait aussi. Mais ne craignez pas, cher vicomte, qu'en la désabusant je hasarde rien qui puisse vous compromettre. Les réflexions que je lui ferai faire à ce sujet paraîtront venir de vous; et en excusant votre amitié pour un frère, en citant même les exemples que vous pourriez alléguer en sa faveur, je lui dirai quelles sont les raisons qui vous déterminent à ne pas vous en prévaloir. Faisons mieux, reprit M. de Lausane; puisque je ne puis vaincre en vous ce nouveau genre de scrupule, assez singulier pour un courtisan, laissez-moi le soin de me désister de ce projet auprès de la reine, et qu'il ne paraisse pas que je vous en aie parlé. Souvenez-vous du secret que je vous ai demandé; c'est sans réserve que vous me l'avez promis. Vous l'étendez beaucoup trop loin, lui ai-je dit, si vous prétendez m'obliger à l'égard de la reine comme à l'égard du chevalier. N'importe, je vous le garderai; et en cela du moins vous reconnaîtrez jusqu'à quel point vous pouvez compter sur moi.

Mais, à votre tour, ne me compromettez pas. — Vous défiez-vous de moi? — La méfiance, cher Lausane, s'allie difficilement avec la franchise; mais observez que, si l'on savait que je vous ai refusé, et que l'on prît mal ce refus, vous ne me laissez aucun moyen pour me défendre. — Soyez tranquille, monsieur, vous n'en avez pas besoin : et il me quitta d'un air assez peu satisfait pour me laisser tout à craindre.

Ce que je prévoyais ne tarda pas à se vérifier. Je me hâtai d'aller faire ma cour à la reine : elle me reçut avec une sorte d'indifférence qui, sans rien expliquer, ne m'apprenait que trop qu'elle croyait avoir à se plaindre de moi. Cette froideur si marquée semblait se répandre jusque sur mon épouse. Emilie n'osait lui en demander les raisons : et, me trouvant si réservé, elle n'osait me les demander à moi-même. Je souffrais, et ne pouvais parler. Je devinais assez sous quels traits on avait su me peindre aux yeux de ma bienfaitrice, aux yeux de celle dont la bienveillance et l'estime m'étaient plus chères que tous ses bienfaits. Il m'était aisé de comprendre que le vicomte avait rapporté notre entretien, et la réponse que je m'étais cru obligé de faire; mais en la modifiant à son gré, en déguisant les motifs de mon refus, en me faisant considérer comme un faux ami, sur lequel on ne pouvait compter, comme un mauvais cœur, insensible à toutes les avances du vicomte, à toutes les bontés de la reine, et qui se mettait peu en peine

d'entrer dans ses vues et de satisfaire ses désirs. Pour tout dire enfin, je ne pouvais me dissimuler que M. de Lausanc avait manqué essentiellement à ce que j'avais droit d'attendre de lui. Peut-être même, selon la façon de penser la plus commune, son infidélité m'autorisait-elle à rompre le silence. Un mot eût suffi pour me justifier : mais je me l'étais interdit par la promesse que j'avais faite; et, si j'en appelais à un tribunal plus sévère que celui de l'opinion, le manque de parole de la part du vicomte ne me dispensait pas de garder la mienne*. J'aimais donc mieux, quel que fût mon tourment, passer pour ingrat que de me rendre parjure, et paraître coupable que de le devenir.

Pour mettre le comble à ma peine, le chevalier ne se présentait plus chez moi; il me donnait tout lieu de penser qu'il m'avait oublié, qu'il avait oublié Julie; et ma fille, toute raisonnable qu'elle est, n'y était pas insensible : en quelque lieu qu'il me rencontrât, il craignait de m'aborder, et je craignais presque autant les questions qu'il eût pu me faire. Voilà donc, me disais-je à moi-même, tout ce que devait produire cette exactitude si scrupuleuse à garder ma promesse! Voilà ce que le monde, en croyant me faire grâce, traiterait de simplicité! Je perds l'estime de la reine et ses bontés; je perds, dans la personne du chevalier, celui

* Voyez plus haut le trait de M. de Turenne, note (9), Lettre VI.

que je désirais pour époux à ma fille; je perds en lui un ami sur lequel je comptais pour moi-même: et tel est l'avantage que le vicomte sait tirer de ses artifices et de ses ruses pour l'accomplissement de ses desseins; tel est l'art, tels sont les intrigues des cours et les jeux des courtisans! Mais qu'importe? me disais-je ensuite; dès que je n'ai rien à me reprocher, l'avantage est encore pour moi. Ah! plutôt que de cesser d'être ce que je suis, que de manquer à ce que je me dois, plutôt mille fois être dupe, et n'en faire jamais! Si je perds tout ce qui me flattait le plus, la fidélité, la droiture, le véritable honneur ne méritent-ils pas bien de pareils sacrifices?

Quels sacrifices cependant! qu'ils me paraissaient pénibles! et je ne pouvais pas même le confier à M. de Verzure, ni m'en consoler avec Emilie. J'étais dans cette situation pénible lorsqu'on m'annonça le chevalier de Lausane. Il se jette à mon cou, et me serrant entre ses bras: Mon ami, s'écrie-t-il, mon respectable ami! qu'il m'en a coûté de vous taxer de dissimulation, de déguisement, de vous croire faux et trompeur! Le vicomte.... Ah! mon cœur le lui pardonnera-t-il jamais! Le perfide! il m'avait fait entendre que, pour mieux s'assurer de votre amitié pour moi, et ayant de trop justes raisons de la suspecter, il vous avait demandé en ma faveur, et au nom de la reine, un service essentiel qui ne tenait qu'à une démarche de votre part; mais que, craignant d'u-

ser votre crédit auprès du roi, sous de vains prétextes vous le lui aviez refusé. Le mécontentement que la reine faisait paraître, le silence que vous gardiez, l'espèce de gêne et d'embarras que je croyais remarquer en vous lorsque nous nous rencontrions en sa présence, tout semblait confirmer l'idée que mon frère m'avait donnée. Je ne vous voyais plus que comme le reste des hommes, comme un homme qui par de fausses démonstrations m'en avait imposé, qui se faisait un jeu de la religion et de l'amitié, et qui ne voulait rester mon ami qu'autant qu'il ne lui en coûterait rien pour l'être. Hélas! vous connaissais-je donc assez peu pour vous juger si mal! Mais le vicomte m'avait aveuglé, et l'excès de mon attachement pour vous servait encore à vous rendre plus coupable à mes yeux. Quels combats j'ai éprouvés! Je me croyais forcé de renoncer à votre alliance, d'oublier Julie. Je ne pouvais me résoudre à devenir votre gendre après avoir commencé à vous mésestimer. Mes yeux se sont ouverts; et c'est la reine elle-même qui vient de m'éclairer. Elle a craint de vous avoir condamné trop légèrement, d'en avoir trop cru de fausses apparences. Vous trouvant pour la première fois contraire à ses désirs, elle a voulu pénétrer vos motifs, éclairer ses doutes; elle a voulu percer le mystère que renferme le silence que vous avez gardé jusqu'ici, et qu'elle n'a pu encore m'expliquer. Elle a consulté avant tout sur le genre de service que mon frère

exigeait de vous, et qu'il m'avait caché. On lui en a fait aisément sentir l'injustice, et elle va vous marquer combien elle vous sait gré de votre résistance. Mais moi, cher Valmont, si j'eusse su que c'était sur cela que portaient les plaintes de mon frère, et que tel avait été l'objet de sa demande, ah! croyez-en les principes que j'ai reçus de vous, les sentiments que vous m'avez inspirés, j'eusse été le premier à désavouer le vicomte, à détromper la reine, à lui rappeler des droits mieux fondés que les miens, à vous rendre grâces d'un refus dont l'époux de Julie se tiendra un jour plus honoré que d'un titre que vous m'eussiez obtenu par faveur, et que je n'ai pas mérité.

Que vous dirai-je, mon père, et comment vous rendrais-je l'impression que les sentiments du jeune Lausane faisaient sur moi? Je le retrouvais tel que mon cœur le désirait, et toujours plus digne de l'attachement que j'ai pour lui. Ses torts, s'il en avait eu, n'avaient pris leur source que dans sa délicatesse et son extrême sensibilité. Que je goûtais de douceurs à les lui pardonner! En excusant sa trop grande facilité à en croire son frère, que je lui savais gré, sur tout le reste, de sa façon de penser! Avec quels transports j'ai reçu ses aveux! par quelles tendres caresses j'ai payé son retour! Eh! pourquoi, s'écriait-il en me prodiguant les siennes, pourquoi m'avez-vous permis d'être injuste à votre égard? pourquoi ce silence obstiné? Cessez de m'interroger à cet égard,

lui ai-je répondu, et soyez persuadé que j'ai souffert plus que vous.

On vint nous avertir que la reine m'attendait, ainsi que le chevalier. Cher comte, me dit-elle, dès qu'elle m'aperçut, c'est aujourd'hui que j'apprends mieux que jamais à vous connaître. En refusant de vous prêter à ce que je croyais juste et qui ne l'était pas, vous m'avez rendu un service que je n'oublierai de ma vie. Je suis d'ailleurs informée de la cause de votre silence, et elle ajoute à mon estime pour vous. Je ne faisais que l'entrevoir; je viens de forcer le vicomte à me la dire. Il vous avait demandé le secret sur un entretien qu'il aurait dû me communiquer tout entier; et vous le lui avez gardé. Il vous avait promis de se désister auprès de moi du projet qu'il avait conçu; et il ne l'a pas fait. Il s'est reposé sur votre fidélité pour oser noircir..... La reine s'arrête à ces mots. Il se repent, continue-t-elle, après un moment de silence; il a honte de son procédé; quelle réparation attendez-vous de lui? Moi, madame, lui répliquai-je en lui baisant la main qu'elle me tendait avec bonté, je ne demande à votre majesté qu'une grâce, c'est qu'elle daigne lui pardonner comme je lui pardonne moi-même. Qu'on appelle M. de Lausane, dit-elle aussitôt. Il parut au même instant; et elle lui adressa ce peu de mots: Mon intention, monsieur, était d'instruire le roi de tout le manége odieux que vous venez d'employer. Vous brouilliez M. de Valmont avec votre frère:

après avoir consenti à l'union de sa fille avec le chevalier, vous me déguisiez les vrais motifs de son refus; vous me compromettiez moi-même; et il me prie de vous pardonner. Je cède à ses instances; mais ne perdez jamais le souvenir de ce que vous lui devez. Nous nous embrassâmes en présence de la reine, dont je ne pouvais me lasser d'admirer les vertus; nous lui fîmes nos remercîments, de concert avec le chevalier, qu'elle avait voulu instruire par une semblable leçon; et je crus presque avoir triomphé de l'inimitié du vicomte. Hélas! que devais-je attendre d'un cœur tel que le sien!

Le même jour, tandis que je me félicitais, au sein de ma famille, du retour du chevalier, lorsque je me flattais d'avoir fait naître dans M. de Lausane des sentiments plus vrais et des dispositions plus favorables, j'apprends qu'il a fait donner le commandement du second corps de troupes qui devait agir conjointement avec moi au marquis de L....., le seul de tous les militaires que j'eusse à redouter.

Cet officier, recommandable par son expérience et par ses talents, mais reconnu pour être d'un caractère inquiet et ombrageux, a été fait lieutenant-général en même temps que moi. Ami du vicomte, sur le crédit duquel il comptait pour son avancement, ne doutant pas qu'il ne fût choisi préférablement à tout autre pour commander en chef, il n'a pu voir ses espérances trompées sans

se livrer au plus vif ressentiment. Moins habile que M. de Lausane dans l'art de dissimuler, c'est contre moi qu'il dirigeait ses plaintes les plus amères; il ne parlait que de projets de vengeance: et maintenant qu'il va courir la même carrière que moi, maintenant que le vicomte m'oppose en lui un concurrent jaloux, fier et intraitable, concevez, mon père, tout ce que je dois craindre d'un pareil choix.

C'est ici, je l'avoue, que, sans M. de Verzure, j'eusse donné peut-être les plus grandes marques de faiblesse. Effrayé de la perspective affligeante qui s'ouvrait devant moi, j'allai trouver ce digne ami. Je viens, monsieur, lui dis-je en l'abordant, m'appuyer de vos conseils, et chercher auprès de vous la force dont j'ai besoin. Je lui exposai à l'instant le sujet de mon trouble et de mes alarmes; je lui fis comprendre les risques que j'allais courir, les piéges qu'on allait me tendre. Toutes mes démarches seront présentées sous le jour le plus odieux; au lieu de pouvoir concerter mes opérations avec le marquis, je ne dois me promettre de sa part qu'une entière opposition de sentiments, que de continuelles entraves et des obstacles insurmontables. Si je n'avais à craindre que pour ma propre gloire, aidé de vos conseils et de vos lumières, je pourrais espérer de parvenir à m'oublier moi-même. Mais le service du prince en souffrira; les ennemis tomberont séparément sur nous; ou, malgré la jonction de nos troupes, ils

vaincront à coup sûr des généraux divisés. Plus cette campagne est importante pour le succès de nos armes et pour forcer tant d'ennemis à la paix. plus une telle division nous sera funeste. Si vous l'approuvez, mon parti est pris : je vais porter ma démission au roi. Si j'y suis forcé, je ferai entendre mes plaintes à la reine, qui a déjà été instruite des dispositions du vicomte; je lui dévoilerai tout l'objet et tout le plan de cette nouvelle intrigue; je la prierai... Mon général, s'écria M. de Verzure en m'interrompant, modérez ces transports; considérez de sang-froid la position où vous êtes, et la nature des mouvements qui vous agitent; les plaintes ne sont pas faites pour vous. Le service du roi n'est ici qu'un prétexte; et, quelque spécieux qu'il soit, il vous déguise dans ce moment la passion qui vous fait parler. Le dernier trait de M. de Lausane vous aigrit et vous déconcerte; il prend sur votre caractère, sur celui du moins que la religion vous a donné.

Ce peu de mots, prononcé d'un ton de vérité et d'intérêt, plus persuasif que tous les discours, me fit rentrer en moi-même. Je me rendis plus maître de moi; et M. de Verzure, me voyant disposé à l'écouter, reprit en ces termes : Je sens comme vous, monsieur, les conséquences du coup qu'on a prétendu vous porter. Connaissant si bien M. de Lausane, vous auriez pu vous y attendre, et il eût été plus sage de le prévenir. Votre confiance, après tout, est celle d'une belle âme qui a

toujours peine à soupçonner le mal qu'elle est incapable de faire. Mais ne croyez pas que ce mal soit sans remède. Des inconvénients qu'il nous est aisé de prévoir seront aussi bien plus faciles à parer. Je puis déjà vous être garant que tous les militaires sont pour vous. Ils observeront toutes les démarches du marquis. Vous êtes en chef; et, dans les circonstances les plus importantes, il ne vous en coûtera pour le service du prince, pour l'intérêt de l'état, que de vous armer de constance et d'une noble fermeté. Le roi est juste, plein de sens et de lumières; il a dans son conseil des ministres éclairés; vous lui enverrez vos plans bien développés, et vous forcerez M. de L.... à s'y conformer. Vous avez la confiance des officiers et des soldats : tout autre, dont le marquis ne serait pas moins jaloux, vous remplacera-t-il mieux? D'ailleurs, les ordres du roi à votre égard sont précis. De nouvelles représentations de votre part, l'éclat que vous feriez, ne serviraient qu'à envenimer les haines, qu'à vous ôter le mérite de la modération aux yeux des courtisans, et qu'à vous donner aux yeux du prince un air de désobéissance et d'humeur qui ne s'accorde point avec vos principes.

Eh bien, monsieur, lui répondis-je, vaincu par ses réflexions, je ne remercierai pas; je ne suivrai pas ce premier mouvement, où il entrait trop de passion, j'en conviens, et dont vous m'apprenez à rougir : mais je demanderai à commander sous les ordres du marquis.

Je vous reconnais à ce projet, s'écria M. de Verzure; et cet effort est digne de vous. Mais il vous est dicté par un zèle ardent pour le bien plus qu'il ne l'est par la prudence. C'est alors que M. de L..., devenu l'instrument des passions du vicomte, vous écraserait sans ressources pour vous-même, et sans fruit pour le service du prince. Les défaites, les revers seraient pour vous, et les succès seraient tout entier pour lui. Il vous est d'ailleurs bien permis de croire le marquis aussi propre que vous à commander en chef; mais ce ne sera pas l'avis de tous les militaires. Ce que vous avez fait dans la dernière campagne laisse tout espérer de ce que vous ferez dans celle-ci; et personne n'a la même confiance dans M. de L...., quelque mérite qu'on lui suppose. Je ne prétends pas au reste que les arrangements secrets du vicomte et la jalousie du marquis ne puissent rendre vos opérations plus difficiles, retarder ou diminuer vos succès; mais ce que j'ose vous garantir, c'est que les choses en iraient moins bien, si de vous-même vous vous portiez à les changer. —Il faudra donc me résigner à tout événement? — Oui, mon cher comte, et tout attendre de celui qui dirige les événements à son gré, et qui sait mettre un prix à notre obéissance.

Tel a été, mon père, mon entretien avec M. de Verzure. En mêlant à ses sages conseils des choses trop flatteuses sans doute, et ce que je voudrais mériter, il m'a éclairé sur ce qui restait en moi de

mes anciennes faiblesses. L'impétuosité de mon caractère, retenu en partie par l'heureux frein que vous avez su y mettre, n'est donc pas encore éteinte! Mes passions, plus comprimées, il est vrai, plus contraintes par la religion, ne sont pas encore domptées! et que faudrait-il pour les ranimer? Ah! qu'un véritable ami est pour nous une ressource bien nécessaire contre nous-mêmes! Combien sans lui on risque de s'égarer, en donnant au dépit, au ressentiment, à la passiòn, ce qu'on croyait donner à la raison!

LETTRE XXVI.

Le marquis à son fils.

Je suis trop content, cher Valmont, de la conduite que tu as tenue à l'égard du vicomte, et de ta docilité à suivre les conseils de M. de Verzure, pour ne pas te pardonner aisément des transports trop vifs et des irrésolutions d'un moment. En refusant à M. de Lausane ce que tu ne pouvais lui accorder sans injustice, en ne cédant ni à l'intérêt, ni à l'amitié, ni à des considérations plus puissantes encore, tu as soutenu, comme tu le devais, le caractère de force et de courage que j'ai tant désiré de former dans mon fils. C'est cette force, Valmont, qui donne une consistance réelle à toutes les vertus. Elle te devient plus que jamais

nécessaire; et on peut dire du siècle où nous vivons que jamais elle ne fut plus rare. J'ai vu dans le monde, parmi les grands, des hommes estimables par bien des endroits; mais j'en ai peu vu qui eussent une âme assez virile pour conserver dans les occasions importantes cette fermeté inébranlable qui fait seule le vrai juste. Je les ai vus, pour la plupart, remplis d'équité dans le cours ordinaire de la vie, plier tout à coup leur droiture et leurs principes aux circonstances lorsqu'il était question pour eux de ce qu'ils regardaient comme de grands intérêts. Je les ai vus, couvrant leur faiblesse du vain prétexte de la nécessité, excuser en eux ce qu'ils eussent hautement condamné dans les autres, et ce que, dans une position moins embarrassante, ils n'eussent pas cru pouvoir se pardonner à eux-mêmes. Un refus semblable au tien, dans des cas où l'ordre, où la règle étaient violés plus ouvertement encore, eût sauvé une tache à leur vertu; et ils ne se sont pas senti assez de courage pour le faire. Une simple représentation, un mot eût suffi quelquefois pour inspirer d'autres idées, pour déconcerter d'odieuses manœuvres, d'injustes projets; et ils n'ont pas osé le dire. La crainte de se trop avancer, le risque de se compromettre, faisant taire en eux le cri de la vérité, ils ont autorisé enfin, par leur exemple ou par leur suffrage, ce qu'ils n'avaient pas eu d'abord la force de contredire; et ils se sont trouvés complices de tout le mal qui s'est fait, et

qu'ils auraient pu empêcher. Avouons, mon fils, d'après de tels exemples, qu'on n'est pas solidement vertueux quand on ne sait pas tout hasarder, tout sacrifier pour le devoir.

Ce n'est pas, cher Valmont, et ta conduite le prouve, que la vertu, tout austère qu'elle est, soit incompatible avec les attentions et les égards; mais, de tous les ménagements qu'elle peut mettre en usage, elle ne se permet que ceux qu'il lui convient de prendre. Elle adoucit, par la sagesse des motifs qu'elle expose, la dureté du refus qu'elle est obligée de faire; elle en compense les désagréments par des services d'un autre genre, dès qu'elle est à portée de les rendre. Si elle est forcée de dire des vérités qui puissent déplaire, ce n'est jamais de ce ton de supériorité qui offense ou qui humilie; elle tempère le vif éclat d'une lumière importune par la manière dont elle la présente; en se déclarant contre les abus, elle ne s'élève point contre l'autorité; et, sans flatter les vices, elle sait respecter les personnes.

Avec un semblable caractère que de maux ne prévient-elle pas! Sa fermeté impose aux cœurs les plus pervers, et s'en fait admirer. Sous les yeux d'un prince plein de droiture, et qui ne demande qu'à être éclairé, elle est un frein contre l'audace des hommes puissants et corrompus. Tôt ou tard sa marche, constante, invariable, triomphe des plus grands obstacles. Plus elle se soutient sans altération, sans mélange, plus son em-

pire s'affermit, plus son crédit augmente. Il n'est rien qu'elle ne pût vaincre, si jamais elle ne se démentait elle-même ; et, quand elle essuierait quelque disgrâce, elle a de quoi s'en consoler aisément par l'estime publique et par son propre témoignage.

Si je te rappelle, mon fils, ces importantes vérités, lors même que tu en parais le plus vivement pénétré, ce n'est que pour t'animer toujours plus fortement à les suivre, et à leur donner dans la pratique toute l'étendue dont elles sont susceptibles. Car il ne suffit pas, cher Valmont, de s'armer de courage pour empêcher le mal ; il faut encore en montrer pour faire le bien. Que de grandes vues une âme généreuse ne se propose-t-elle pas ! Que de vastes projets elle enfante ! De quelle sensibilité elle est douée pour tout ce qui intéresse la félicité de ses semblables ! Avec quel zèle elle se porte à procurer de nouveaux avantages à ses concitoyens, et, si elle le peut, à tous les hommes ! Pour y parvenir, nul soin ne lui paraît trop pénible, nulle fatigue ne la rebute, nul danger ne l'épouvante ; que dis-je ? elle ne connaît plus de périls dès qu'ils ne sont que pour elle.

Ah ! mon fils, si nous mettions autant d'ardeur à faire le bien qu'en apportent les méchants à faire le mal, quels heureux succès couronneraient nos efforts ! La nature même des choses qu'un si beau zèle nous ferait entreprendre seconderait nos louables desseins. Tous les cœurs bien faits s'uni-

raient à nos travaux, et nous aurions la faveur de la plus digne portion du genre humain dont nous chercherions à faire le bonheur. Sans doute il en coûte pour réaliser les meilleures intentions. Les petites vues, les intérêts particuliers opposent leurs intrigues et leurs clameurs, suscitent des ennemis, font éprouver des contradictions, préparent des dégoûts et des peines : mais, si l'on réussit, quelle satisfaction intérieure ! quelle douce récompense ! et, si malheureusement on échoue, n'est-ce rien que d'avoir tenté de faire du bien ?

Peut-être, mon fils, et c'est là ma plus chère espérance, peut-être le ciel t'a-t-il destiné à faire un jour d'aussi grandes choses que celles que je t'ai vu tant de fois admirer dans les autres. Ne te refuse pas aux vues qu'il a sur toi. Je loue l'homme simple et modeste qui, content de la position où il se trouve, pourvu qu'il s'y rende utile, se plaît à obéir tandis qu'on le juge digne de commander ; qui ne court point au-devant des places et des dignités, et les abandonne volontiers à celui qu'il croit plus capable que lui de les bien remplir : mais, lorsqu'une fois le choix est tombé sur lui, qu'il dépose de vaines craintes, et que, se reposant avec confiance sur cette providence qui l'appelle, il n'ait plus d'autres soins que celui de s'acquitter avec honneur des devoirs qu'elle lui prescrit.

Que je sais donc gré à M. de Verzure de t'avoir retenu dans le rang où elle t'a placé ! Tu l'avoues,

mon fils, et j'applaudis à ta sincérité; ce n'était plus seulement une juste défiance de toi-même qui t'alarmait lorsque tu t'es vu sur le point de le quitter; c'étaient les nouvelles entraves où te mettait la haine artificieuse de Lausane, c'était une appréhension trop vive des risques qu'entraînait la rivalité du marquis. Tu en redoutais les suites, disais-tu, pour les intérêts de l'état et la gloire du prince; mais peut-être aussi craignais-tu un peu trop pour ta propre gloire; et c'est ici que les réflexions que je t'ai fait faire ne te seront pas inutiles. Dans toutes les circonstances où tu pourras te trouver par la suite, si critiques qu'elles puissent être, fais tout ce qui est en ton pouvoir; fais-le constamment, et ne t'inquiète point des événements pour tout ce qui n'a rapport qu'à ton propre intérêt. Voilà, mon fils, la vraie grandeur d'âme que ton père attend de toi. Si un sentiment peu réfléchi, et quelque impétuosité dans le caractère, ont pu te rendre faible un moment; pour le réparer comme il convient, sois fort le reste de ta vie.

Ton état, cher Valmont, t'impose maintenant de grands devoirs. Aimer, désirer la paix en faisant la guerre, et ne combattre que pour avoir le bonheur de l'obtenir; gémir d'un mal que l'ignorance où sont les peuples sur leurs véritables intérêts a seul rendu nécessaire (1); respecter l'humanité lorsqu'autour de nous tout semble armé pour la détruire; ne point perdre de vue cette

importante maxime, que le droit de la guerre, pris dans ses vrais principes, ne nous permet envers des ennemis, qui comme nous sont des hommes, que le moindre mal que nous pouvons leur faire, dès qu'il suffit pour empêcher ceux dont ils nous menacent injustement, et pour nous assurer la jouissance paisible des biens qu'ils cherchent à nous ravir; ménager le soldat, en être le père (2), et ne point acheter au prix de son sang ce qu'on peut devoir avec moins de frais au temps et à la patience *; faire naître et affermir en lui, par des opérations toujours sages, par des ressources toujours promptes, cette confiance dans son général qui garantit l'intrépidité, la bravoure du Français, et qui est l'âme de ses succès; mettre en mouvement le grand ressort de l'honneur national; en exciter avec la plus grande activité l'idée dans tous les esprits, et le sentiment dans tous les cœurs; mettre un frein à la valeur sans l'amortir; tempérer le courage par la prudence, afin de ne pas risquer de se voir arracher par une ardeur inconsidérée les avantages qu'on pouvait attendre de la modération et de la sagesse (3); établir la discipline la plus sévère (4); faire refleurir la religion

* Quand on proposait au comte de Saxe une attaque où il fallait sacrifier quelques soldats : « Différons de quelques jours, « répondait-il; le plus beau succès est celui qui coûte le moins « de sang : un grenadier m'est précieux, il faut vingt ans pour « le remplacer. » (Histoire du maréchal de Saxe, dans *la France littéraire* de TURPIN.)

et les mœurs, seules capables d'affermir la règle et d'en adoucir la contrainte (5); étudier par toi-même les positions, les lieux, les campements, les marches, et choisir avec intelligence parmi les officiers ceux qui méritent le mieux que tu te reposes sur eux des détails; recueillir les avis, avoir le tien sans y tenir, savoir y ramener les autres lorsqu'il est le plus sûr; prendre sur toi les événements quand l'occasion et la nécessité t'en font une loi; que dirai-je enfin? conserver le sang-froid au milieu des hasards; y courir le premier, s'il le faut, et montrer aux autres le chemin de l'honneur, en te souvenant toutefois que la bravoure du chef n'est point l'audace du soldat, mais que de sa sûreté dépend pour l'ordinaire le salut de toute une armée: ce n'est là qu'une exposition bien succincte des obligations que tu contractes. Mais qu'elles ne t'effraient pas; le Tout-Puissant, au nom duquel tu en subis le joug, t'aidera à le porter.

Eh! quel plus noble emploi que celui qu'il te confie! Quelle récompense il y attache à l'instant même où l'on s'en acquitte! Protéger tout un peuple par sa sagesse et par sa valeur, mériter d'être nommé son défenseur et son appui, garantir ses possessions et sa liberté, assurer son repos et son bonheur, fixer toute son attention, se rendre digne de toute son estime, recevoir le tribut de sa plus vive reconnaissance : quoi de plus propre ici-bas à enflammer un grand cœur! Quelle gloire plus

pure, lorsqu'elle n'est point souillée par la bassesse des motifs; lorsqu'elle n'est point flétrie par les inconséquences et les fausses démarches qu'entraînent les passions; lorsqu'elle a pour fondement cette vertu solide qui nous rend justes, humains, tempérants parmi les horreurs de la guerre, et modestes au sein de la victoire! Puisse cette gloire des vrais héros être un jour la tienne! ou plutôt, mon fils, sans tenir à son éclat trompeur, sans t'inquiéter de ce qu'elle a de mobile et de changeant par la contrariété des événements divers, ou par l'injustice des hommes, puisse-tu la mériter!

M. de Veymur éprouve dans ce moment une satisfaction bien douce, que nous partageons de tout notre cœur avec lui; il vient de recevoir les ordres de la cour, et se prépare à aller servir sous toi. Si tu pouvais obtenir que pendant ton absence, Emilie, avec ses enfants.... O mon ami! je ne veux pas me permettre des désirs trop vifs, un espoir trop flatteur! Que serait-ce si mes vœux n'étaient pas remplis!

NOTES.

PAGE 236.

(1) *Gémir d'un mal que l'ignorance où sont les peuples sur leurs véritables intérêts a seule rendu nécessaire.* La guerre ne peut être considérée comme un mal nécessaire que lorsqu'elle est défensive; et elle le devient quand il s'agit de prévenir de

grands maux qu'évidemment on se prépare à nous faire. Mais en général quels sont donc les fruits de la guerre, je ne dis pas pour le vaincu, dont on ne saurait trop déplorer les malheurs; je dis pour le vainqueur lui-même? Si par des succès rapides et constants, si par de vastes conquêtes il se forme un grand empire bientôt cet empire s'écroule et succombe sous son propre poids : s'il a des succès moins grands, l'état se dépeuple, s'obère, et prépare sa ruine par ses succès mêmes : s'ils sont partagés, tout ce qui peut arriver de plus heureux est de se retrouver, après bien des dangers et des vicissitudes, au même état où l'on était auparavant. C'est ce qu'a si bien prouvé Gaillard dans son *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*. Voyez surtout la préface du tome I de la première partie, qui indique le but moral de cet ouvrage, et celle du tome I de la seconde. « La guerre est horrible, dit l'auteur, on l'avoue; mais les passions la conseillent, et les passions sont écoutées. Il faut donc prouver, si l'on prouve quelque chose aux passions, que la guerre ne remplira jamais leur objet; qu'elle peut servir les fureurs de la haine, mais qu'elle trompe tous les vœux de l'ambition; qu'elle trahit tous les intérêts de la politique; qu'en un mot elle est inutile autant qu'elle est horrible. Cette inutilité de la guerre, résultat général de l'histoire, est la moralité particulière de celle-ci. »

C'est à ce résultat que nous conduit aussi par les faits l'abbé de Mably, dans le *Droit public de l'Europe, fondé sur les traités*.

Voyez en particulier le tome III, chap. 15, p. 379 et suivantes, édition de Genève, 1764, où il s'explique en ces termes : « Il faut que les passions exercent un empire bien absolu sur nous, et soient des sophistes bien adroits, pour pouvoir nous persuader, malgré les maux que l'ambition a faits aux états les plus puissants, qu'il est sage de faire la guerre, de tenter des conquêtes, et d'aspirer à la monarchie universelle. Depuis plus de deux siècles que l'Europe est déchirée par des guerres cruelles, et que chaque état ne cherche qu'à s'agrandir aux dépens de ses voisins, il est bien surprenant que mille expériences malheureuses n'aient pas encore ramené la poli-

tique à son véritable objet, qui est la conservation et non l'agrandissement de la république. Parce que des peuples ont conquis de grands empires, on croit qu'il est sage de se proposer la même fin. On ne veut pas voir, en premier lieu, que ces peuples ont travaillé à leur ruine en travaillant à leur agrandissement; en second lieu, que, s'ils se sont perdus pour avoir fait de grandes conquêtes, nous autres états modernes, nous devons nous perdre pour oser seulement en tenter.

« L'argent est aujourd'hui le nerf et l'âme de notre politique : qui ignore cette vérité ne sait rien. Mais comment peut-on en être convaincu, et se persuader cependant que la guerre, qui détruit nécessairement les finances d'un état, peut le rendre plus heureux et plus puissant? Dès que les revenus ordinaires de la république ne suffisent pas pour fournir aux dépenses de la guerre, il faut qu'elle multiplie les impôts, ou qu'elle fasse des emprunts. Dans le premier cas, la nation ne peut pas être militaire, parce qu'elle est surchargée en temps de guerre, et et par conséquent n'aura jamais l'esprit, les mœurs ni la discipline d'une nation conquérante; dans le second cas, la guerre doit lui paraître encore plus onéreuse, parce que le peuple en supporte encore le poids après que la paix est faite : qu'on tire la conséquence. Que faut-il donc penser de quelques princes qui ont cru faire une guerre avantageuse parce qu'ils ont acquis quelque nouveau domaine? Si les revenus de ces conquêtes n'ont pas suffi à payer les intérêts des dettes de l'état, et à rembourser même les capitaux empruntés; il est évident que, malgré ses acquisitions, la république s'est appauvrie et dégradée.

« Qu'on jette les yeux sur l'histoire de l'Europe, depuis les regnes de Charles-Quint et de François I, et je défie de me citer une seule guerre où le vainqueur n'ait pas fait des conquêtes ruineuses. Si nous voulons avoir l'ambition fatale des Romains, ayons du moins leur bon sens. Avec de petits moyens, ne tentons pas de grandes choses.... A l'argent, qui fait tout mouvoir dans la société, substituons d'autres ressorts, etc.

« On voit par l'extrait des deux traités de *Hubersbourg*, qu'il n'est survenu aucun changement par rapport aux possessions des puissances belligérantes. Après sept campagnes, pleines

d'événements importants, elles ont été réduites à rétablir les choses dans la même situation où elles étaient avant la rupture.
« Lisez la suite dans l'ouvrage même, et méditez, quelques pages après, les réflexions importantes des derniers ministres de la reine Anne sur les dépenses de l'Angleterre pendant la guerre de 1701 : quelles leçons elles renferment pour les souverains!

Sur une matière d'aussi grande conséquence que l'est celle-ci, puisqu'elle tient essentiellement au bonheur et au malheur du genre humain, on nous excusera sans doute si nous joignons à ceci les observations que J.-J. Rousseau a insérées dans son extrait du *Projet de paix perpétuelle* de l'abbé de saint Pierre, et qui sont copiés d'après lui.

« Considérons la consommation d'hommes, d'argent, de forces de toute espèce, l'épuisement où la plus heureuse guerre jette un état quelconque; et comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire : nous trouverons qu'il perd souvent quand il croit gagner, et que le vainqueur, toujours plus faible qu'avant la guerre, n'a de consolation que de voir le vaincu plus affaibli que lui : encore cet avantage est-il moins réel qu'apparent, parce que la supériorité qu'on peut avoir acquis sur son adversaire, on l'a perdue en même temps contre les puissances neutres, qui, sans changer d'état, se fortifient par rapport à nous de tout notre affaiblissement.

« Si tous les rois ne sont pas revenus encore de la folie des conquêtes, il semble au moins que les plus sages commencent à entrevoir qu'elles coûtent quelquefois plus qu'elles ne valent. Sans entrer à cet égard dans mille détails qui nous mèneraient trop loin, on peut dire en général qu'un prince qui, pour reculer ses frontières, perd autant de ses anciens sujets qu'il en acquiert de nouveaux, s'affaiblit en s'agrandissant; parce qu'avec un plus grand espace à défendre, il n'a plus de défenseurs. Or on ne peut ignorer que, par la manière dont la guerre se fait aujourd'hui, la moindre dépopulation qu'elle produit est celle qui se fait dans les armées : c'est bien là la perte apparente et sensible; mais il s'en fait en même temps dans tout l'état une plus grave et plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui ne naissent pas, par l'augmentation des im-

pôts, par l'interruption du commerce, par la désertion des campagnes, par l'abandon de l'agriculture; ce mal, qu'on n'aperçoit point d'abord, se fait sentir cruellement dans la suite; et c'est alors qu'on est étonné d'être si faible pour s'être rendu si puissant.

Ce qui rend encore les conquêtes moins intéressantes, c'est qu'on sait maintenant par quels moyens on peut doubler et tripler sa puissance, non-seulement sans étendre son territoire, mais quelquefois en le resserrant, comme fit très-sagement l'empereur Adrien. On sait que ce sont les hommes seuls qui font la force des rois; et c'est une proposition qui découle de ce que je viens de dire; que, de deux états qui nourrissent le même nombre d'habitants, celui qui occupe une moindre étendue de terre est réellement le plus puissant. C'est donc par de bonnes lois, par une sage police, par de grandes vues économiques, qu'un souverain est sûr d'augmenter ses forces sans rien donner au hasard. Les véritables conquêtes qu'il fait sur ses voisins sont les établissements plus utiles qu'il forme dans ses états; et tous les sujets de plus qui lui naissent sont autant d'ennemis qu'il tue. »

Voilà sans doute d'excellentes raisons. Il n'est aujourd'hui presque aucun politique, aucun sage, qui ne se fît honneur d'y applaudir et de les faire valoir. Cependant tout retentit des bruits de guerre; toutes les nations sont sous les armes; des révolutions se préparent : et c'est en préconisant la philosophie; c'est en exaltant le nouvel esprit, qui s'est emparé, dit-on, de bien des souverains et de quelques grandes puissances; c'est en vantant leur prétendue tolérance, et les nouveaux systèmes d'humanité et de bienfaisance, dont les grands mots ne produisent que de si petits effets, que nous allons voir égorger d'une extrémité du monde à l'autre des millions d'hommes. O vraie sagesse, vraie philosophie, vraie religion, que n'inspirez-vous les mortels! Jusqu'à quand méconnaîtront-ils leurs intérêts les plus chers, et feront-ils couler le sang humain en faisant l'apologie de leurs siècles de lumières!

Puissent donc se réaliser les vœux qu'un de nos militaires a formés! « Puissent des ministres patriotes, des génies sages et

des cœurs sensibles, sans cesse environner le trône! Échos des peuples, organes de la raison, ils répèteront aux monarques que la guerre, du moins offensive, est toujours une atroce démence; que c'est un appauvrissement que les conquêtes; que l'histoire, plus juste à mesure que les hommes s'éclairent, s'apprête à jeter un jour terrible sur la gloire abhorrée des conquérants; et que cette foule de panégyristes elle-même, honteuse enfin d'avoir nourri tant de fureur par les louanges *, n'a plus d'encens à brûler pour les désolateurs du monde. » *Histoire des campagnes de M. de Maillebois en Italie*, par le marquis de Pesay, mestre-de-camp de dragons.

PAGE 237.

(2) *Ménager le soldat, en être le père... Faire naître et affermir en lui cette confiance dans son général, etc.* Turenne était dans l'usage de visiter souvent son camp; sa vigilance redoublait lorsque ses soins devenaient plus nécessaires. Durant l'expédition rapide de la conquête de la Franche-Comté en 1674, il s'approcha un jour d'une tente où plusieurs jeunes soldats, qui mangeaient ensemble, se plaignaient de la pénible et inutile

---

* On a malheureusement trop vanté en effet ce prétendu héros, à l'ambition duquel le monde entier ne suffisait pas. La lecture de Quinte-Curce a fait, dit-on, un Charles XII. Que n'avait-il saisi ce mot si touchant et si profond d'un Scythe à Alexandre! « Si tu étais un dieu, tu ne ferais pas tant de mal aux hommes. »

« Les plus grands conquérants, a dit M. le dauphin dans un « de ses écrits, sont fort au-dessous des rois pacifiques, justes « et humains : il est bien plus beau d'être les délices du monde « que d'en être la terreur. Un prince, ajoute-t-il, qui entre- « prend une guerre uniquement pour sa gloire personnelle, est « également en horreur et à Dieu et aux hommes : mais un roi « digne de l'être l'évite sans la craindre, et la soutient avec cou- « rage quand elle est inévitable; il se montre dans l'occasion pro- « digue de son sang, et toujours avare de celui de ses sujets. » (*Vie du dauphin père de Louis XVI.*)

marche qu'ils venaient de faire. « Vous ne connaissez pas notre « père, leur dit un vieux grenadier tout criblé de coups ; il ne « nous aurait pas exposés à tant de fatigues, s'il n'avait pas de « grandes vues que nous ne saurions pénétrer. » Ce discours fit cesser toutes les plaintes, et on se mit à boire à la santé du général. Turenne avoua depuis qu'il n'avait jamais senti de plaisir plus vif.

Et quel général sut en effet inspirer plus de confiance et plus d'amour à ses soldats? Il avait en 1673, pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver, entrepris de chasser de la Westphalie l'armée des ennemis. Un jour, qu'épuisé de veilles et de fatigues, il s'était couché derrière un buisson, des fantassins qui voyaient en passant que la neige tombait sur lui, coupèrent des branches d'arbres pour lui faire une hutte. Des cavaliers arrivèrent qui la couvrirent de leurs manteaux. Turenne s'éveille dans cet instant, et demande à quoi l'on s'amuse au lieu de marcher. « Nous voulons, répondirent les soldats, conserver notre père ; « c'est notre plus grande affaire ; si nous venions à le perdre, « qui nous ramènerait dans notre pays ? »

(*Dictionnaire des hommes illustres.*)

MÊME PAGE.

(3) *Afin de ne pas risquer de se voir arracher par une valeur inconsidérée les avantages*, etc. En parcourant nos annales, on frémit de tous les revers que cette même cause nous a fait essuyer sous tant d'époques si fatales à la France. Qu'on se rappelle les batailles de Courtray, de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, de Dettingue ; qu'on réunisse toutes les circonstances de celle de Pavie ; qu'on lise dans Villaret les détails de la journée de Nicopolis, dont les Français ont essuyé presque seuls tous le désastre, et l'on verra qu'ils n'ont dû leurs défaites les plus mémorables qu'à une valeur présomptueuse, ou à une précipitation indiscrète. Souvent même celle-ci nous a arraché des mains une victoire qui était toute acquise, dit l'un de nos plus célèbres historiens, si l'on eût voulu ne pas combattre. Le zèle patriotique, ajoute-t-il, doit toujours avertir les Français d'une faute qui leur fut toujours si familière et si funeste.

MÊME PAGE.

(4) *Établir la discipline la plus sévère.* Un jeune officier français, se trouvant sur la Meuse devant une place qu'on allait forcer, ne se donna pas la patience d'attendre le signal pour l'assaut. Il sortit de son rang, monta à la brèche, et y causa une si grande épouvante, que les assiégés, qui ne le croyaient pas seul, abandonnèrent la brèche; ce qui entraîna la prise de la place. Le marquis de Créqui, en étant instruit, fit venir devant lui le jeune officier. Au lieu des louanges auxquelles il s'attendait, le maréchal le fit lier et garrotter; et, après qu'il eut été promené en cet état plusieurs jours à la suite du camp, il fut mis en prison et condamné à mort pour être sorti de son rang et pour avoir agi sans ordre. On le conduisit jusqu'au lieu du supplice, où se trouva le général, qui lui accorda sa grâce, lui donna une chaîne d'or, un cheval d'Espagne, et le garda près de lui afin de récompenser sa bravoure après avoir puni sa témérité.

Personne ne s'est plus appliqué à faire refleurir la discipline que le maréchal de Villars, parce que personne n'en a senti plus vivement la nécessité : c'est elle en effet qui maintient la subordination; qui, sous un habile général, procure les succès et prévient tous les revers; qui assure la subsistance d'une armée dans le pays ennemi, ou l'empêche d'être à charge à son propre pays; qui fait respecter au soldat ce qu'il y a de plus sacré, la religion et les propriétés.

« L'armée entière, dit Villars en parlant de celle qui était sous ses ordres, observait la plus exacte discipline. Aucun soldat ne s'écartait, et en trois mois de temps je ne fus pas obligé à faire un seul exemple. C'est un bonheur que j'ai presque toujours eu, et je me le procurais en suivant la même méthode de parler moi-même aux troupes, de n'oublier rien pour leur faire entendre ce qui était de l'intérêt général et particulier. S'ils s'oubliaient après cela, j'étais d'une sévérité inflexible, surtout au commencement de la campagne. » (*Vie du maréchal duc de Villars*, t. 2, p. 166.) Voyez les effets de cette excellente méthode dans plusieurs endroits de sa vie écrite par lui-même, et particulièrement tome 1, p. 176, 177, 423; tome 2, p. 256, 272 et ailleurs.

Le duc de Villars donne un exemple frappant de ce que peut la discipline sur l'esprit du soldat, et sur sa conduite même dans un pays ennemi. « Il arriva alors, dit le maréchal, une chose qui paraîtra singulière, si on songe qu'elle se passa dans la chaleur de la poursuite. Le marquis de Nangis entra dans un village avec huit cents grenadiers, trouva le curé et les habitants faisant la procession de la Fête-Dieu. Le curé s'arrêta pour donner la bénédiction. Les grenadiers se mirent à genoux, et, la bénédiction reçue, on marche aux ennemis sans que le curé ni la procession parussent alarmés. Il est vrai qu'on avait établi une discipline si exacte, que les paysans ne prenaient plus la fuite. »

(*Ibid.* tome I, p. 435.)

PAGE 238.

(5) *Faire refleurir la religion et les mœurs, seules capables d'affermir la règle et d'en adoucir la contrainte.* Il n'y a guère, a dit le comte de Saint-Germain, que les motifs surnaturels qui puissent porter l'homme à toute l'énergie dont il est capable. Aussi voyons-nous par l'histoire que les peuples qui ont jeté un grand éclat furent tous vertueux et religieux dans les jours de leur splendeur. Les Romains, dans les beaux jours de leur république, étaient les plus religieux des hommes. La religion et les bonnes mœurs, qui en sont un écoulement nécessaire, ont ensemble une telle influence sur le sort des empires, que leur décadence et leur chute furent constamment l'effet et la suite de l'affaiblissement de la religion, qui amène nécessairement la corruption des mœurs; et celles ci sont un thermomètre assuré qui marque l'état des nations. Ces grands objets sont trop négligés dans l'état militaire... Il doit être enjoint à tous commandants de faire respecter soigneusement la religion et son culte, et de ne pas souffrir des mœurs publiquement dépravées et corrompues. S'il arrivait qu'un commandant lui-même fût vicieux et scandaleux, il doit être révoqué sur-le-champ : c'est un mauvais levain qui corromprait toute la masse. Toute troupe sans religion et sans mœurs ne sera jamais bonne. »

(*Mémoires du comte de Saint-Germain.*)

LETTRE XXVII.

La comtesse de Valmont au marquis.

Je vais vous rejoindre, mon père; la reine me l'a permis. Ma Julie, ses jeunes frères, toute la petite famille partage la joie que j'en ressens, comme elle va partager mon bonheur. La baron seul gémit de ne pouvoir nous accompagner. Mais le devoir l'appelle; et, pour lui en adoucir la rigueur, le comte lui fait espérer qu'au retour de la campagne ils seront libres tous deux de venir nous chercher. Il jouira alors, comme ses frères, de vos tendres embrassements; il reverra sa petite maman, sa chère Hortense, que rien n'est capable de lui faire oublier. Sans cesse il nous en parle, et ce n'est qu'à nous et à M. de Verzure qu'il se permet d'en parler. Lorsqu'il se présente à ses yeux quelque objet dont on vante les charmes : Ce n'est point là, nous dit-il, ce n'est point là mon Hortense; ce ne sont point ses grâces naïves, sa retenue, sa sage et modeste simplicité : non, je ne vois que ma sœur qui puisse lui être comparée. Je doute en effet qu'il lui eût été possible de faire un meilleur choix; et puisqu'il n'a pas dépendu de nous de le prémunir contre une passion trop tendre, nous ne pouvons, après tout, qu'applaudir à la constance de son attachement. Elle fait l'éloge

de son cœur; et, comme Valmont l'avait prévu, elle a contribué, autant que nos soins et nos conseils, à le garantir de ces liaisons dangereuses, de ces passions honteuses et frivoles qui sont aujourd'hui l'écueil de la jeunesse. Cet attachement si honnête et si pur n'a rien pris d'ailleurs sur ce que nous avions droit d'attendre de ses heureuses dispositions. Vous en jugerez, mon père; et j'ose croire que vous ne regretterez pas la peine que vous vous êtes donnée pour le former. Plus il mérite toute mon affection, plus je crains de le perdre : ce ne sont point ses études, ses travaux, ses exercices pénibles que je redoute. Je laisse à d'autres mères ces craintes pusillanimes : elles ne furent jamais les miennes. Je redouterais bien plutôt ces faux ménagements et cette mollesse qui l'eussent rendu, comme tant d'autres, peu propre à soutenir la fatigue et à affronter les hasards. Mais quelque mâle que soit l'éducation qu'il a reçue et celle qu'il reçoit encore tous les jours, quelque force de tempérament qu'il ait acquise, il n'est point à l'abri de ces coups funestes qui moissonnent à la fleur de leurs ans nos plus braves guerriers *. C'est maintenant comme épouse et comme mère que

* Aimable comte de Gisors, l'espoir de ton prince et de ta patrie, le plus digne objet de notre estime et de notre amour; c'est ainsi que tu nous a été enlevé au moment où s'ouvrait devant toi la plus brillante carrière. Formé par un père qui n'avait rien négligé pour faire de toi un grand homme, tu signalas ta jeunesse par les exploits des héros. Quelle mort glorieuse,

j'ai lieu de trembler. Depuis tant d'années, à chaque campagne qui va s'ouvrir, je crains pour mon mari; depuis deux ans je crains encore pour mon fils. Ils sont tous deux si dignes de ma tendresse! Mais surtout les vertus du comte me le rendent toujours plus vénérable et plus cher. Ses vues sont si droites, sa conduite est si noble et si désintéressée, son cœur est si bienfaisant, il a pris tant d'empire sur lui-même, il a si peu d'inégalités et de faiblesses; et quand il lui en échappe de bien légères, parce qu'enfin il est homme, il se juge avec tant de rigueur et a pour nous tant d'indulgence, que je ne puis me lasser d'admirer en lui les fruits qu'y porte la religion. Car c'est elle, mon père, qui l'a fait tout ce qu'il est aujourd'hui.

J'en ai une nouvelle preuve dans le précieux dépôt qu'il vient de me confier. Il avait oublié, pour une affaire importante, des papiers qu'il m'a fait demander en m'envoyant la clef de son bureau, et en m'indiquant à peu près l'endroit où je pourrais les trouver. Je me suis trompée de tiroir, et j'en ai ouvert un où le premier objet qui m'a frappé était un cahier écrit de sa main, qui avait pour titre : *Le fruit des leçons de mon père, et*

---

mais funeste, en interrompit le cours! Je mêlai mes regrets les plus amers à ceux de mes concitoyens. Autrefois le compagnon de tes premières études et de tes premiers jeux, je me voyais honoré de cette bienveillance qui fait le charme d'un âge tendre. Hélas! le coup qui t'a frappé a laissé dans mon cœur une plaie qui saigne encore, et que le temps ne peut fermer.

mon plan de conduite au milieu du monde. J'ai cru devoir respecter le secret de mon mari. J'ai remis à l'instant ce cahier à l'endroit où je l'avais trouvé, en espérant néanmoins qu'il ne me serait pas impossible de tirer parti de ma méprise. Dès que le comte est rentré, j'ai volé dans ses bras. En lui remettant sa clef, je lui ai raconté ce qui m'était arrivé; je l'ai conjuré de me faire part, pour ma propre utilité, de ce qu'il n'avait écrit que pour lui-même, et de me permettre d'en tirer une copie. Après quelque résistance, il a cédé à ma prière, sous la condition expresse que jamais je ne montrerais cet écrit qu'à vous *, et à mes enfants après sa mort. Vous verrez, mon père, si j'ai tort de me passionner comme je le fais pour la gloire de Valmont. Non, non, ce n'est pas pour moi que je la désire; ce n'est pas même pour lui : c'est pour l'intérêt de la vertu, de la religion; c'est pour celui du monde entier; car je n'ai pas trop dit lorsque je vous ai marqué dans ma dernière lettre que, si sa condition l'élevait au-dessus des autres hommes, s'il régnait sur l'univers, ce ne serait que pour en faire le bonheur. D'après cette justice que je lui rends, d'après les sentiments qu'il fait naître en moi, et qui lui sont dus, ne me pardonnerez-vous pas de trembler pour ses jours? Ma Julie ressent mes alarmes, et y joint les siennes. Elle craint, de son côté, pour un père qu'elle aime

* On le trouvera à la fin du dernier volume.

autant qu'elle en est aimée, pour un frère qui fait avec nous sa société la plus douce, et qui se glorifie hautement d'être le frère de Julie; elle craint aussi pour le chevalier de Lausane, et surtout, lui dit-elle, parce que vous êtes le bon ami de mon papa.

Le chevalier est forcé d'aller servir sous le marquis de L...., au lieu de suivre Valmont comme il s'en était flatté. Il voit avec peine son mariage retardé jusqu'à la fin de la campagne, et s'inquiète des obstacles que son frère peut encore y apporter: aussi a-t-il remis ses intérêts les plus chers entre les mains de sa belle-sœur, en la conjurant d'entretenir son mari dans des dispositions favorables. La vicomtesse s'y était déjà offerte d'elle-même, afin de se rapprocher toujours davantage de nous.

Cette jeune femme, n'écoutant plus que sa passion, emploie sans cesse de nouveaux moyens pour la faire valoir. Elle emprunte tous les agréments; elle épuise tous les raffinements de la coquetterie et de l'art; elle boude, elle s'éloigne, elle revient; elle témoigne de l'indifférence, et le moment d'après, du dépit, de l'emportement, de la fureur. Elle fait paraître des accès de tendresse pour son mari, qui s'y laisse aisément surprendre; et hors de sa présence, elle ne laisse plus apercevoir pour lui que de l'aversion et du mépris. Il est des instants où elle joue auprès de Valmont la naïveté, le sentiment, où elle affecte un ton de sagesse et de raison, où elle prend le masque des

vertus qu'elle sait qui lui sont les plus chères : il en est d'autres où elle semble oublier tous principes, où elle traite de préjugés toute espèce de lois et de bienséances, où elle ne parle plus que d'affranchissement de tout joug et de toute contrainte, que de liberté et de plaisirs. Elle se replie dans tous les sens contraires, et avec tout ce manége elle ne fait que se rendre encore plus méprisable. Elle le sent quelquefois malgré elle, et c'est ce qui fait son plus cruel tourment. Valmont ne s'avise plus de la prêcher; il m'en laisse le soin; mais je n'y réussis pas mieux que lui. Elle le cherche, et il ne s'étudie qu'à la fuir. S'il ne peut l'éviter, sa circonspection, son sang-froid, ou son air distrait, la désolent et l'irritent. Toute résistance l'enflamme; et, comme je ne l'ai que trop prévu, l'excès de sa passion finira par une haine encore plus violente que ne l'est son amour.

Vous voyez, mon père, par combien d'idées affligeantes est empoisonnée la joie que m'inspire le voyage qu'il m'est permis de faire. Oublierai-je auprès de vous toutes mes craintes, et me suggérerez-vous quelques moyens pour empêcher qu'elles ne se réalisent? Ne nous écrivez plus; vos lettres ne nous retrouveraient pas ici. Je me mettrai en route avec notre pieux abbé et toute la petite famille, dans trois jours au plus tard. Mon mari, que doivent accompagner son fils et M. de Verzure, pourra différer un peu davantage à rejoindre ses troupes; cependant, comme ses équi-

pages sont déjà prêts, le délai ne peut pas être long. Quel moment, mon tendre père, quel moment, pour votre Emilie, que celui où elle se retrouvera dans vos bras! Mais aussi que de larmes vont lui coûter ses adieux à un époux et à un fils qu'elle aime si tendrement!

LETTRE XXVIII.

Le marquis à son fils.

Nous attendons avec impatience des nouvelles de ton arrivée au camp de..... où nous t'écrivions. Je ne te peindrai pas, mon fils, nos transports mutuels dans les premiers moments de notre réunion. Qu'Emilie ou sa chère Veymur entreprennent de le faire, si elles l'osent. Pour moi, j'ai été trop fortement ému pour ne pas trouver les expressions bien faibles après de si vifs et de si doux sentiments. Nos deux amies se sont évanouies entre mes bras, et à l'âge où je suis il s'en est peu fallu que je ne fisse comme elles. Mais leur danger commun m'a soutenu, si cependant leur état pouvait me paraître dangereux. Nos enfants les embrassaient, pleuraient, criaient, et me causaient encore plus d'embarras que leurs mères. Après quelques instants les sens se sont ranimés, les yeux se sont ouverts, les embrassements ont recommencé de toute part avec plus d'ardeur qu'au-

paravant. Les ris, l'allégresse, ont succédé aux évanouissements, aux étouffements et aux larmes. Nous avons tous parlé à la fois, et nous ne nous entendions plus. Que n'étais-tu parmi nous, cher Valmont! que n'y étais-tu avec ton fils! vous eussiez tous deux partagé notre ivresse, et elle n'en eût duré que plus long-temps. Mon ami, qu'il est doux de se revoir quand on s'aime ainsi!

Et nos bonnes gens?... il a fallu ouvrir toutes les portes pour les laisser entrer. Sans apprêt, sans compliment, ils se sont jetés en foule dans les appartements; ils se sont pressés aut ur de nous; ils ont baisé les mains d'Emilie, et puis les miennes. Ils les ont mouillées de pleurs; ils nous ont présenté leurs enfants, qui se disputaient à qui nous approcherait de plus près, et qui voulaient participer tous ensemble à notre joie et à nos caresses. Vivent nos hameaux! c'est pour eux que sont faites ces scènes d'attendrissement, dont ne sont pas dignes nos gens de cour, si faussement affectueux, si maniérés et si fiers.

Après nous être un peu remis de nos fatigues et de nos plaisirs, je me suis occupé plus sérieusement de tes enfants. Ils n'ont rien perdu à beaucoup près entre tes mains et dans celles de leur mère. Leur caractère et leur union m'enchantent. Le commandeur et le chevalier font honneur à tes soins et au plan d'instruction que nous nous étions formé en leur faveur. Ils ont toutes les connaissances qui sont propres à leur âge, sans que

leur esprit ni leur mémoire en soient surchargés. L'ordre, la netteté, la liaison que tu as su mettre dans leurs idées supposent une marche plus lente en apparence, mais qui leur prépare pour la suite des progrès plus sûrs et plus rapides. Ce qu'ils savent, ils le savent bien; et je serais fâché que pour le moment ils parussent en savoir davantage. Ce ne sont point de petits prodiges; mais je vois avec la plus douce satisfaction que tu en auras fait des hommes dans un âge où la plupart de nos jeunes gens n'ont que du babil, de la suffisance, et ne sont, après tout, que de vieux enfants. Tu t'attaches à former leur cœur autant ou plus que leur esprit : et, en t'associant le baron pour ce double objet, quels rapports tu as mis entre les trois frères! et que tu les as rendus chers et utiles l'un à l'autre!

Je n'applaudis pas moins, cher Valmont, au choix que tu as fait pour eux de notre respectable abbé. N'étant pas libre de les avoir toujours sous les yeux, tu ne pouvais te reposer de leur conduite sur un meilleur guide. Il a toutes les lumirères et toutes les vertus de son état. En leur faisant étudier la religion par principes, en s'appliquant à leur en faire connaître les véritables fondements, il les arme pour toujours contre les vains sophismes de nos modernes incrédules; et son exemple est, après celui que tu leur dois, ce qu'il y a de plus propre à la leur faire aimer.

Que je plains, mon fils, ces parents peu pré-

voyants et peu sages qui confient ce qu'ils ont de plus cher à des maîtres dont la façon de penser est douteuse, dont les mœurs sont équivoques, à des hommes peut-être à qui ils ne voudraient pas risquer de confier leur fortune! Ont-ils donc un trésor plus précieux que leurs enfants? Les insensés! pour ne pas se donner la peine d'examiner et de choisir, souvent même pour s'épargner les frais, ou du moins les égards qu'entraînerait un meilleur choix, ils se préparent les plus cuisants remords; et, par les suites funestes d'une éducation vicieuse, ils s'ouvrent une source de chagrins pour le reste de leur vie.

Tu n'as point, cher Valmont, de pareils tourments à redouter. Tes enfants répondent aux soins que tu t'es donnés pour eux; et déjà même ils te paient avec usure des précautions que tu as prises pour assurer leur sagesse et leur bonheur. Qu'Emilie, de son côté, a lieu de s'applaudir de la manière dont elle a élevé Julie! le baron a raison, mon fils, lorsqu'il ne voit qu'Hortense et Julie que l'on puisse comparer l'une à l'autre. Les progrès de ta fille, depuis que je l'ai perdue de vue, me rendent aujourd'hui ceux d'Hortense plus sensibles qu'ils ne me l'étaient lorsque je ne voyais qu'elle. Leurs charmes se sont développés en même temps. Chacune d'elles, envisagée séparément, est pour son sexe et pour son âge ce qu'il y a au monde de plus aimable. Vues ensemble, aucune des deux ne perd de ses attraits, et

l'on ne peut dire laquelle est la moins belle. Si pour la figure les avantages sont les mêmes, ils le sont encore pour les qualités de l'âme. Même simplicité, même candeur des deux parts; dans toutes deux autant de sagacité, de justesse et de discernement, avec autant d'ingénuité et de franchise; même réserve, avec le même enjouement; même égalité de caractère, et cependant même fonds de tendresse et de sensibilité; même noblesse et même délicatesse de sentiments. Non, on ne vit jamais deux amies de cet âge se ressembler si parfaitement. Tu peux juger si les mamans sont satisfaites. S'aimant toutes deux avec tendresse, s'aimant dans leurs enfants, elles doublent l'une par l'autre leur existence, et la joie qu'elles ressentent se partage également entre elles. Fasse le ciel que rien n'en interrompe le cours! Hélas! les joies s'écoulent si promptement! et la peine est si près du plaisir!

C'est ainsi, mon fils, que des réflexions tristes et mélancoliques viennent se mêler malgré moi au plus doux contentement. Celui que j'éprouve, l'idée même de celui que j'ose me promettre pour la fin de la campagne, s'il t'est libre de nous rejoindre avec le baron, me font penser au moment qui doit nous séparer. Il n'est donc rien ici-bas qu'on puisse posséder sans inquiétude, et qu'on ne se voie sans cesse à la veille de perdre! Heureux séjour que celui où nous serons réunis dans la jouissance du souverain bien pour ne nous

quitter jamais ! Ah ! n'oublions point, cher Valmont, que la religion et la vertu peuvent seules réaliser un espoir si flatteur.

Donne-nous au plus tôt de tes nouvelles, si toutefois tu ne nous a pas déjà écrit, comme nous nous en flattons.... Je quitte à peine la plume. Le courrier arrive; voici un paquet de l'armée. Ce sont des lettres de toi, de ton fils, de Veymur. Il y en a une aussi du chevalier de Lausane. Cher Valmont, quelle joie pour toute la maison !

LETTRE XXIX.

Le comte de Valmont au marquis.

J'ai différé, mon tendre père, de quelques jours à vous écrire, afin de vous parler plus sûrement de la position où nous nous trouvons. Elle devient de jour en jour plus intéressante par l'approche des ennemis, et par les postes qu'ils occupent. Ils s'étaient flattés de passer le Rhin et d'entamer nos frontières : nous les avons prévenus. Le passage du corps de troupes que je commande, et auquel s'était réuni celui du marquis de L...., s'est fait hier sans qu'ils eussent autre chose à nous opposer que quelques gardes avancées qui se sont repliées aussitôt. Nous nous sommes portés vers M..., que nous avons paru vouloir insulter, quoique nous n'eussions dessein pour le moment que

d'inquiéter les ennemis, et de les laisser incertains sur le plan de nos opérations. C'est déjà beaucoup que de les avoir mis sur la défensive, lorsqu'ils s'étaient promis de venir nous attaquer. Il est aisé de prévoir que cette campagne ne se terminera pas sans quelque événement considérable. Le maréchal a joint son armée à celle de l'électeur, afin de garantir ses états menacés de toute part, d'augmenter même, s'il se peut, ses dernières conquêtes, ou de lui conserver du moins la supériorité qu'il s'est acquise.

Le marquis de L... nous a quitté ce matin, avec les huit mille hommes qu'il a sous ses ordres, pour aller prendre son poste au dessus de B..., d'où il pourra, ou nous donner la main, ou la donner au maréchal, selon que les circonstances l'exigeront. J'ai déjà éprouvé quelque opposition de sa part pour une entreprise que je méditais; mais, comme il est essentiel de le ménager pour une occasion plus importante, j'ai cru devoir céder pour cette fois, afin de ne pas tout perdre dans un autre moment. Tel est, mon père, l'état de nos affaires sur lesquelles M. de Veymur se charge de vous envoyer par la suite toutes les nouvelles qui pourront vous intéresser.

J'ai fait part à M. de Verzure de votre dernière lettre. Il vous présente son hommage, et est d'autant plus flatté du cas que vous paraissez faire des conseils qu'il m'a donnés, qu'il a conçu pour vous toute l'estime et tout le respect qui vous sont dus.

Mon fils s'attache à lui de plus en plus. Il trouve dans sa société des ressources qui le dédommagent sans peine des agréments frivoles et dangereux qu'eût pu lui offrir une liaison trop assidue avec les jeunes gens de son âge. Il les voit par nécessité, par convenance, mais jamais par goût ni par désœuvrement. La présence presque habituelle de M. de Verzure, la mienne, quand nous pouvons être ensemble, ce qui n'arrive pas aussi souvent qu'il le voudrait, la compagnie de M. de Veymur, celle de quelques autres officiers d'un certain âge et d'un mérite éprouvé, des études suivies, ont été jusqu'ici sa sauve garde la plus ordinaire contre les amusements où ses camarades cherchaient à l'entraîner. Il leur rend d'ailleurs tous les services qui dépendent de lui, les aime et s'en fait aimer. Je lui ai témoigné toute la joie que je ressentais d'une conduite si raisonnable, et d'un plan de vie si propre à lui donner toute la sagesse et la maturité d'un âge plus avancé.

Quant à moi, mon père, je travaille de toutes mes forces à mettre en pratique les avis importants que votre lettre renferme. J'ai prié M. de Verzure de me les rappeler, s'il m'arrivait de m'en écarter jamais; et quel ami est plus propre à un si noble emploi? Au-dessus de toute basse complaisance et de tout respect humain, ferme et justement sévère dans son amitié constante, il craindrait bien plus de me voir commettre une faute qu'il eût pu prévenir par ses sages conseils, qu'il

ne craindrait, si je l'avais faite, de me déplaire en me la reprochant.

Je ne vous dirai pas, en finissant, tout ce qu'il m'en coûte d'être si long-temps éloigné de vous. Si l'avantage de servir mon prince et ma patrie pouvait me permettre quelque retour sur moi-même, que j'envierais le bonheur d'Emilie! Je ne lui écris que deux mots pour elle, pour Julie et pour mes autres enfants. M. de Veymur voudra bien m'excuser auprès de son épouse, et être l'interprète de mes sentiments pour elle. Le chevalier de Lausane, contraint de se séparer de nous pour suivre le marquis de L......, a joint ses dépêches aux miennes. Le temps me presse, et ne me laisse pas la liberté de vous en dire davantage *.

LETTRE XXX.

Le même à son père.

Tout se prépare pour une action décisive. Les ennemis trompés jusqu'ici sur nos projets, incertains de nos démarches, forcés par leur position

---

* C'est ici le moment de rappeler ce que l'on a déjà fait observer dans plusieurs endroits sur le retranchement des lettres peu importantes. Quelques-unes même ne se sont point trouvées parmi les papiers qu'on a rassemblés, et de toutes les autres qui nous sont restées on n'a conservé pour ce recueil que celles qui nous ont paru absolument nécessaires par leur liaison entre elles ou par leur objet.

et la nôtre d'être les tranquilles spectateurs de nos premiers succès; une de leurs plus fortes places emportée presque sous leurs yeux par la valeur de nos troupes, sans qu'ils en aient prévu l'attaque, et sans qu'ils aient eu le temps d'y jeter du secours : une autre, plus considérable encore par l'entrée qu'elle nous ouvre au sein de leurs provinces, assiégée dans toutes les formes et pressée vivement, lorsqu'ils portaient leur attention d'un tout autre côté; voilà, mon père, ce qui nous donne, par de si heureux commencements, les plus grandes espérances pour l'avenir. Les ennemis ont compris qu'ils ne pouvaient rester plus long-temps dans l'inaction sans laisser prendre une idée trop désavantageuse de leurs forces, et sans risquer de tout perdre. Ils ont fait avancer un autre corps de troupes qui rend leur armée aussi nombreuse que la nôtre. M. de L... eût pu en empêcher la jonction; il ne l'a pas fait : il eût pu unir ses troupes aux miennes dans un moment où nous eussions combattu avec une supériorité marquée, et il m'a suscité, dans le conseil, des obstacles que je n'ai pu lever que lorsqu'il n'était plus temps. L'autorité s'est trouvée en quelque sorte partagée, et il ne peut rien arriver de pis qu'un semblable partage. Aussi n'ai-je éprouvé de la part du marquis que des contradictions; mais enfin le moment est venu pour lui de réparer des fautes qui m'alarment de plus en plus sur ses dispositions, et sur les instructions secrètes qu'on lui a don-

nées. J'ai peine à croire cependant que, comptant trop sur l'appui de M. Lausane, il consente, pour le mieux servir, à se déshonorer. Quoi qu'il en soit, je lui ai intimé de nouveaux ordres de la cour, et il se hâte de me joindre. Je ne refuserai pas alors le combat, s'il m'est offert. Priez pour le succès de nos armes. Si nous éprouvons un revers, la paix est plus éloignée que jamais. Si nous sommes vainqueurs, tout le pays est à nous, et nous devenons les maîtres des conditions.

Je ne vous prie pas, mon père, d'épargner à la tendre Emilie les inquiétudes qu'un événement si prochain pourrait lui causer. Je lui écris en peu de mots, et je mets quelques lignes pour vous dans la même lettre, afin que vous puissiez vous dispenser de lui montrer celle-ci.

LETTRE XXXI.

Le même.

Quelle heureuse nouvelle pour vous, mon père, pour un cœur tout français ! Nous venons de remporter la victoire. Je vous écris sur le champ de bataille. Cette action nous promet les suites les plus heureuses ; et ce qui ne peut que mettre le comble à votre joie, c'est qu'elle a coûté peu de sang, même à nos ennemis. Leur position désavantageuse a décidé de l'issue du combat. Après

une glorieuse défense, plusieurs de leurs officiers-généraux ont été forcés de se rendre, et un très-grand nombre de soldats ont été faits prisonniers. Mon fils, animé par l'exemple de M. de Verzure, s'est montré digne de son grand-père. Daignez embrasser pour moi mon Emilie, mes enfants, et toute la famille de M. de Veymur, qui s'est distingué par les services les plus signalés.

LETTRE XXXII.

M. de Veymur au marquis de Valmont.

Je ne sais, monsieur, ce que notre brave général vous aura marqué sur sa victoire; mais, comme je me défie de sa modestie, je crois devoir me charger auprès de vous des détails. Je vous envoie un journal exact de cette campagne, dont le plan fait le plus grand honneur à M. le comte, et une relation très circonstanciée de ce dernier combat. Vous y verrez avec quelle sagesse et quelle prévoyance il a préparé ses succès; avec quel art et quelle profondeur de lumières il a combiné ses opérations, maîtrisé les événements, et déterminé les hasards mêmes en sa faveur; avec quel sang-froid il a paré, dans le feu de l'action, à tous les dangers qui se sont reproduits sous ses yeux, et que certainement il n'avait pas dû prévoir; avec quelle intrépidité il a payé de sa personne dans

des moments critiques, et fixé la victoire, qui nous eût échappé sans de nouveaux efforts. Mais ce que je me suis réservé à vous retracer dans cette lettre, qui n'est écrite que pour vous, pour madame la comtesse, et pour sa chère Senneville, comme elle se plaît encore à l'appeler; c'est la grandeur d'âme de M. de Valmont, sa religion, son humanité, et toutes les vertus qui le rendent si respectable à tous les officiers, et qui lui ont si bien gagné la confiance et l'amour du soldat. Voici, monsieur, quelques traits qui vous peindront beaucoup mieux que tout ce que je pourrais vous dire, ses sentiments et sa conduite(1).

Le marquis de L...., qui commandait le corps de réserve, aussi mortifié de la préférence que la cour avait donnée sur lui à M. de Valmont que jaloux de la gloire qu'il allait acquérir, a tout entrepris pour la lui faire perdre. Au mépris de celle de son prince et du salut de l'état, il a fait une manœuvre qui, de vainqueurs que nous étions, a pensé nous attirer la honte et tous les malheurs d'une défaite. Qui pourrait croire un gentilhomme, un Français capable d'une telle infamie, si nous n'en avions des exemples dans notre histoire? Sous prétexte de prendre en flanc l'armée ennemie, il a dépassé notre corps de bataille, il a laissé nos flancs découverts; et nous nous sommes vus au moment d'être enveloppés, si le général, conservant tout son sang-froid au milieu d'un si grand péril, n'eût replié son aile droite pour faire

face de tous côtés et fortifier les endroits les plus faibles. Il s'y est porté lui-même; et le soldat, frémissant de rage de se voir arracher des lauriers que si peu de temps auparavant il se croyait sur le point de cueillir, a secondé de toutes ses forces sa prudence et sa valeur. Après le combat le plus opiniâtre, après avoir vu prendre et reprendre jusqu'à trois fois quelques-uns de nos drapeaux, après avoir reçu plusieurs coups de feu dans ses habits, et avoir eu deux chevaux tués sous lui, M. de Valmont a enfin culbuté les ennemis; et, par un trait de générosité qui a mis le comble à sa gloire, il a retardé la poursuite pour aller dégager celui qui avait failli le perdre, et qui, séparé de l'armée, venait d'être enveloppé à son tour. Un si grand service, rendu dans une pareille circonstance, le silence obstiné que notre général a gardé sur cette manœuvre du marquis de L...., qui n'a paru qu'inconséquente à ceux qui en ont ignoré les motifs, eussent dû lui obtenir de sa part quelques sentiments de reconnaissance; et il n'a éprouvé que de nouveaux traits de jalousie, et les marques les plus sensibles d'ingratitude.

Cependant, monsieur, j'ai vu les dépêches de M. le comte, et ce qui m'eût étonné, si je ne le connaissais pas, il y donne des éloges à la valeur de cet officier, qui à la vérité s'est distingué par sa bravoure autant qu'il s'est déshonoré à mes yeux par sa perfidie. M. de Valmont se borne à demander instamment qu'on l'emploie dans la grande

armée (2). Un très-grand nombre d'entre nous ont reçu, dans ces mêmes dépêches, les témoignages les plus flatteurs de l'attention du général. Il semble qu'il ait tout vu, qu'aucune action tant soit peu remarquable ne lui ait échappé, et qu'à proprement parler, il n'ait oublié que lui-même*.

Les soldats n'ont pas eu moins de part que les officiers à ses bontés et à son zèle. Il a embrassé plusieurs de ceux qui s'étaient signalés sous ses yeux, et qui, transportés de l'honneur qu'il leur faisait, versaient des larmes de joie. Il a fait distribuer des récompenses à quantité d'autres. Il a remercié de la manière la plus solennelle les corps qui s'étaient le plus distingués ; et partout on l'environnait avec des signes non équivoques d'attendrissement et de respect, qui ont dû lui rendre bien doux les fruits de sa victoire.

Son premier soin cependant s'était porté du côté des blessés, dont le nombre, malgré la chaleur de l'action, n'a pas été aussi considérable qu'on avait lieu de le penser. On l'a vu parcourir le champ de bataille, faire enlever du milieu d'un tas de morts un soldat qu'il a cru s'apercevoir qui respirait encore, et qui en effet ne paraît pas devoir mourir de ses blessures. Il s'est montré dans les hôpitaux, et a accéléré par sa présence tous les

* Ceci rappelle cette lettre de Catinat par laquelle il rendait compte de la victoire qu'il venait de remporter à Stafarda, et qui fit dire à un nouvelliste : *M. de Catinat était-il à cette bataille ?*

soulagements qu'il était possible de procurer. Son humanité, disons mieux, sa charité, toujours active et sans bornes, n'a point distingué entre nos propres soldats et ceux des ennemis. Il a fait donner à ceux-ci, avec une égale promptitude, les mêmes secours. Blessés et vaincus, ce n'étaient plus pour lui des ennemis, c'étaient des hommes. On l'a entendu gémir plus d'une fois sur les suites funestes des plus brillantes victoires, sur ces maux que tant d'autres envisagent de sang-froid (3); et, en faisant tout ce que son devoir exige, il les adoucit du moins autant qu'il le peut. Aussi n'est-il personne qui ne convienne, à sa louange, qu'on ne saurait être tout à la fois plus brave et plus humain.

Forcé de mettre à contribution tout le pays, ce n'est point en y portant le fer et le feu qu'il obtient de ses habitants les sommes qu'il leur impose; c'est seulement en leur faisant appréhender les maux qu'il veut leur épargner (4), et plus encore en leur inspirant la ferme assurance d'être à l'abri de toute espèce de vexation par la discipline exacte qu'il fait régner dans ses troupes. Devenu la sauvegarde de ceux qui ont recours à sa bonté, il les fait jouir de la plus grande sûreté et d'une sorte de paix au milieu même des horreurs de la guerre. Les campagnes sont cultivées; le laboureur ne quitte point sa chaumière, dont on a fait pour lui un asile sacré (5). Quelques exemples d'une justice sévère ont contenu l'avidité du sol-

dat, et ont en même temps réprimé sa licence.

Hier encore M. de Valmont a fait poser des sentinelles à une abbaye de filles qui est à peu de distance de la ville que nous tenons assiégée, en leur enjoignant d'avertir à l'instant le prevôt, dans le cas où il arriverait quelque désordre. Quelques-uns de nos soldats, échauffés par le vin et par la joie que leur inspiraient nos succès, ont tenté, vers le milieu de la nuit, d'escalader les murs. Le prevôt, éveillé à l'instant, s'est transporté lui-même dans cette maison, où déjà les soldats avaient pénétré; et, par sa présence arrêtant leur témérité, il a conservé à ces filles l'honneur ou la vie qu'elles étaient sur le point de perdre. Ceux qui ont été pris ont servi d'exemple aux autres; et c'est ainsi que se rétablit dans ces contrées l'honneur du nom français, que les excès les plus criants et l'impunité avaient dégradé.

L'officier que M. le comte a chargé de la grande police de l'armée entre parfaitement dans ses vues, et seconde avec le plus grand zèle la sagesse de ses intentions. Il a fait mettre en prison la maîtresse d'un de nos lieutenants-généraux (6), sans aucun égard pour le nom qu'il porte et pour le crédit dont sa famille jouit à la cour. On s'est plaint, on s'est emporté; le prevôt a tenu ferme : le général a applaudi hautement à sa fermeté; et dès le même jour toutes les maîtresses ont été renvoyées. On a usé d'une plus grande rigueur envers ces malheureuses qui ruinent la santé et les forces du soldat,

qui traînent après elles la débauche et les plus honteux désordres, qui nuisent à la discipline en même temps qu'elles entretiennent, qu'elles augmentent la corruption des mœurs; et bientôt le camp s'est trouvé purgé de cette peste qui l'infestait (7).

Instruit que, dans un repas, un vieux militaire avait donné au plus jeune, au nom de tous les convives, une commission aussi odieuse que déshonorante, à laquelle celui-ci s'était refusé en protestant qu'il n'irait jamais chercher pour les autres ce dont il rougirait de faire usage pour lui-même, notre général a cassé sans pitié l'officier malhonnête qui n'avait pas eu honte de montrer devant des jeunes gens une pareille dépravation.

De semblables traits ont fait reprendre, pour la décence et pour les mœurs, tout le respect qu'on leur doit. Il n'a plus été parmi nous du bel air d'afficher le libertinage. S'il se cache encore dans un petit nombre, il ne fait plus du moins les mêmes progrès, et n'a plus le même crédit pour se produire et pour se répandre. Aussi voyons-nous nos jeunes gens plus studieux, plus appliqués à acquérir toutes les connaissances qui peuvent développer leurs talents, les disposer à devenir par la suite de grands hommes, et les mettre en état de rendre de grands services à leur patrie. Ils ne rougissent plus d'être sages et de prendre des leçons de ceux qui, mûris par l'âge et par la réflexion, ont appris à le devenir.

Il a été plus difficile encore à M. de Valmont de déraciner ce faux point d'honneur, cette fureur pour les duels qui nous a enlevé tant de jeunes militaires de la plus grande espérance, et qui ne contribue qu'à faire de faux braves (8). Mais il s'est expliqué si fortement sur ce point; il a montré tant de mépris pour ceux qui faisaient parade de bravoure en ce genre; il a paru en faire si peu de cas pour toutes les occasions importantes; il s'est fait avertir avec tant de soin des propos indiscrets, et en a prévenu si promptement les suites en renvoyant sans pitié ceux qui les avaient tenus, que la plus grande circonspection règne aujourd'hui dans les discours, comme la plus grande honnêteté dans les procédés, et que c'est maintenant la chose la plus rare parmi nous que d'entendre parler d'une affaire.

Malgré cette sévérité de discipline et cette sage réforme de tant d'abus, la conduite que tient M. le comte envers tous les militaires; sa fermeté sans dureté, sans hauteur, mais tempérée par la bonté; son exactitude scrupuleuse à ne point faire de passe-droits sans des raisons légitimes; la loi qu'il s'est imposée de ne rien accorder purement à la faveur, et de donner toujours la préférence au mérite, de ne laisser aucun service essentiel sans récompense, de couvrir les fautes, quand elles sont susceptibles d'excuse, et de mettre ceux qui les ont faites à portée de les réparer (9); le tendre intérêt qu'il paraît prendre à la situation de ceux qui se

trouvent dans quelque embarras sans se l'être attiré ; son affabilité, son désintéressement, sa générosité, lui ont concilié tous les suffrages, et lui ont gagné tous les cœurs. Il est surtout adoré du soldat, qui se sent forcé d'applaudir à l'ordre qu'il a établi, et qui en retire pour lui-même les plus grands avantages. Ils le considèrent tous comme un père, et c'est sous ce nom qu'ils en parlent entre eux. Ils le voient dans bien des moments partager leurs peines, s'associer à leurs travaux, et en tout temps pourvoir avec le plus grand soin à leur subsistance. Ils le voient, bannissant toute recherche, méprisant le luxe et la mollesse, mener au milieu d'eux une vie simple et frugale, et ne se permettre pour sa table (10) ce qu'exigent sa dignité et son rang qu'autant qu'ils sont dans l'abondance. Ils savent que souvent il veille pour eux tandis qu'ils dorment d'un sommeil tranquille; ils savent encore qu'il ne les exposera point témérairement et au hasard, et que, si pour le bien de l'état et non pour sa propre gloire il leur fait courir des périls nécessaires, il a toujours l'œil sur eux pour les défendre, et est toujours prêt à les soutenir et à les encourager par son exemple. Aussi sont-ils rassurés et pleins de confiance. Les désertions, si communes autrefois, n'ont presque plus lieu parmi eux. Avec lui ils ne trouvent plus rien de difficile; ils ne désirent que de combattre sous lui; ils n'ont d'autre crainte que celle de le perdre, et prouvent assez qu'il ne

faut aux Français que de semblables chefs pour les rendre invincibles.

Sa religion, sa piété, toujours d'accord avec son devoir, prêtent à toutes ses autres qualités un nouvel éclat, et, de concert avec elles, lui donnent sur tous les esprits la plus grande autorité. Convaincu par l'exemple de nos plus grands généraux, par celui de nos plus braves officiers et de nos plus vaillants soldats, par sa propre expérience, qu'une vie vraiment chrétienne n'est point incompatible avec la profession des armes; que la piété, bien loin d'affaiblir la valeur, ne sert qu'à l'augmenter; que l'on craint peu les dangers et la mort dès qu'on a pris soin de bien vivre (11); et que la soumission envers l'être suprême est ce qui assure davantage l'obéissance et la fidélité envers les maîtres de la terre, il affermit autant qu'il est en lui l'empire de la religion dans tous les cœurs. Il est le premier à faire tout ce qu'elle ordonne, et le premier aussi à en quitter les pratiques moins essentielles pour voler où son état et ses devoirs l'appellent. Il ne regarde point, au reste, comme des pratiques purement arbitraires les lois que l'église lui impose, et ne se croit dispensé de les suivre que lorsqu'il se trouve dans l'impuissance de les accomplir (12).

Une de ses maximes les plus ordinaires, est qu'aux yeux des vrais sages la religion ne vieillit point; que son esprit et ses préceptes ne sont pas faits pour passer de mode; et qu'il n'y a que des

âmes faibles et étroites qui, ne se sentant pas assez de courage pour se conformer à ce qu'elle nous prescrit, croient pouvoir l'accommoder à leurs penchants et l'assujettir à leurs propres idées.

Persuadés enfin par sa manière de parler et d'agir, nos jeunes militaires n'affectent plus de se mettre au-dessus de la règle, et de prendre le ton de l'irréligion, que notre général leur a rendu si méprisable (13). Ils ont appris a respecter la religion des Charlemagne, des Louis IX, des Louis-le-Grand, des Turenne, des Condé (14), des Fabert (15), des Catinat (16). D'après lui ils font plus encore, ils apprennent à la pratiquer.

Telle est l'influence d'un seul homme sur une infinité d'autres. Elle me fait admirer tous les jours comment un mérite supérieur dans celui qui commande maîtrise à son gré les dispositions de ceux qui lui sont soumis.

Vous voyez, monsieur, ce que vos leçons ont produit. Vous avez proposé à M. votre fils les plus grands hommes pour modèles : c'est particulièrement sur M. de Turenne, considéré dans les plus beaux jours de sa vie, que vous avez fixé son attention et ses regards; et c'est en imitant ces hommes rares qu'il deviendra un jour aussi grand qu'eux.

NOTES.

PAGE 266.

(1) *Voici quelques traits qui vous peindront, etc.* Ces traits conviennent particulièrement à un homme qui commande en chef; et d'après eux on ne peut que présumer de quelle manière M. de Valmont a dû se conduire dans des grades inférieurs. Mais il ne sera pas hors de propos d'offrir ici dans ce genre de conduite un beau modèle qui ne peut être suspect à nos jeunes militaires. Nous l'empruntons d'Agricola, si renommé par ses grandes qualités, par ses grandes actions, et dont Tacite a écrit la vie. Nous nous servirons de la traduction de La Bletterie.

« Ce fut dans la Grande-Bretagne, sous la conduite de Suétonius Paulinus, homme vigilant et de sang-froid, qu'il commença de servir. Il fit honneur au choix de ce général qui l'avait pris pour aide-de-camp, afin d'être à portée de juger de lui. Nos jeunes gens regardent le service comme un état de dissipation et de licence : Agricola, bien loin de leur ressembler, n'abusa point du titre de tribun pour obtenir des congés, pour se livrer aux plaisirs. Son peu d'expérience ne lui servit jamais de prétexte pour demeurer en repos. Il s'appliquait à connaître la province, à se faire connaître de l'armée, à profiter des lumières des uns et de l'exemple des autres. Brave sans ostentation, il ne briguait point les commissions hasardeuses, les acceptait avec défiance, et s'en acquittait avec honneur. Jamais la Bretagne ne donna plus d'exercice aux Romains, ni ne fut si près de leur échapper. Nos colonies furent réduites en cendres, nos vétérans égorgés, nos légions enveloppées. On combattit long-temps pour sa propre sûreté avant que de combattre pour la victoire. Un jeune volontaire ne devait pas s'attendre à partager l'honneur du succès avec son général; mais si Paulinus eut la gloire d'avoir reconquis la province, Agricola, sous un tel maître, acquit de l'habileté, de l'expérience, de l'émulation; il conçut un désir ardent de

« se signaler dans la profession des armes : carrière glissante
« sous un règne où l'on prêtait au mérite des vues criminelles,
« où l'estime du public exposait aux mêmes dangers que la
« mauvaise réputation....

« Agricola fut envoyé de nouveau dans la Bretagne, sous le
« règne de Vespasien, pour y commander la vingtième légion
« qui, devenue presque indépendante, faisait peur même aux
« généraux. Choisi pour réduire les mutins, il se conduisit avec
« une modération singulière. Au lieu de se faire un mérite de
« leur soumission, il laissa croire qu'il les avait trouvés soumis.

« La Bretagne était alors gouvernée par Vectius Bolanus,
« homme trop doux et trop pacifique pour des peuples si féro-
« ces. Agricola, de peur d'effacer son général, ne se montra pas
« tout entier; et, comme il avait pour principe d'allier toujours
« l'honnête à l'utile, il ne signala son zèle qu'en prouvant qu'il
« savait obéir. Ses talents se déployèrent dans toute leur étendue
« sous Pétilius Céréalis, successeur de Bolanus. Souvent ce nou-
« veau général lui donnait, pour l'essayer, la conduite d'une
« partie de l'armée; quelquefois, décidé par le succès, il le char-
« geait de commandements encore plus considérables. En un
« mot, Céréalis l'associa d'abord aux fatigues, aux dangers, et
« bientôt après aux opérations décisives. Cependant on n'en-
« tendit jamais Agricola faire trophée de ses exploits, ni se les
« approprier. Il disait au contraire qu'ils étaient l'ouvrage du
« général, comme s'il n'eût fait lui-même que prêter son bras.
« Ainsi, joignant la subordination à la capacité, la modestie aux
« services, il échappait à l'envie, et ne laissait pas d'avoir part
« à la gloire. »

PAGE 268.

(2) *Se borne à demander instamment qu'on l'emploie dan la grande armée.* « Tel homme est difficile à vivre », disait Catinat en rendant compte au ministre de ses opérations. Ce dernier point, ajoute l'auteur de sa vie, frappait principalement le maréchal. Un mauvais caractère déprisait à ses yeux les plus grands talents, c'est que, dans lui, le cœur et le génie saisis-

saient en grand toutes les opérations militaires, dont l'harmonie entre les hommes assure principalement le succès.

Voyez, dans les *Mémoires politiques et militaires pour servir à l'Histoire de Louis XIV et de Louis XV, etc.*, les difficultés que faisait éprouver au premier maréchal de Noailles la conduite de Langallerie, dont les procédés, écrivait ce général à Louvois, *lui donnaient plus d'inquiétude et plus de peine que les ennemis du roi.*

PAGE 269.

(3) *On l'a entendu gémir plus d'une fois sur les suites funestes des plus brillantes victoires, sur ces maux que tant d'autres envisagent de sang-froid.* Voici un fragment de la lettre que le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères, et frère aîné du secrétaire d'état de la guerre, écrivit à Voltaire après la mémorable bataille de Fontenoi : « J'ai remarqué une habitude trop tôt acquise, de voir tranquillement sur le champ de bataille des morts nus, des ennemis agonissants, des plaies fumantes. Pour moi, j'avouerai que le cœur me manqua.... Le triomphe est la plus belle chose du monde, les *vive le roi*, les chapeaux en l'air au bout des baïonnettes, les compliments du maître à ses guerriers, la visite des retranchements, des villages et des redoutes si intactes, la joie, la gloire, la tendresse. Mais le plancher de tout cela est du sang humain, des lambeaux de chair humaine.

« Sur la fin du triomphe, le roi m'honora d'une conversation sur la paix, etc.

Après cette même journée, M. le dauphin, ému de l'affreux spectacle qu'elle lui présentait, s'attendrit ; le roi, qui s'en aperçut, lui dit : « Voyez, mon fils ! qu'il en coûte à un bon cœur de remporter des victoires ! » (*Vie du dauphin.*)

MÊME PAGE.

(4) *Ce n'est point en y portant le fer et le feu qu'il obtient de ses habitants les sommes qu'il leur impose ; c'est seulement en leur faisant appréhender les maux qu'il veut leur épargner.* Louvois envoya Catinat mettre à contribution les pays de Juliers et de Limbourg. Le ministre, dont le caractère se peignait

dans tous ses ordres, disait : « Faites de rudes exécutions dans « le pays de Limbourg ; mettez le feu dans les lieux qui ne « voudront point payer les contributions : le meilleur moyen de « faire retirer chez eux les habitants du pays de Liége, de Lim- « bourg et des environs de Maestricht, c'est d'envoyer par les « derrières mettre le feu à leurs villages. » Catinat sut allier le service de l'état avec les lois sacrées de l'humanité ; il n'exécuta de ces ordres que ce qui était nécessaire pour intimider le pays. Ceux qu'il donna aux troupes portaient que, si par l'opiniâtreté des habitants le feu devenait le seul moyen de les soumettre, on eût grande attention de n'enflammer qu'une maison séparée de chaque village, afin que l'incendie ne pût se communiquer. Les paysans, voyant des troupes réglées, ne demandèrent qu'à obéir : ainsi l'arrivée de Catinat suffit pour leur faire payer les contributions. Le gazetier d'Hollande fit alors la relation de sa conduite d'une manière aussi flatteuse pour lui que fâcheuse pour les généraux ses contemporains : *La province de Juliers a eu le bonheur que les troupes fussent commandées par ce général ; si c'eût été tout autre, tout le pays aurait été brûlé.*

« Au siége d'Ath, le maréchal de Catinat vit les officiers d'artillerie tirer sur les maisons ; il le leur défendit, et ne souffrit point que les batteries fussent pointées ailleurs que sur les ouvrages. Cette bonté d'âme du maréchal ne parut pas aux Flamands aussi singulière que son désintéressement : il ne voulut rien recevoir pour les sauvegardes, et défendit à son secrétaire de rien prendre. Il allait dans les campagnes seul, enveloppé d'une redingote, s'informer des paysans, qui ne pouvaient le reconnaître, si ses ordres étaient exécutés. Un chef de troupes légères de son armée pilla des voituriers, et donna pour excuse à Catinat que, n'ayant pu faire des captures sur l'ennemi, il avait été bien aise de faire rafraîchir sa troupe : *Monsieur le volontaire*, lui dit le maréchal, *vous faites comme l'oiseau de proie ; quand il a manqué la perdrix, qui est son gibier, il va se jeter dans la basse-cour.* Le partisan fut mis en prison ; il y resta jusqu'à ce qu'il eût payé la valeur du vol que sa troupe avait fait. »

(*Mémoires pour servir à la vie du maréchal de Catinat.*)

MÊME PAGE.

(5) *Le laboureur n'abandonne point sa chaumière, dont on a fait pour lui un asile sacré.* « Le chevalier du Muy, dans la guerre de 1741, logeant avec son frère dans une ferme, un de leurs gens y mit le feu par inattention : ils la firent reconstruire à neuf à leurs frais. Ce trait eût été noble dans toutes les circonstances ; il est admirable dans les mœurs guerrières. Il l'est plus encore, si l'on observe que messieurs du Muy devaient alors se refuser le nécessaire pour cet acte de bienfaisance. »

(*Manuscrit de famille.*)

« Avant que de mourir, disait Duguesclin environné de ces braves guerriers avec lesquels il avait vieilli dans les combats, je veux vous dire encore une parole que je vous ai dite mille fois: *Souvenez-vous que, partout où vous ferez la guerre, les ecclésiastiques, le pauvre peuple, les femmes et les enfants ne sont point vos ennemis; que vous ne portez les armes que pour les défendre et les protéger.* » (Histoire de Duguesclin, liv, 6.)

La mauvaise conduite des soldats à cet égard, et quelquefois celle des officiers, ont causé des maux irréparables. « Un mot du marquis de Castanaga, général de l'armée d'Espagne en Catalogne, exprime mieux que toutes les descriptions les effets d'une conduite si odieuse : *Quand le roi mon maître*, disait-il, *m'aurait envoyé trente millions, je n'aurais pu lui rendre d'aussi grands services que l'ont fait les officiers qui ont commandé les troupes de France pendant l'hiver.* » (Mémoires politiques et militaires pour servir à l'Histoire de Louis XIV et de Louis XV, etc.

PAGE 270.

(6) *L'officier qui est chargé de la grande police de l'armée, entre parfaitement dans ses vues.... il a fait mettre en prison la maîtresse d'un de nos lieutenants-généraux, etc.* Un prevôt de l'armée, sous le maréchal de Saxe, a mieux fait encore. Ce général, qui respectait du moins la religion dans tous ceux qui la pratiquaient, avait une très-grande confiance dans M. L. G. qu'il venait de charger d'une fonction si délicate. Cet officier, supérieur à toute espèce de considération lorsqu'il était question

de faire son devoir, fit mettre en prison, dés le même soir, la maîtresse du maréchal. Le lendemain, se présentant le premier à son lever : Mon général, lui dit-il, je me suis déjà acquitté en partie de la commission que vous m'avez donnée. Une multitude de filles de mauvaise vie sont ici la source des plus grands désordres. J'ai cru que, pour nous en défaire, il fallait commencer par un coup d'éclat. J'ai fait emprisonner la... que vous avez amenée au camp. Il convient, mon général, que ce soit vous qui donniez l'exemple.

PAGE 271.

(7) *On a usé d'une plus grande rigueur envers ces malheureuses qui ruinent la santé et les forces des soldats*, etc. Le maréchal de Broglie, étant à la tête de nos troupes, employait tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour éloigner les filles publiques de nos armées. Il leur faisait appliquer au visage un noir très-mordant, qui ne s'effaçait qu'après un temps considérable.

Nous aurons lieu d'insister par la suite, comme nous l'avons déjà fait dans un des volumes précédents, sur la prétendue nécessité où l'on se trouve de tolérer un si grand mal, source féconde de dépravation, de dépopulation et de tant d'autres maux *. Si c'est d'ailleurs la corruption des mœurs elle-même qui rend, aux yeux de bien des gens, ce mal si nécessaire dans de certains siècles, qu'ils en infèrent avec d'autant plus de raison la nécessité de travailler à réformer les mœurs. Il n'est point de classe d'hommes, point de corps où l'on ne puisse les régénérer. Le maréchal de Biron a dit : *Je forcerai, dans quelques années, les parents de me présenter des placets pour faire entrer leurs enfants dans les gardes.* Il l'a dit; et nous le voyons accompli sous nos yeux; et nos gardes françaises, devenus un modèle pour les autres corps, ont aujourd'hui de la religion et des mœurs. Non, rien n'est impossible à un chef qui sait user de son autorité et qui donne l'exemple.

---

* Voyez le renouvellement des lois à ces égards sous Charles V, surnommé le *Sage*, dans Villaret, tome 16, p. 254.

PAGE 272.

(8) *Cette fureur pour les duels.... qui ne contribue qu'à faire de faux braves.* Ordinairement les duellistes, fiers de leur adresse et de leur habileté dans le maniement des armes, cachent une véritable lâcheté sous un courage affecté. C'était le sentiment du célèbre maréchal de Turenne. Eh! quel homme se connut jamais mieux que lui en véritable bravoure? Un jour, ce grand homme renvoya en France, du pays de Hesse-Cassel, où il commandait l'armée française, un capitaine de cavalerie qui avait tué en duel deux autres officiers: parce que, dit-il, *j'ai remarqué plusieurs fois la triste contenance d'un homicide devant l'ennemi : il nous tuerait tous, si nous le laissions faire, et ne tuerait pas un seul ennemi du roi.*

(De Bury, *Essai sur l'éducation française.*)

Je ne sais où j'ai lu le trait suivant, que je crois être de Turenne lui-même avant qu'il fût avancé dans le service. Étant appelé en duel par un autre officier, il lui répondit : « Je ne sais pas me battre en dépit des lois; mais je saurai aussi bien que vous affronter le danger quand le devoir me le permettra. Il y a un coup de main à faire très-utile et très-honorable pour nous, mais très-périlleux. Allons demander à notre général la permission de le tenter, et nous verrons qui des deux s'en tirera avec plus d'honneur. » Celui qui avait proposé le duel trouva le projet si périlleux en effet, qu'il refusa de soumettre sa valeur à une pareille épreuve. Tel est le genre de courage de la plupart des duellistes. On en a vu chercher à se faire une réputation de bravoure dans des rencontres particulières, et se mettre au lit un jour de bataille.

On peut voir dans la vie de Turenne, par Raguenet, quelle a été sa conduite à l'égard du maréchal de La Ferté et du prince Palatin *. Elle ne s'accorde guère avec le point d'honneur de nos faux braves.

Il y aurait, après tout, bien peu d'affaires, si tous ceux qui

---

* Nous avons rapporté dans le troisième volume, lettre XLIV, à la fin de la note (1), le trait qui concerne le prince Palatin.

sont témoins de quelque dispute se comportaient comme il serait à souhaiter qu'ils le fissent d'après l'exemple que nous allons citer. « Un jour douze personnes avaient dîné ensemble dans une maison. Après le repas on proposa de jouer, et l'on fit deux parties différentes, dans l'une desquelles il s'éleva entre deux officiers une dispute, suivie de quelques propos assez durs. Les autres personnes qui étaient présentes s'empressèrent de l'apaiser, en leur disant qu'ils avaient tort tous deux. Ceux-ci cependant commençaient à s'échauffer, lorsqu'un autre officier de la compagnie, homme de tête très-sage et très-sensé, fut à la porte de la salle, ferma la serrure à double tour, en mit la clef dans sa poche. Ensuite, se tournant vers la compagnie, il dit : Personne ne sortira d'ici qu'après que ces messieurs se seront accommodés. Il faut que celui qui est auteur de la querelle commence (car c'est lui qui a le premier tort) à faire excuse à l'autre de ce qu'il lui a dit; que celui qui se croit attaqué reçoive l'excuse, et témoigne qu'il est fâché d'avoir relevé avec trop de hauteur l'insulte qu'il croit qu'on lui a faite, et qu'ensuite ces deux messieurs s'embrassent et promettent de ne se rien demander davantage. S'ils refusent de le faire, j'en porterai mes plaintes aux maréchaux de France, et je les prierai de donner leurs ordres pour empêcher un duel entre ces messieurs. La conduite de cet officier fut fort approuvée. La compagnie engagea les deux militaires à se faire des excuses respectives, et ils s'embrassèrent. (De Bury.)

MÊME PAGE.

(9) *Le soin de couvrir les fautes quand elles sont susceptibles d'excuse, etc.* Le maréchal de Catinat se plaignait amèrement de la précipitation avec laquelle on jugeait un officier d'après une première faute, et croyait au contraire qu'il était du devoir d'un général de lui fournir les moyens de la réparer. Il racontait souvent à ce propos une histoire qui lui était arrivée, sans que jamais on ait pu deviner ce qui y avait donné lieu.

« Un jeune homme, très-recommandé par toute la cour, vint à son armée prendre le commandement d'un régiment. Le maréchal lui dit à son arrivée que, pour première preuve de consi-

dération, il lui donnerait le lendemain un détachement, et qu'il lui promettait de rencontrer les ennemis. La promesse du maréchal fut accomplie : le détachement trouva les ennemis. Le jeune homme, étonné par le bruit et le siflement des balles, tint une conduite scandaleuse pour l'armée. Tout le monde en parla; le maréchal fit tout ce qu'il put pendant la journée pour paraître ne pas entendre les différents discours. Quand la nuit fut venue, il envoya chercher ce jeune homme, lui parla de sa faute, et lui dit qu'il fallait opter entre le parti de la réparer le lendemain, ou de se faire capucin le même jour. Le jeune homme ne balança point; il commanda le lendemain un nouveau détachement, rencontra les ennemis, montra la plus grande valeur, et fut depuis, de l'aveu du maréchal de Catinat, un des meilleurs officiers qu'ait eus le roi : *Il est, ou il sera maréchal de France*, ajoutait-il, pour éloigner plus sûrement les soupçons. »

(*Mémoires pour servir à la vie du maréchal de Catinat.*)

PAGE 273.

(10) *Mener au milieu d'eux une vie simple et frugale, et ne se permettre pour sa table ce qu'exigent*, etc. On parlait un jour devant M. le dauphin d'un repas somptueux qu'avait donné un particulier, et du prix qu'il avait mis à un seul plat. *Je serais bien fâché*, dit ce prince, *qu'il eût paru sur ma table, ayant coûté si cher.* Il rappela à cette occasion les festins d'Antoine et de Cléopâtre, et ajouta : *Il y a encore aujourd'hui de ces petits Antoines qui bravent l'humanité autant qu'il est en eux.*

(Vie de M. le dauphin.)

PAGE 274.

(11) *Qu'une vie vraiment chrétienne n'est point incompatible avec la profession des armes, que la piété, bien loin d'affaiblir la valeur, ne sert qu'à l'augmenter*, etc. C'est sur ces principes que Turenne non-seulement avait soin de purger son armée des dérèglements qui règnent ordinairement parmi les troupes, mais qu'il y avait encore établi des prières publiques à certaines heures du jour.

(*Voyez Histoire du vicomte de Turenne*, l. 5.)

« On a remarqué, dit Xénophon, que, dans un jour de combat, ceux qui craignent le plus les dieux, sont ceux qui craignent le moins les hommes. » (*Cyrop.* l. 3.)

En effet, comme l'a très-bien observé l'auteur des *Mœurs*, « Le guerrier le plus courageux est celui qui, se sentant un cœur pur, peut contempler avec plus de sécurité l'autre vie. »

Voici un trait, parmi bien d'autres que nous aurions pu recueillir, qui vient à l'appui de cette vérité. M. de Minard, lieutenant-colonel du régiment de Forêt, racontait à quelqu'un en 1749, devant les principaux officiers qui en avaient été témoins, qu'après une mission donnée à ce régiment par M. Bridaine, ayant mené ses soldats en Italie, où il y eut une action très-vive et très-meurtrière, ils y essuyèrent un feu continuel avec une intrépidité dont il y avait peu d'exemples. Ils tombaient, chacun dans son rang, tout couverts de blessures, sans donner la moindre marque de frayeur; et, parmi tous ceux qui furent tués ou blessés dans cette action, il ne s'en trouva pas un seul qui eût reçu le coup de manière à donner lieu de penser qu'il eût seulement fait le moindre mouvement par crainte et par inquiétude.

Qu'on juge par ce seul trait de ce que l'on perd en négligeant, comme on ne le fait que trop, la religion du soldat.

Le chevalier du Muy le comprenait mieux que personne, lorsque, étant à la tête d'une partie de nos troupes, il s'en expliquait ainsi dans une lettre adressée au duc de Choiseul : « Plusieurs des régiments de cavalerie, d'infanterie, de dragons, etc., ont manqué d'aumônier pendant la campagne dernière; usage aussi dépourvu de bon sens que de religion. Comme de la nécessité d'un être suprême dérive la nécessité d'un culte, on doit sentir que de la perversité de l'homme dérive aussi la nécessité de le lui faire observer. Eh quels hommes laisse-t-on sans culte? des soldats, des cavaliers, des domestiques, cette foule enfin que l'oisiveté et le vice portent également à la licence et à l'insubordination. On n'ira cependant jamais à la source du mal, tant que les aumôniers des régiments seront si mal payés. Sa majesté pourrait prendre sur les abbayes du royaume une somme de 1200 livres, attachée à la place, non

« à la personne de l'aumônier de chaque régiment. J'ai l'hon-
« neur d'être, etc.

« M. du Muy se flattait que la connaissance de la religion « donnerait au militaire une connaissance de la morale, et que « l'honneur d'un officier français ne se bornerait plus à un coup « d'épée donné ou reçu. » (*Manuscrit de famille.*)

MÊME PAGE.

(12) *Il ne regarde point comme des pratiques purement arbitraires les lois que l'église lui impose, et ne se croit dispensé de les suivre que lorsqu'il se trouve dans l'impuissance de les accomplir.* Un officier d'un grade supérieur, et qui s'est signalé dès sa jeunesse par les actions les plus éclatantes, me disait un jour : « Il y a trente ans que je n'ai manqué aux lois de l'église sans avoir de justes raisons pour en être dispensé, et j'espère bien, tant que mes forces me le permettront, n'y manquer jamais. »

Je me souviendrai toujours de ce beau mot de Louis XVI recueilli par quelqu'un qui l'avait entendu. Ce monarque, âgé de vingt ans, dit, à la fin du premier carême qu'il avait passé sur le trône : « Je me suis tiré de celui-ci sans peine; mais j'aurai un peu plus de mérite le carême prochain. » Et en quoi donc, sire? lui dit un courtisan. C'est, reprit le roi, parce que je n'ai eu cette année que le mérite de l'abstinence; j'aurai de plus celui du jeûne le carême prochain, puisque j'aurai atteint vingt-un ans. — Le jeûne! sire, il est incompatible avec vos occupations et vos exercices. Après le travail vous allez à la chasse, et comment pourriez-vous jeûner sans altérer votre santé? *La chasse*, répliqua le pieux monarque, *est pour moi un délassement : mais je changerai de récréation, s'il le faut; car le plaisir doit céder au devoir.* Les carêmes suivants le roi a chassé; mais il a jeûné en même temps.

L'illustre voyageur dont la France a admiré, il y a quelques années, la véritable grandeur et la noble simplicité, nous a laissé sur un autre objet une leçon non moins frappante. Il était allé le jour de l'Ascension à l'imprimerie royale, dans la vue de s'instruire en conférant avec celui qui en dirigeait les travaux.

Les ouvriers, prévenus la veille de l'heure à laquelle il devait s'y rendre, l'avaient précédé et s'étaient mis à l'ouvrage. Il en marqua son mécontentement et sa surprise. Il fit plus; il voulut qu'ils cessassent à l'instant leur travail *.

Si de pareils traits doivent faire rougir, dans un certain monde, tant de petits esprits qui veulent passer pour des esprits forts, quel effet produiront-ils sur des hommes qui, par état, devraient se montrer les plus fidèles observateurs des préceptes, et qui quelquefois, par leur manière de vivre, enseignent aux autres à les violer? A Dieu ne plaise que, par le trait que je vais citer, je prétende faire la satire de tous les ministres des autels, dont un si grand nombre m'ont tant de fois édifié, et que j'ai tant de raisons de respecter; mais ne dissimulons pas ce qui fait la honte de quelques-uns, et, par opposition, l'éloge d'une quantité d'autres, qui sont si éloignés de leur ressembler. Un de mes parents, assez jeune encore, et qui ne se pique pas d'une grande réforme, venant faire son service à Versailles, rencontre sur sa route deux chaises de poste qui se suivaient à très-peu de distance. Dans l'une était un de nos jeunes grands-vicaires, et dans l'autre un chanoine d'une insigne cathédrale, tous deux de sa connaissance. Il les passe, et arrive à l'auberge, où il trouve leurs domestiques qui ordonnent séparément pour chacun d'eux à peu près le même souper, c'est-à-dire, ce qu'il y avait de plus recherché en gibier pour la saison. C'était un jour maigre. Il attend qu'ils soient servis; et les visitant l'un après l'autre, « Eh quoi, leur dit-il, je me fais commander en maigre un souper, parce que c'est aujourd'hui vendredi; je ne trouve presque rien; je fais mauvaise chaire; je me contrains, et ne fais après tout que ce que je dois : et vous, qui me devez l'exemple, vous vous faites servir ces mets dont votre table est

* Eh que devait-il donc penser en voyant, dans les jours spécialement consacrés au culte divin, des travaux autorisés de toute part sous les prétextes les plus imposants, et que toutefois la piété du monarque lui-même désavouerait, s'il en était instruit; tandis que, depuis quelques années, des hommes de tout état osent bien les commander en leur nom?

couverte ? En vérité, je serais bien dupe si, en vous entendant prêcher, je n'avais d'autres motifs de croire que ceux que me fournit votre conduite. »

Ministres si peu sages ! dans l'esprit de la plupart des hommes, faibles ou mal instruits, vous déshonorez la religion ; vous perdez toute la considération qui est due à votre état ; on vous persiffle dans le monde, on vous méprise, et vous ne vous en doutez pas.

PAGE 275.

(13) *Nos jeunes militaires n'affectent plus de se mettre au-dessus de la règle, et de prendre le ton de l'irréligion, que notre général leur a rendu si meprisable.* Dans l'ordonnance militaire de Louis XVI, du 25 mars 1776, titre VI, on lit cet article si essentiel et si digne d'un roi très-chrétien. « Sa majesté prescrit « pour premier et principal devoir à ses officiers-généraux, et « aux commandants des corps, de faire respecter la religion par « tous ceux qui leur seront subordonnés : elle déclare que son « intention est de ne souffrir dans ses troupes aucun officier affi- « chant l'incrédulité, et qui aurait des mœurs publiquement « dépravées ; un homme scandaleux n'étant pas digne de com- « mander à d'autres hommes, quelque valeureux qu'il puisse « être ; et sa majesté n'admettant de valeur vraiment recomman « dable que celle de l'homme instruit et vertueux. »

MÊME PAGE.

(14) *Ils ont appris à respecter la religion... des Turenne, des Condé, etc.* Nous ne craindrons pas de le dire : si l'esprit de religion qu'a fait paraître Turenne dans les plus belles époques de sa vie eût toujours été l'âme de ses sentiments et de sa conduite, il n'eût jamais porté les armes contre la France, il ne se fût point ligué avec des sujets rebelles, il n'eût pas favorisé les troubles excités par les princes : des fautes, qu'il a si bien réparées depuis par ses services, n'eussent pas terni quelques moments de sa gloire ; il eût été dans tous les temps un héros sans tache et sans reproche. Disons la même chose à bien des égards du grand Condé. Avec de la religion il n'eût pas abusé de ses ta-

lents pour le malheur de sa patrie; il n'eût pas eu à gémir des maux qu'il lui avait faits, de ces maux dont le souvenir, rappelé dans un instant d'humeur par Louis XIV, fit dire au prince : *Ah! sire, vous m'aviez promis de ne m'en parler jamais*; dans la galerie de Chantilly, la muse de l'histoire n'eût pas été forcée d'arracher quelques feuillets de la vie d'un si grand homme.

Faisons-en la remarque importante : la France a vu s'armer contre elle quelques-uns de ses plus illustres guerriers; eh! combien n'ont-ils pas nui à eux-mêmes, à leur réputation, au succès de leurs armes, à leur bonheur, quand ils ont quitté le service de leur prince, celui de leur patrie, et qu'ils ont trahi leur devoir!

Nous ne reviendrons point, par rapport à Turenne, sur ce qui fait l'objet essentiel de cette note. Il a donné, surtout depuis son abjuration, les marques les plus éclatantes de ses sentiments jusqu'à la mort. Mais disons quelque chose de ceux du prince de Condé qu'on a cherché à rendre suspects, et qui ont pu l'être dans quelques années de sa vie, à en juger par ses discours. On sait néanmoins qu'après avoir exercé la vivacité de son esprit sur toutes les matières de religion, après avoir lu, examiné, discuté, après avoir conféré avec les plus savants hommes de son temps, il avait conclu de tous ces examens qu'il n'y avait de véritable religion que la religion catholique; et qu'on lui a entendu dire mille fois que toutes les autres n'étaient que des inventions d'hommes visionnaires ou imposteurs.

(*Mém. chronol.* tome III.)

Dans sa retraite de Chantilly, revenu de toutes les chimères dont nous bercent les passions, il partagea les dernières années de sa vie entre les entretiens des hommes de lettres les plus célèbres, et les pratiques les plus édifiantes de la religion.

Boileau racontait que ce prince, étant près de mourir, fit appeler ses gens, et leur parla ainsi : « Vous m'avez souvent ouï « dire des impiétés; mais dans le fond je croyais tout le con- « traire de ce que je disais : je ne contrefaisais le libertin et « l'athée que pour paraître plus brave. » Quel mot! et que de secrets il nous dévoile dans le cœur des plus grands hommes!

MÊME PAGE.

(15) *Des Fabert*. Rien ne prouve mieux la religion du maréchal Fabert que cette lettre qu'il écrivit au premier duc de Noailles au sujet du cordon bleu qu'on lui avait fait espérer.

« Quant aux preuves qu'il faudrait pour être chevalier par « la voie ordinaire, j'aimerais mieux la mort que d'y donner « mon consentement. Je n'ai fait de ma vie faussetés ; et, pour « porter une marque d'honneur sur mon manteau, je ne rendrai jamais ma personne aussi infâme qu'elle le serait si je « m'étais porté à mentir à mon roi.

« Depuis mes jeunes ans j'ai servi le plus utilement qu'il m'a « été possible et avec une fidélité et sincérité entières. Cela a « dépendu de moi, et j'ai suivi exactement mon devoir ; et je « continuerai jusqu'à l'heure de ma mort. Mais ma naissance dé« pendait du hasard. Si elle fait que le roi, après une fort longue « guerre, honorant de son ordre ceux qu'il voudra qu'on croie « l'avoir utilement servi, me laisse seul sans cette marque « d'honneur, et veut que, dans l'élévation où sa majesté m'a « mis, ce me soit une marque d'un défaut que je ne pouvais « corriger, il faudra prendre cela comme un châtiment de mes « péchés, et remercier Dieu qu'en ce monde il me fera souffrir « un peu, en me garantissant de faire une faute qui me préci« piterait dans la rigueur de sa justice après ma mort, et qui du« rant le reste de ma vie me tiendrait la conscience bourrelée. »

(*Mémoires politiques et militaires, etc.*)

MÊME PAGE.

(16) *Des Catinat*. L'auteur de la vie de Nicolas de Catinat, imprimée à Lausane, s'élève avec force contre ceux qui ont voulu nous le rendre suspect d'incrédulité, et relève même quelques infidélités qu'on s'est permises à cet égard. Il nous apprend que Catinat, *se nourrissant chaque jour de la lecture des livres saints, la religion et ce qu'elle a de grand pouvaient seuls le remplir*.

C'est ainsi que parle La Harpe dans l'éloge qui a obtenu le

prix à l'académie française. « Vers la fin de sa vie, il cessa de paraître à la cour; il ne lui resta plus que Saint-Gratien, quelques amis et quelques livres. Plutarque et une Bible en plusieurs langues étaient ceux qu'il lisait le plus souvent. Sentant défaillir ses forces, il pria le célèbre Helvétius de lui dire à peu près ce qu'il lui restait de temps à vivre. Le médecin mit le terme à trois mois, et lui ordonna quelques breuvages. *Pourquoi ces remèdes?* dit Catinat; *pour rendre l'agonie plus douce*, répondit le médecin. Le maréchal consentit à les prendre. Mais ce qui surtout devait rendre son agonie bien douce, c'était le souvenir de sa vie. Cet homme, accusé d'impiété, mourut en prononçant ces paroles : *Mon Dieu, j'ai confiance en vous.* Il avait demadé lui-même les secours que la religion apporte aux mourants. Son testament commence par des legs pieux et charitables à des églises et à des hôpitaux. Aucun de ses domestiques n'y est oublié. Il n'avait ni augmenté ni diminué son patrimoine.

LETTRE XXXIII.

Le comte de Valmont à son père.

Au moment où nous commencions à recueillir les fruits de la victoire que nous avons remportée, où la plus forte place du pays vient de se rendre, où toutes les autres villes paraissaient disposées à suivre son exemple, on m'écrit de ne pas pousser plus loin nos avantages, pour ne pas exciter, dit-on, la jalousie de quelques puissances que nous avons intérêt de ménager, et pour laisser un libre cours aux négociations que l'on vient d'entamer. On m'ordonne en conséquence de remettre le commandement à M. de L....., et d'aller recevoir les ordres de la cour. On veut, si j'en crois M. de Lausane, m'employer à quelque chose de plus important.

Je ne chercherai point, mon père, à démêler les intérêts particuliers et les vues du vicomte. Je n'examinerai point si de petites intrigues sont le principe de ces arrangements, que je doute même qui subsistent; et je ne me ferai pas un sujet de peine de tout ce qui peut servir à éprouver mon obéissance.

Je pars, en priant M. de Veymur de continuer à vous donner des nouvelles de ce qui se passera à l'armée. M. de Verzure veut bien se charger de

vous mener le baron; dès qu'il leur sera permis d'aller vous joindre. Que ne suis-je libre de l'accompagner, et de jouir de la satisfaction que je m'étais promise! mais qui sait maintenant quand je pourrai partager avec Emilie et mes enfants le plaisir de vous voir? Sur cet objet du moins plaignez-moi : votre cœur vous dira assez tout ce que me coûte un pareil sacrifice.

LETTRE XXXIV.

Le même.

J'ai reçu du roi l'accueil le plus favorable. On a tout fait pour que mon rappel n'eût point l'air d'une disgrâce, et pour en adoucir à mes yeux l'amertume, si en effet j'y eusse été plus sensible. Sa majesté vient de me nommer gouverneur de la.... Ce gouvernement d'une province frontière est d'autant plus important, qu'il avoisine davantage les puissances avec lesquelles nous sommes en guerre, et celles que nous avons le plus d'intérêt de nous concilier.

L'objet de mon rappel est de m'envoyer auprès du roi de.... qui n'est pas éloigné, dit-on, de se déclarer en notre faveur; ce qui forcerait plus sûrement encore les ennemis à la paix, et nous en rendrait les conditions plus avantageuses que nous n'eussions pu l'espérer, même après de nou-

velles conquêtes. C'est à vous, mon père, que M. de Lausane fait honneur du choix que sa majesté daigne faire de moi pour ménager cette alliance. La grande réputation dont vous jouissez dans cette cour étrangère, l'estime que vous vous y êtes acquise dans le temps de votre ambassade, la haute idée que le prince s'est formée de vous, quoiqu'il ne vous y ait vu que sous le règne de son prédécesseur, le souvenir qu'il a conservé de votre mérite et de vos talents, tout ici a donné lieu de penser que, puisque votre santé ne vous permettait pas un si long voyage, on pouvait du moins employer avec succès auprès de ce monarque le fils d'un homme dont la mémoire lui est si respectable et si chère.

C'est donc sous vos auspices, mon père, que je vais paraître dans une cour si orageuse et dans une circonstance si délicate. Mais comment espérer de vous y remplacer dignement? et n'ai-je pas plutôt à craindre qu'au lieu d'y soutenir votre nom, je n'invite encore à vous regretter davantage, et que je ne vienne à tout perdre par la comparaison?

M. de Lausane me presse de tout disposer pour mon départ. Quelque amitié qu'il ait paru me faire, j'ai cru m'apercevoir que ma présence lui était à charge; je doute fort qu'il ait oublié ses anciens ressentiments, ou qu'il ait perdu toute idée de jalousie à mon égard. Le moindre témoignage de bienveillance que le roi me donne, quel

ques mots qu'il me dit excitent ses alarmes. Les bontés dont la reine m'honore augmentent ses inquiétudes et ses soupçons. Eh! pourquoi faut-il que le désir de primer, que la soif des grandeurs, nous fassent voir partout des ennemis et des rivaux! Quelque désir que j'aie moi-même de partir incessamment, je suis forcé d'attendre le retour d'un nouveau courrier; ce qui me permettra sans doute de recevoir encore ici de vos nouvelles, de celles d'Emilie, de madame de Veymur, de mes enfants, et de vous donner des miennes.

LETTRE XXXV.

Le même à la comtesse de Valmont.

La reine ne te laisse plus qu'un mois, ma chère Emilie : à la fin de ce terme, elle compte te revoir auprès d'elle. Si, comme j'ai tout lieu de le craindre, mon père ne consent pas à t'accompagner, combien ne vas-tu pas souffrir d'une séparation qui ne te paraissait pas encore si prochaine! Je frémirais de l'impression qu'elle peut faire sur une âme aussi sensible que la tienne, si je ne connaissais pas tout l'empire que la religion prend sur toi, et les forces qu'elle te donne pour soutenir avec une résignation constante les événements qui t'affectent le plus. Tu vas quitter le meilleur des pères, et tu ne retrouveras point ici le plus

tendre de tous les époux. Je serai parti avant que tu sois arrivée.

Je ressens vivement, Emilie, ce que l'éloignement des personnes qui nous sont les plus chères a de pénible : mais, tu le sais, nous ne sommes plus à nous dès que l'intérêt du bien public nous appelle; nous sommes au prince et à la patrie. Que ne puis-je du moins prévoir l'heureux moment où nous serons réunis! que ne puis-je le hâter par mes désirs! Tendre épouse! combien tout ce que je vois te rend toujours plus aimable et plus respectable à mes yeux! Une nouvelle scène de la vicomtesse, et qui malheureusement tient au caractère de presque toutes les femmes de nos jours, me fait sentir plus que jamais le prix de tes vertus et la douceur des sentiments purs et inaltérables qui règnent entre nous.

Ecoute, mon Emilie, car ton mari ne peut rien avoir de caché pour toi; écoute le récit que j'ai à te faire : et, quoique instruite comme tu l'es déjà des dispositions de la vicomtesse, tu frémiras des excès où se laisse emporter la passion, quand elle n'est plus retenue par le frein de l'honnêteté et par le respect pour les bienséances.

Cette femme, si remplie, le dirai-je? d'effronterie, d'agréments et d'artifice, après avoir épuisé, dans tous les lieux où je la rencontrais, ce manége de coquetterie, ces agaceries séduisantes qu'elle sait couvrir aux yeux du public du voile trompeur de l'étourderie et de l'enjouement, après

avoir hasardé quelques lettres que j'ai laissées comme autrefois sans réponse, m'a fait demander, sous des prétextes toujours spécieux, un entretien que je lui ai refusé. Juge de ma surprise, lorsque le moment d'après, malgré tout ce que mes gens avaient pu lui dire, et sans même leur donner le temps de l'annoncer, elle se présente à moi dans un extérieur simple, négligé, parée de ses seuls attraits, et plus belle que je ne l'ai vue de ma vie. J'étais seul dans le lieu le plus reculé de mon appartement. Je veux sortir : elle me retient en me menaçant de tout l'emportement d'une femme au désespoir, si je ne consens, pour mon propre intérêt, à l'entendre un moment. Tu conçois mon embarras. Je lui représente en peu de mots sa jeunesse, son rang à la cour, la passion inquiète et jalouse que son mari a pour elle, le tort que cette visite peut lui faire. » Ingrat! me dit-elle en m'interrompant, encore une fois, écoutez-moi. Voyez mes larmes (son visage était baigné de pleurs), voyez l'excès de mon amour. J'oublie tout, je sacrifie tout pour vous. Depuis que je vous ai connu, que n'ai-je pas fait pour vous servir! J'ai arrêté autant qu'il était en moi les effets de la haine que vous a vouée mon mari; j'ai levé les obstacles qu'il opposait au mariage de mademoiselle de Valmont avec son frère; j'ai eu assez de crédit pour vous faire nommer à un commandement qui vient de vous couvrir de gloire. Jaloux de vos succès, et voulant, pour les faire oublier,

en ménager de semblables au marquis de L......, M. de Lausane vous a fait rappeler pour une négociation importante, il est vrai, mais dont on eût pu charger tout autre que vous : c'est moi qui, pour vous rendre ce rappel moins sensible et votre retour plus honorable, ai sollicité en votre faveur le gouvernement qu'on vient de vous accorder.

Le vicomte n'a point perdu de vue ses projets de vengeance. Je ne vous laisserai pas ignorer que son dessein est de tirer parti de toutes les circonstances pour vous perdre. Liguons-nous ensemble contre lui. Je me charge de vos intérêts; je déconcerterai ses mesures; je veillerai pour vous. Il a cessé de m'être cher dès que je vous ai vu; et, puisqu'il a pu vous haïr, il m'est impossible de l'aimer. Il est votre ennemi, et, plus juste que lui, son épouse vous adore. Cher Valmont!..... « Elle s'arrête à ces mots; ses yeux humides, ses regards languissants fixés sur moi semblaient attendre ma réponse.... Je t'aime, chère Emilie; je t'aime plus que moi-même : et toutefois, si la religion ne m'eût soutenu, si je n'eusse pris soin de m'environner de la présence et de la majesté de mon Dieu, si j'eusse défié le péril, ah! j'étais perdu. Mais, plein de trouble, ému malgré moi à la vue de son agitation, de ses larmes, prenant pitié de son âge, de sa faiblesse, indigné cependant et rougissant pour elle de la voir ainsi se manquer à elle-même, ne connaissant plus d'ailleurs d'autre

danger que celui de flatter un seul moment son espoir, je me lève, je sonne, et j'ouvre au même instant la porte qu'on avait fermée sur nous. » Madame, lui dis-je alors avec un esprit plus libre et toute l'effusion des sentiments dont j'étais pénétré, vous me demandez mon cœur; et je le dois à Emilie. Rendez à votre mari tous les droits qu'il a sur le vôtre, et qu'aucune injustice de sa part ne peut lui ravir. Il peut être mon ennemi; mais jamais je ne serai le sien; jamais je ne cesserai de respecter son épouse et mon devoir. Si l'amitié la plus sincère, si mon estime peuvent être encore de quelque prix à vos yeux, triomphez de vous-même, et elles vous seront acquises pour toujours. « Votre amitié! reprit-elle en se remettant de la confusion et de l'étonnement où l'avaient jetée les précautions que je venais de prendre, votre amitié!.... Elle entend un domestique qui survient, et baissant aussitôt la voix : Je vous jure, moi, me dit-elle en me lançant un regard terrible, une haine implacable. Elle s'échappe, et je n'eus pas la force de la suivre. Stupéfait, immobile, je balbutiai quelques mots au domestique pour le renvoyer; et, m'enfonçant dans la rêverie la plus profonde, je n'en sortis que pour remercier le ciel du secours qu'il m'avait accordé.

Emilie, en lisant ce pénible récit, bénis avec moi le seigneur; et faibles, comme j'ai pu craindre de l'être, reconnaissons devant lui que la vertu n'est rien, si elle ne s'appuie sur lui seul; qu'elle

n'est rien, si elle n'est accompagnée de l'humble défiance de nous-mêmes.

Ce n'est point à toi, chère épouse, qu'il est nécessaire de prêcher cette défiance : à toi, si craintive et si forte tout à la fois, si remplie de circonspection, si réservée et si modeste. Quel contraste d'une vicomtesse de Lausane avec mon Emilie! quelle opposition entre le caractère de nos femmes à la mode et le tien! Femmes légères, frivoles et méprisables, elles ne savent plus que s'occuper de leur vaine et indécente parure, se donner en spectacle, nouer des intrigues, préparer un divorce, oublier qu'elles sont épouses et mères, abandonner leurs enfants, déshonorer leurs maris, se rendre le scandale des âmes encore honnêtes, la fable et la risée du public. Mais toi, tendre et vertueuse épouse, uniquement occupée du soin de plaire à un mari qui n'a pas toujours mérité ton attachement; souffrant alors ses égarements sans plainte et sans murmure; le ramenant par la persuasion, par la douceur, et par cet ascendant que donne la vertu; trouvant dans l'accomplissement de tes devoirs tes plaisirs les plus doux; faisant de tes enfants ta société assidue, ta couronne et ta gloire; devenue leur première institutrice, leur amie autant que leur mère; portant dans toute la maison l'ordre, la joie, la paix et l'abondance; exerçant au-dehors cette charité bienfaisante qui se reproduit sous mille formes différentes, et toujours sans faste pour le soula-

gement des malheureux; ne cherchant de délassement que dans les exercices de cette piété tendre et sincère qui renouvelle sans cesse tes forces et ton courage : quels avantages ne retires-tu pas d'une si belle vie! On bénit ton nom, on te loue, on t'admire : tu fais le bonheur de ton époux, les délices de ta famille; tu es l'honneur de ton sexe, l'objet de l'amour et de l'estime de tous ceux qui t'environnent; le public te révère; et il n'est point de femme qui, si elle se sentait la force de suivre ton exemple, ne voulût te ressembler.

O Emilie! permets ces épanchemens de mon cœur. Que ta modestie ne souffre point de ces éloges que je lui ai si souvent épargnés malgré moi. Si j'applaudis à tes vertus, ce n'est qu'après en avoir fait hommage à celui qui en est la source.

Dis mille choses tendres de ma part à notre respectable père, à notre chère Senneville, et à toute sa petite famille. Embrasse-les pour moi d'aussi bon cœur que je les embrasserais moi-même si j'avais le bonheur d'être au milieu d'eux.

P. S. Au moment où j'allais faire partir ma lettre, que je te prie de ne laisser voir qu'à mon père, je reçois la triste nouvelle de l'échec que vient d'essuyer le marquis, et dont M. de Veymur vous aura fait part *. Ce ne sera point un sujet de triomphe pour nous, mon Emilie. A Dieu ne plaise que nous nous réjouissions de la honte et

---

* Voyez la lettre suivante.

du désastre d'un ennemi, si M. de L... s'obstine à être le mien; ni que nous soyons assez mauvais citoyens pour ne pas donner des larmes à la perte de tant de soldats et de nos plus braves officiers. Cet événement imprévu me cause mille fois plus de douleur que nos premiers succès ne m'avaient causé de joie.

LETTRE XXXVI.

M. de Veymur au marquis de Valmont.

Je vous ai marqué, monsieur, l'impression qu'avait faite sur toute l'armée le départ de M. de Valmont. Quelques couleurs que l'on ait données à son rappel, nous n'avons pu dissimuler le jugement que nous en portons, surtout en voyant M. de L...... nommé pour commander à sa place.

Si monsieur votre fils était de caractère à goûter le triste plaisir de la vengeance, il ne lui resterait à cet égard rien à désirer. Il n'est, hélas! que trop bien vengé. Rendez grâces au ciel, monsieur le marquis; en pleurant sur le désastre public, rendez-lui grâces : il vous a conservé M. le baron et vos meilleurs amis.

A peine M. le comte était-il parti, que notre nouveau général l'a accusé hautement de n'avoir pas tiré parti de sa victoire, de s'être contenté de

la prise de quelques villes au lieu de poursuivre les ennemis et de les forcer dans leurs derniers retranchements. C'est sans doute sur ce ton qu'il en avait écrit à M. de Lausane; et c'est d'après cela qu'il a reçu de la cour de nouvelles instructions, tout opposées au plan qu'elle semblait s'être formé pour la fin de cette campagne. Dès qu'il s'est vu le maître de ses opérations, il a donné ordre à nos troupes de décamper, et de se disposer à combattre. En vain lui a-t-on représenté que, dans la position avantageuse où se trouvaient les ennemis, il était, malgré leur petit nombre, trop dangereux de vouloir les attaquer; que c'était bien assez de les avoir mis hors d'état de nous nuire, et de les avoir contraints, comme l'avait fait M. de Valmont, à être témoins de nos progrès sans pouvoir les empêcher; qu'il serait bien plus sûr de les tenir assiégés dans leur camp, ce qui ne tarderait pas à les affamer, et nous donnerait, en nous les livrant sans aucun risque, la facilité de pénétrer plus avant dans le pays dont nous devions nous rendre les maîtres. Ces représentations n'ont fait que l'aigrir; il a taxé de lâcheté la sagesse de ces avis, et, se prévalant des ordres de la cour, aussitôt que nous avons été en présence, il a fait commencer l'attaque. Un cri de joie s'était élevé parmi les ennemis qui, se félicitant de notre témérité, se disposaient à nous recevoir.

Il fallait franchir devant eux de larges fossés, gravir une montagne escarpée à laquelle ils étaient

adossés, et qui, défendue de tous côtés par des rochers et des abîmes, n'était accessible que par l'endroit qu'ils avaient pris soin de fortifier. Vous connaissez, monsieur, la valeur du Français, à qui, dans le premier feu de l'action, rien ne paraît impossible. On s'élance au-delà des fossés, dont quelques endroits seulement avaient été comblés; on arrache les pieux qui défendaient l'autre bord. Après un combat opiniâtre, on force les troupes qui étaient au bas de la montagne de se retirer vers le centre : on les suit, on les presse; et tandis que nos soldats gravissent avec peine sur leurs pas, l'ennemi s'ouvre et nous découvre une artillerie formidable, qui renverse, qui foudroie tout ce qui se présente. On se culbute les uns sur les autres; en un moment les rangs sont éclaircis: en vain de nouveaux soldats s'avancent pour les remplir; en vain, affrontant les périls et la mort, nos plus anciens corps, nos officiers les plus distingués, notre plus brave jeunesse, s'empressent de gagner le haut de la montagne, et s'efforcent de se soutenir mutuellement; le feu continuel qu'ils essuient, les pierres énormes, les morceaux de rochers qu'on détache et qu'on fait rouler sur eux les précipitent à leur tour. Les fossés sont remplis de blessés, de morts et de mourants. Le général, blessé lui-même, et n'écoutant que son désespoir, veut encore retourner à la charge et racheter la honte de sa défaite par de nouveaux excès de présomption et de valeur ; immobiles et

découragés par des obstacles qu'il leur est impossible de vaincre, les soldats refusent de le suivre. Il est contraint de faire sonner la retraite, et de ramener en frémissant les débris de son armée, après en avoir sacrifié l'élite à sa jalousie et à un vain désir de gloire.

Telles sont donc les suites déplorables de l'orgueil et de l'ambition! Il n'est presque point de famille un peu connue en France qui n'ait à pleurer un parent ou un ami. Quel qu'ait été le motif du général, il n'a pas voulu que le fils de M. de Valmont fût des premiers à partager le péril; il l'a chargé, ainsi qu'un détachement commandé par M. de Verzure, d'une commission particulière, qui l'a soustrait aux plus grands dangers. J'ai été entraîné, culbuté comme tant d'autres, sans avoir reçu aucune blessure dangereuse. Heureusement pour nous, les ennemis ne se sont pas crus assez forts pour sortir de leurs retranchements et pour se mettre à notre poursuite.

M. de L... s'est consolé de sa disgrâce en portant la désolation et le ravage dans tout le pays. Une place assez mal fortifiée s'est rencontrée sur son passage; il l'a emportée d'assaut, et l'a livrée, selon nos anciennes et barbares coutumes (1), à toutes les horreurs de la guerre. Plusieurs villages ont été incendiés; on a vu fumer de toute part les cabanes des pauvres laboureurs; on a vu brûler leurs greniers et leurs moissons, arracher les vignes, couper les arbres qu'ils avaient plantés.

C'est ce que M. de L... appelle se venger et répandre la terreur de nos armes. Cependant on le déteste dans tout le pays, et on ne nous craint plus. Les villes qui paraissaient avant notre échec les plus disposées à se rendre, n'appréhendent plus d'y être forcées par une armée aussi faible que la nôtre; les froids commencent d'ailleurs à se faire sentir. Avec des troupes fatiguées et découragées, il ne nous reste d'autre parti à prendre que celui de les mettre en quartier d'hiver.

C'est ainsi que nos plus belles espérances se sont évanouies, et que la campagne, la plus brillante sous notre ancien général, a fini sous celui-ci par la perte de notre jeune noblesse et de nos plus vaillants soldats, par le sac d'une ville qui n'est, après tout, qu'une bicoque, et par les gémissements d'une foule de malheureux paysans qui nous maudissent, et que M. de Valmont forçait à nous bénir. La plupart des officiers sollicitent leur congé. J'ai demandé le mien, à l'exemple de M. de Verzure, qui brûle du désir de vous voir et de vous mener M. le baron.

NOTE.

PAGE 305.

(1) *Il l'a emportée d'assaut, et l'a livrée, selon nos anciennes et barbares coutumes, à toutes les horreurs de la guerre.* Quelle coutume en effet pour des peuples policés que celle de rendre de malheureux habitants, maîtrisés par une garnison, les déplorables victimes de sa résistance! Et, quand ils n'useraient

que du droit naturel de la défense, a-t-on celui de les en punir? Qu'on lise dans quelque histoire que ce soit le sac d'une ville; car la vérité saisit bien autrement que des tableaux d'imagination : qu'on ouvre, par exemple, l'Histoire de France, et qu'on s'arrête à cette description vive et rapide que fait Villaret du sac de Liége (tome 17, p. 311) : « La ville fut abandonnée au pil-« lage. La cruelle avarice du soldat n'épargna rien : maisons, « édifices publics, temples, tout devint la proie des vainqueurs. « Les prêtres immolés dans le sanctuaire rendaient les derniers soupirs, tandis que les religieuses étaient égorgées après avoir « servi de jouet à la licence sacrilége d'une soldatesque effrénée. « Ces scélérats, chargés de butin, arrachaient les citoyens des « églises où ces malheureux embrassaient les autels; ils les « chargeaient de chaînes, les destinant à la mort, s'ils ne pou-« vaient se racheter à prix d'argent. Les jurements, les impré-« cations, les accents plaintifs de la douleur aux abois, les gé-« missements des femmes, des enfants, les cris funèbres du dés-« espoir, le meurtre, le vol, plaisir abominable, bien digne de « ces hommes de sang, la honte et l'effroi de leur espèce, va-« riaient de rue en rue le spectacle de la nature outragée. »

Après de telles images, qui se répètent de siècle en siècle dans toutes les villes prises d'assaut, qu'on nous dise ce qui peut justifier aux yeux de l'humanité et de la raison cette permission, du moins tacite, accordée au soldat, d'accumuler toutes les horreurs, de commettre impunément tous les crimes; ce qui peut légitimer toutes ces atrocités qui retombent sur la partie la plus innocente, les vieillards, les femmes, les enfants, tous ces outrages faits au sexe le plus faible, et plus cruels mille fois que la mort; ce qui peut autoriser à sévir contre tout un peuple vaincu, désarmé, implorant la miséricorde et la pitié, tandis que ce serait une infâme lâcheté que de s'acharner sur un ennemi qui est abattu aux pieds de son vainqueur et qui sollicite sa clémence.

LETTRE XXXVII.

La comtesse de Valmont à son mari.

Qu'il me tarde, cher Valmont, d'apprendre le moment de ton départ! Pardonne à ma tendresse des inquiétudes qu'il ne dépend point de moi de ne pas avoir. En vain m'efforcé-je de les surmonter, elles renaissent à chaque instant; et je ne serai tranquille que lorsque je te saurai éloigné d'une cour où pour le moment je te vois exposé à de si grands dangers. Ce n'est pas le vicomte de Lausane que je redoute le plus, c'est son épouse; ce sont les excès auxquels elle est capable de se porter; c'est le désespoir d'une femme trompée dans sa passion, et que ta sagesse a réduite à franchir inutilement des bornes qu'il est si humiliant pour elle de n'avoir pas respectées. Je prévoyais depuis long-temps les funestes suites qu'aurait un jour cette passion si ardente, qui, rebutée tant de fois, devait enfin se terminer par la haine. Maintenant tu n'es plus qu'environné de piéges, et l'objet de mille intrigues formées pour te perdre, sans qu'il te reste aucune ressource pour t'en garantir. Celles que t'offraient les secrets sentiments de la vicomtesse n'étaient point de ton choix, et nous faisaient horreur à tous deux; mais du moins, sans altérer ta vertu, elles semblaient en

quelque sorte la protéger et la défendre. Je détestais en elle un amour qui la rendait si coupable; mais, le dirai-je? il me rassurait dans bien des moments. Je le regardais quelquefois comme un des effets de cette providence qui veille en faveur du juste, et qui, sans être la cause de nos passions criminelles, sans les autoriser ni les vouloir, en permet les déréglements, pour les plier à la sagesse de ses vues, et pour en tirer le bien de ceux qu'elle aime. Je voyais une passion violente s'armer en ta faveur contre d'autres passions non moins injustes, et peut-être, me disais-je alors, serviront-elles au moins de remède l'une à l'autre. Aujourd'hui je les vois toutes se réunir contre toi. Les intérêts de M. et de madame de Lausane sont devenus les mêmes; leurs vues se concerteront sur le même plan et pour le même objet. Ce que la haine de celle-ci lui inspirera, ce que lui suggérera son esprit plein d'artifice, et peut-être de noirceur, le pouvoir de l'autre ne trouvera point d'obstacles à le remplir. Eh! que peux-tu attendre de l'amitié sage et tranquille de ceux qui te sont unis par la conformité des sentiments et des vertus*? que te servira la protection de la reine elle-même? Les âmes vertueuses, en s'intéressant pour nous, ne peuvent guère nous offrir que des démarches timides, circonspectes et des vœux impuissants. Elles ne savent point opposer l'intrigue

* *La haine veille*, a-t-on dit, *et l'amitié s'endort.*

à l'intrigue, la clameur à l'injustice; et le zèle des méchants pour faire le mal ne l'emporte que trop souvent sur celui des bons pour faire le bien.

Ah, Valmont! ton épouse s'égare. A-t-elle donc oublié sa première confiance dans celui qui voit tout, qui peut tout, et qui jamais n'abandonne ceux qui ne connaissent d'autre appui que lui seul? Ne voit-elle donc plus que des secours humains sur lesquels elle puisse compter: et n'est-ce que sur de faibles instruments, sur des bras de chair qu'elle se repose? Cher époux, serai-je indigne toi? Tu me loues, tu m'exaltes quand je suis si faible et que ma foi paraît si chancelante. Raffermis mon courage par le tien; prête-moi ta force, toi qui es fait pour me soutenir; ou plutôt puisons-la tous deux dans celui à qui il appartient de la donner. Je la lui demande, et je tremble. Ame tendre et craintive, l'excès de ma tendresse me rend lâche et pusillanime. Tu m'es si cher, que je crains jusqu'aux épreuves que le ciel te réserve. Mon imagination les grossit et s'en effraie, comme si j'appréhendais pour toi le surcroît de mérites dont elles peuvent devenir la source. Nuit et jour je m'en occupe .Des songes importuns troublent mon sommeil; et à peine suis-je éveillée, que leur souvenir m'agite encore malgré moi. D'affreux tableaux, se retraçant à ma mémoire, m'alarment sur le sort de tout ce qui m'est le plus cher. Une tendre victime (et c'est toujours la même), enveloppée des ombres de la

mort, un glaive suspendu sur sa tête, un séjour d'horreur, des prisons, des chaînes..... quelles images pour une épouse et pour une mère! Hélas! et mes pressentiments ne m'ont jamais trompée! fuis, cher Valmont : que la nouvelle de ton départ me rassure. Je penserai du moins que le danger s'éloigne, que l'absence peut adoucir des ressentiments, peut calmer des passions dont je redoute la violence. Soumise aux volontés de la reine, je ne tarderai pas à m'arracher d'entre les bras d'un père auquel je voudrais pouvoir cacher l'excès de mes alarmes, du sein d'une amie qui les partage : mais, Valmont, malgré le désir que j'aurais eu dans tout autre temps de te revoir, de t'embrasser en arrivant, ah! je t'en conjure, que je puisse apprendre à mon retour que tu es déjà loin de tes ennemis. et que leurs coups ne peuvent aller jusqu'à toi.

LETTRE XXXVIII.

Le comte de Valmont à la comtesse.

Rassure-toi, ma chère Emilie; je pars; et, moins alarmé que toi, je gémis de n'avoir pu différer jusqu'à ton arrivée. Ce n'est pas que je veuille affecter pour le moment une sécurité qui paraîtrait insulter à tes craintes. Je te l'avouerai, tu as fait passer en moi une partie du trouble que tu ressens. Je me suis inquiété de tes alarmes

moins pour moi-même, chère épouse, que pour toi. J'ai craint que, devenues trop vives, elles ne nuisissent à ta santé en altérant ton repos. Je ne te dirai pas que j'ai ajouté foi à tes pressentiments. Sans me piquer ici d'une force d'esprit souvent plus présomptueuse que sage, je ne crois pas au moins devoir donner trop de confiance à des présages incertains, ni me tourmenter d'avance de l'idée d'un mal qui peut-être n'existera jamais. Je n'ignore pas ce que peut la malice des hommes; mais, Emilie, nous sommes, comme tu le dis si bien, sous les yeux d'un Dieu plus puissant qu'eux, et qui ne leur laissera sur nous de pouvoir qu'autant que le comporteront les vues de sa sagesse, de sa justice et de sa bonté. Tu trembles à la seule idée des épreuves qu'il semble m'avoir réservées : ah! sans doute il en est qui affligeraient mon cœur par des endroits bien sensibles. Tu me parles de chaînes, de prisons; ce sont de toutes les épreuves celles que je crains le moins. Eh! qu'importe ce que j'aurais à souffrir tant que je ne l'aurai pas mérité! Tu me laisses entrevoir une autre victime. Tu trembles non-seulement comme épouse, mais comme mère.... Dieu saint! dont la volonté sera toujours la mienne, si vous nous prépariez des sacrifices si pénibles à la nature, quel autre que vous pourrait nous inspirer assez de résignation et de courage pour vous les offrir? Emilie! écartons ces idées douloureuses et des songes trompeurs. Ta

tristesse me gagne; et sur quoi porte-t-elle? Pourquoi se forger à plaisir des fantômes, des monstres, pour se donner le mérite et la peine d'en triompher? Conserve-toi, chère Emilie, pour notre père, pour moi, pour mes enfants.

J'ai lieu de penser que mon absence ne durera que quelques mois. J'écris toutefois à M. de Verzure pour le prier de m'accorder un nouveau témoignage de son amitié en faisant voyager mon fils, et en l'amenant, après quelque circuit, à la cour où l'on m'envoie. D'après les lettres que j'ai reçues de l'armée, ils auront l'un et l'autre le temps de te joindre avant ton départ. Vous vous trouverez tous réunis, du moins pendant quelques jours; et mon cœur sera au milieu de vous.

Je viens de prêter serment entre les mains du roi pour mon gouvernement. Comme il se trouve sur ma route, je dois m'y arrêter pour en prendre possession et pour me former quelque idée des biens que j'y pourrai faire un jour. Adieu, Emilie. Je n'ai plus que vingt-quatre heures à rester ici. La reine désire ardemment ton retour, et a bien voulu se charger de ma défense contre les ennemis puissants que je laisse en partant.

LETTRE XXXIX.

Le même à M. de Verzure.

Je reçois à l'instant votre réponse, mon cher Verzure; deux jours plus tard, elle ne m'eût pas trouvé dans cette province, où je ne puis faire un plus long séjour, et où ma présence serait cependant si nécessaire. Quelles actions de grâces ne vous dois-je pas pour tous les services essentiels que vous voulez bien me rendre, et pour toutes les marques d'attachement que vous ne cessez de me donner! Il est donc vrai, mon digne ami, vous m'accordez sans la moindre difficulté ce que je ne vous demandais qu'en tremblant. Vous sacrifiez à votre amitié pour moi, pour mon fils, le goût constant de la retraite, le désir du repos; et vous consentez à devenir son mentor et son guide dans le premier voyage que j'ai désiré qu'il fît! Ah! que je le félicite d'avoir trouvé un guide tel que vous! Je ne crains plus pour lui tout ce que la nécessité de voyager entraîne de dangers et d'inconvénients à son âge. Sous vos auspices il ne peut que gagner à ce qui devient préjudiciable pour tant d'autres. Usez de tous mes pouvoirs; je vous les remets; et à qui pourrais-je mieux les confier, pour l'intérêt et le bonheur de mon fils? Tendre et fidèle ami, soyez-lui aussi utile que vous me l'avez été à moi-même. Que ne vous ai-je connu plus tôt!

que de fautes vous m'eussiez épargnées ! Jamais je n'oublierai vos leçons et vos bienfaits. Je me rappelle tout ce que je vous ai entendu dire; je joins vos conseils à ceux de mon père, et j'en fais, autant qu'il est en moi, la règle de ma conduite. Vous m'avez appris l'un et l'autre où je devais puiser toute la fermeté qui m'est nécessaire pour soutenir les événements les plus propres à affliger un cœur sensible. Hélas! quelle nouvelle épreuve pour le mien! Je ne tiens point à la vie; mais, si je la perdais par la fureur de mes ennemis, quel coup pour ma femme et pour mes enfants! Il n'est que trop vrai cependant, j'ai été au moment de la perdre; et, sans une providence toute spéciale, je n'existerais plus pour eux.

Je n'ai pas besoin, sage Verzure, de vous recommander de tenir secret ce que je vais vous confier. Vous êtes maintenant, autant que j'en puis juger par la date de votre lettre, au sein de ma famille. Qu'elle ne s'aperçoive pas qu'il y ait dans tout ce que je vous écris rien de caché pour elle. Je vous laisse libre néanmoins d'en faire part à mon père, si dans quelque entretien particulier vous ne trouviez par la suite aucun danger pour lui à l'en instruire.

Je vous ai marqué la scène que j'ai eue avec la vicomtesse, et je n'ai pas cru devoir en faire un mystère à Émilie. Mais que serait-ce, grand Dieu! si elle venait à en apprendre les suites! je frémis pour elle en vous les racontant

Vers la fin du second jour de mon voyage, mon valet de chambre s'étant blessé, quoique assez légèrement, par la chute de son cheval, je l'ai fait monter dans ma chaise, où il n'y avait de place que pour lui; et, suivi d'un de mes gens, j'ai pris le parti de courir la poste jusqu'à un gros bourg qui se trouve à la sortie d'une forêt que nous avions à traverser. Vers le milieu du bois j'aperçois, à la faveur du crépuscule, trois hommes à cheval qui nous laissent passer, galopant du côté de la chaise qui nous suivait à peu de distance. L'instant d'après j'entends tirer plusieurs coups. Nous retournons à bride abattue sur nos pas : nous voyons la chaise arrêtée; deux hommes qui fuyaient avec la plus grande vitesse; un troisième que le postillon tenait en respect, et qui cherchait à se relever, son cheval ayant été tué sous lui. Un de mes domestiques venait d'ouvrir la portière de la chaise, dans laquelle mon valet de chambre jetait les hauts cris. C'était lui qui, voyant que l'on arrêtait la voiture et que l'on paraissait en vouloir à sa vie, avait fait feu sur ces misérables au moment où ils se disposaient à tirer sur lui. Ils le firent tous trois en même temps, et une seule balle a porté, qui lui a fracassé l'épaule droite. Je m'arrêtai pour étancher son sang, en ordonnant à mes gens de se saisir de l'homme qui nous était resté, et de le lier derrière la chaise. « Monsieur le comte, nous nous sommes mépris, me dit-il d'un air assuré; c'était votre vie que nous demandions.

Mais, avant de penser à me mettre entre les mains de la justice et à faire un éclat, daignez m'entendre; j'ai les choses les plus importantes à vous révéler. » Je lui promis de l'écouter dès que nous serions au bourg prochain, et nous continuâmes notre route. A notre arrivée, mon premier soin fut de faire appeler un chirurgien. Il s'en trouva un qui pansa les blessures de mon pauvre Laurite, et qui m'assura qu'il n'avait rien d'essentiellement endommagé, ni au genou par sa chute, ni à l'épaule par la balle qui y était entrée; en sorte qu'il ne tarderait pas même à me rejoindre. Je n'oublierai jamais les premières paroles de ce fidèle domestique, lorsqu'on lui eut rapporté le discours que m'avait tenu celui des trois assassins que nous avions en notre pouvoir. « Que je suis heureux, mon cher maître, me dit-il, d'avoir été blessé pour vous. » Cher Verzure, je ne suis pas assez riche pour payer un pareil sentiment : mais j'ai du moins un cœur capable de le reconnaître.

Rassuré sur l'état de Laurite, je fis venir notre prisonnier, à qui mes gens avaient arraché une espèce de masque qui le défigurait. Quelle surprise pour eux! c'était un homme au service de madame de Lausane! Etant seul avec lui, je lui ordonnai de s'expliquer. Il le fit en ces termes : En vain vous ferais je un mystère de ce qui s'explique assez par mon déguisement et par les maîtres que je sers. Né dans un village, d'un père rempli de probité, mais pauvre, et qui cependant avait

trouvé, par la protection de son seigneur, les moyens de me faire donner dans un collége une éducation honnête, j'en profitai mal. Le libertinage, plus que tout autre motif, me détermina à me faire soldat; ayant eu le malheur de déserter, j'eus recours à une de mes sœurs, femme de chambre de madame la vicomtesse, pour qu'elle m'obtînt par son moyen ma grâce et mon congé. L'un et l'autre me furent accordés. Madame de Lausane, que j'allai remercier, me fit plusieurs questions, auxquelles je répondis de manière à lui faire comprendre que j'avais assez d'intelligence et d'adresse pour m'acquitter avec succès de toutes les commissions qu'elle pourrait me donner. Elle me mit au nombre de ses domestiques les plus affidés, et me chargea, à votre retour de l'armée, d'épier vos démarches, pour qu'elle pût s'assurer si vous n'aviez pas quelque intrigue secrète qui fût cause de votre insensibilité pour toutes les avances qu'elle vous faisait. Dans le compte fidèle que je ne cessais de lui rendre, ne découvrant rien qui autorisât ses soupçons, elle résolut, après vous avoir demandé plusieurs fois un entretien particulier par des lettres que vous laissiez sans réponse, de se ménager avec vous une entrevue malgré l'opposition que vous y mettiez. Vous savez, monsieur, quelle en a été l'issue. Furieuse de votre indifférence et de vos mépris, elle unit dès cet instant son ressentiment à celui de son mari, et enflamma, sous de nouveaux prétextes, la haine

qu'il a conçue pour vous. Lorsqu'elle le vit échauffé au point où elle le désirait, elle me fit appeler. Elle me demanda si j'étais capable d'un coup de main, et si, après le service qu'elle m'avait rendu, elle pouvait compter sur moi. Je lui répondis que je m'estimerais trop heureux de risquer pour elle la vie qu'elle m'avait conservée, et qu'aucun péril ne me ferait trembler. Je lui fis en même temps le détail d'une affaire dont je m'étais assez bien tiré, et qui, si elle ne marquait pas de ma part une grande délicatesse de conscience ni beaucoup d'éloignement pour les mauvaises actions, marquait au moins beaucoup d'audace et d'intrépidité. Elle fit un cri de joie, et m'introduisit à l'instant auprès de son mari. Voici, lui dit-elle en l'abordant, un homme tel que nous le cherchons. Il ne reste plus qu'à lui exposer ce que nous attendons de lui. « Mon ami, me dit M, le vicomte, votre fortune est assurée, si vous réussissez à nous défaire du plus mortel ennemi de l'état et de ma famille, de celui qui a tué mon frère. Vous connaissez M. de Valmont; ce que madame de Lausane vient de m'apprendre en dernier lieu de ses intrigues et de ses projets ne me permet plus de ménagements ni de retard. Voyez si cette entreprise n'est point au-dessus de vos forces ni de votre courage. » En vous entendant nommer, je fus interdit un moment; mais, me remettant aussitôt, et jugeant que je m'étais trop avancé pour reculer, je leur demandai avec fermeté si, à tout événement, ils me

répondaient de leur protection. Nous vous la promettons, me dirent-ils; et ils me tracèrent à l'instant le plan que je devais suivre. Il fallait m'associer deux de ces hommes dont je m'étais déjà servi dans une première affaire; leur cacher avec soin ceux qui les employaient; faire briller l'or à leurs yeux, et par de premières largesses leur faire espérer pour l'avenir une plus grande récompense; vous attendre sur la route que vous deviez tenir, arrêter la chaise dans la circonstance la plus favorable, c'est-à-dire, au moment où il y aurait le moins de monde avec vous; et, quand vous mettriez la tête à la portière, tirer plusieurs coups à la fois pour être sûrs de ne pas vous manquer. Tel est en effet le plan que nous avons suivi. Vous voyez, monsieur, par qui il m'a été inspiré, et vous savez quelle méprise de notre part vous a sauvé. Vous êtes le maître de mon sort; mais considérez toutes les suites de la démarche que vous allez faire, et choisissez le parti qui vous conviendra le mieux.

Le ton avec lequel il prononça ces dernières paroles me fit regretter qu'il n'eût pas réservé sa fermeté et son sang-froid pour une plus digne occasion. Avant de me déterminer, je me recueillis un instant. Qu'eût fait M. de Verzure, me disais-je à moi-même, s'il se fût trouvé dans la même position que moi? qu'eût fait mon père? si l'un d'eux, poursuivi par des ennemis conjurés pour le perdre, et auxquels il n'eût jamais fait que du

bien, se fût vu sur le point de périr par le plus détestable complot; s'il eût dépendu de lui de manifester leur noirceur, et que, par de plus justes moyens que ceux qu'ils emploient, il eût pu espérer de les perdre à son tour; qu'eût-il fait? Ah! je connais leur cœur; il ne se fût pas lassé de pardonner; il eût fait en sorte de les rendre meilleurs, ainsi que le coupable instrument dont ils se seraient servis; il leur eût fait respecter la religion, la vertu : et, en conformant sa conduite à la noblesse des sentiments qu'elles inspirent, il les eût ramenés peut-être par l'exemple qu'il leur eût donné.

Ces réflexions décidèrent le parti que je devais prendre. Tournant un regard de compassion sur cet homme, qui semblait attendre tranquillement l'arrêt que j'allais prononcer sur sa destinée : Pourrais-je me flatter, lui dis-je, d'arracher au vice une de ses victimes, et de donner un honnête homme à la société? Je te laisse la liberté et la vie : puisses-tu apprendre à en mieux user! j'acquitte en partie la promesse qu'on t'a faite : voici une somme qui suffit pour t'établir; et je ferai davantage par la suite, selon la conduite que tu tiendras. Retourne à ceux qui t'ont envoyé, raconte-leur ce que le ciel a fait pour moi; mais surtout confirme-leur ce que je vais leur écrire. Dis bien à M. et à madame de Lausane que, formé à l'école d'une religion qui nous enseigne à pardonner, je leur pardonne; qu'instruit par elle à aimer ceux qui nous

haïssent et nous persécutent, je déteste leur crime, il est vrai, mais je chéris leur personne; que le secret de cette horrible perfidie va être enseveli pour toujours; et que, non content de ne pas leur nuire, je ne désire rien tant que de trouver encore l'occasion de les obliger.

Mon ami, qu'un acte de vertu porte de doux fruits avec lui! Cet homme de sang qui peu de temps auparavant s'exerçait aux plus noirs forfaits, lève les yeux au ciel, et tombe à mes pieds en versant un torrent de larmes. Ah! monsieur, s'écrie-t-il d'une voix étouffée par les sanglots, vos ennemis pourront-ils résister à un pareil procédé lorsque moi-même je n'y résiste pas? Gardez vos bienfaits dont je ne suis pas digne; que M. et madame de Lausane gardent leur infâme récompense; désormais le travail de mes mains me suffira. Je vais retourner vers eux. Ils me verront une seule fois, et ils sauront ce que peut la vertu; et ils rougiront comme moi de l'avoir si lâchement persécutée. Heureux! heureux ceux qui vous servent! Si je donne des preuves de mon changement, je ne demande au seigneur d'autre bien que celui d'être admis un jour à partager leur bonheur.

Les gémissements, les cris, les sanglots de cet homme avaient attiré mes domestiques, à qui un reste d'inquiétude n'avait pas permis de s'éloigner. Témoins de cette scène, qui me causait à moi-même l'émotion la plus vive, ils mêlèrent

leurs larmes aux pleurs de cet infortuné, dont le repentir s'exprimait avec tant de force et de vérité, qu'il était impossible de douter un moment qu'il ne fût sincère. En vain le pressai-je, en vain lui ordonnai-je de prendre la somme que je voulais le forcer d'accepter. Non, monsieur, reprit-il d'un ton qui marquait assez la peine qu'il ressentait et la résolution qu'il avait prise : commandez tout ce qu'une âme telle que la vôtre peut ordonner de juste, de grand; et, échauffé par votre exemple, je me sens capable de le faire. Sur ce point seulement souffrez que je vous désobéisse.

N'espérant plus de vaincre son obstination, je donnai ordre que le lendemain matin on lui cherchât un cheval, et qu'on lui tînt prêt tout ce qui pouvait hâter son voyage. Sous ce prétexte, je trouvai le moyen de faire glisser parmi quelques hardes et un petit nombre de provisions une bourse qui renfermait la somme que j'avais dessein de lui donner. Je le vis partir après lui avoir lu la lettre que je venais d'écrire. Elle lui arracha de nouvelles larmes: puisse-t-elle attendrir comme lui mes plus cruels ennemis! J'ai imposé silence à mes domestiques sur tout ce qui s'était passé sous leurs yeux: et je les connais assez pour être sûr de leur obéissance. Cher Verzure! si j'eusse discuté froidement ce que je venais de faire, peut-être n'eussé-je pas si bien fait; mais le contentement que j'éprouvai après cette action ne me permettra jamais de m'en repentir.

Que ne dois-je pas, mon respectable ami, à cette providence qui m'a gardé avec tant de soin! Quel concours de circonstances où elle s'est rendue sensible! et que je serais infidèle si j'oubliais ce qu'elle a fait pour moi! C'est elle qui me tranquillise sur l'avenir ; c'est elle qui me rassure en faveur d'Emilie. Car enfin ses jours ne pourraient-ils pas être menacés autant que l'ont été les miens? et lorsqu'elle tremble pour moi, combien, à en juger par les passions et par le caractère de ceux qui me persecutent, n'aurais-je pas à trembler pour elle ! Mais il est au ciel et sur la terre un Dieu qui veille pour nous.

Laurite vient de me rejoindre. Le traitement du chirurgien, quelques herbes qu'il lui a appliquées, et qu'il renouvelait chaque jour, l'ont si promptement et si parfaitement guéri, qu'il ne ressent plus aucune douleur, et qu'à peine aperçoit-on la marque de sa blessure. Je ne ferme point ma lettre, dans l'espérance qu'avant deux jours je recevrai quelque nouvelle dont je pourrai vous faire part.

Du lendemain. On m'apporte à l'instant deux lettres. L'une est de mon père : elle m'apprend qu'Emilie est partie; que vous-même êtes déjà en route avec le baron, et que c'est à Florence que je dois vous écrire. La seconde lettre est du domestique de madame de Lausane. Voici en substance ce qu'il m'écrit :

« Monsieur, j'ai fait à M. le vicomte et à ma-

dame la vicomtesse un récit fidèle de ce qui s'était passé ; je leur ai exposé la méprise de mes compagnons et la mienne ; la facilité qu'on avait eue à se saisir de moi, et à percer le voile sous lequel j'avais prétendu déguiser mes traits. Sur leur visage se peignaient le trouble, la consternation, l'effroi. Je n'y ai point aperçu le remords. Je leur ai retracé vivement votre conduite et vos discours. Je les ai vus se rassurer par degrés. Hélas ! je ne les ai pas vus gémir et se repentir. J'ai vidé devant eux la bourse pleine d'or que vous aviez fait mettre dans mon porte-manteau, et j'ai refusé de la reprendre. Ils ont été étonnés de votre générosité ; mais ils l'ont appelée hauteur et bravade ; et mon refus, ils l'ont appelé sottise et imbécillité. Ils ont envoyé cet argent à mon père, que j'étais absolument déterminé à rejoindre dans son village pour le consoler et le soulager. Ils m'ont paru au fond très-contents de trouver un moyen si simple de se débarrasser de moi. Avant que de me permettre de les quitter, madame de Lausane a voulu encore m'entretenir en secret. Elle prétendait m'engager à retourner près de vous pour vous peindre de nouveau sa passion, et ce qu'elle nommait l'excès et les fureurs d'un amour mal éteint, auquel votre cœur aurait dû se montrer plus sensible. J'ai pris la liberté de lui dire que tout cela n'était pas de la vertu, et que je ne me chargerais pas d'une commission qui me rendrait indigne à vos yeux du pardon que vous m'aviez accordé.

Ah! monsieur, si mon bon père, dont j'ai si mal pratiqué les leçons, est content de moi; si je lui prouve par toutes mes actions que vous m'avez rendu un honnête homme; s'il consent à quitter son hameau, laissez-moi espérer que vous nous prendrez tous deux à votre service. A quelque emploi que vous nous destiniez, vous serez content de nous, et nous serons trop heureux. »

Que de sentiment, cher Verzure! et pourquoi faut-il que M. et madame de Lausane n'aient pas un cœur également susceptible de retour!

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la table des Lettres du quatrième volume.

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE LAURENS AINÉ,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.

